

DISCOURS
SUR LA
LIBERTÉ
DE
PENSER,

PAR MR. A. COLLINS.

Traduit de l'Anglois & augmenté d'une

LETTRE D'UN MÉDECIN ARABE;

A V E C

l'Examen de ces deux Ouvrages

PAR MR. DE CROUZAS.

Nouvelle Edition corrigée.

TOME PREMIER.



A L O N D R E S.

M D C C L X V I.

DISCOVERED
LIBRARY
OF THE
BRITISH
MUSEUM
LONDON
1851



THE
MUSEUM
OF
NATURAL
HISTORY
LONDON
1851

DISCOURS
SUR LA
LIBERTÉ
DE
PENSER,

PAR MR. A. COLLINS.

Composé à l'occasion d'une Nouvelle
Secte d'Esprits - Forts;

Traduit de l'Anglois.

Nihil tam temerarium, tamque indignum sapientis gravitate atque constantia, quam quod non fatis exploratè perspectum sit & cognitum, sine ullâ dubitatione defendere.
CICERO *de Nat. Deorum Lib. I.*

DISCOUR

CONCERN

THE H. H. H. H. H.

THE H. H. H. H. H.

THE H. H. H. H. H.

THE H. H. H. H. H.

THE H. H. H. H. H.

THE H. H. H. H. H.

THE H. H. H. H. H.

AVERTISSEMENT.

IL n'y a guere de livre sans préface ou sans avertissement ; & il n'y a guere de préface ou d'avertissement qu'un Lecteur se donne la peine de lire. Cependant il y en a dont on peut dire que la lecture est absolument nécessaire à plusieurs égards : cet avertissement est de ce genre , puisqu'il s'agit d'y donner quelques lumieres au Lecteur sur trois sujets assez importants.

I. Quelques - uns ont publié , d'une maniere à convaincre leurs Lecteurs qu'ils étoient bien persuadés de ce qu'ils avançoient , qu'il faudroit un grand commentaire pour faire entendre aux étrangers le discours dont on donne ici la traduction , ce qui leur fait croire qu'il ne pourra jamais être traduit dans aucune Langue , avec le moindre succès. Il ne faudroit , pour faire sentir au Lecteur l'iniquité de ce jugement , que lui nommer les membres de cette équitable Société , qui ont offerts leurs soins pour la traduction de ce livre qu'ils trouvent aujourd'hui à propos de condamner à ne parler qu'aux *Anglois* ; mais parce qu'en levant ce masque , on ne manqueroit pas de blesser les loix d'honnêteté & de charité dont on fait profession , on aime

VI AVERTISSEMENT.

mieux prendre une autre voie, & tâcher de convaincre le Lecteur, peut-être déjà prévenu, du contraire de la sentence de ces Juges du Parnasse Hollandois.

La Vérité, la Pensée & la Raison sont de tous pays. Comment donc un livre, dont le seul but est de faire sentir aux hommes l'obligation dans laquelle ils sont de connoître la Vérité, de se servir de leur Jugement & de leur Raison, peut-il passer, dans l'esprit de gens qui prétendent au titre de Savans & de beaux Esprits, pour ne pouvoir jamais avoir de succès? Surtout quand ils ont eux-mêmes reconnu que ce même Livre renfermoit une infinité de choses importantes, curieuses, & extraordinaires; & qu'on n'y pouvoit trouver une seule proposition hétérodoxe.

Ainsi tenons nous en à ce que leur jugement a de favorable, & accordons leur même que les citations si diversifiées de ce petit discours, semblent n'intéresser que les Anglois, mais ils voudront bien reconnoître de leur côté que le fond du Discours est également intéressant pour toutes sortes de peuples. En effet, ne trouve-t-on point partout des Prêtres? partout ne sont-ils pas animés du même esprit de domination? partout ne voit-on pas qu'ils ne

A V E R T I S S E M E N T. vii

peuvent souffrir qu'on les contredise le moins du monde ? ainsi partout , les peuples souverainement intéressés à la connoissance de la Vérité , sont dans l'obligation , qu'ils ne sentent pas assez , d'examiner toutes ces différentes matieres que les Prêtres leur proposent comme les objets de leur foi. On ne peut leur faire connoître cette obligation d'une maniere plus vive & mieux raisonnée , que ne fait l'Auteur de ce Discours : n'est-il pas très raisonnable d'en conclure que ce Livre ne peut être lu par toute sorte de peuples *qu'avec un très grand succès.*

Il est vrai que l'Auteur , n'ayant eu dessein de travailler que pour les gens de son pays , n'a tiré toutes ses preuves que des Auteurs de sa nation ; mais , outre que la plupart sont très connus dans tous les pays réformés , & même quelques-uns , comme le Chancelier Bacon , dans toute l'Europe , on peut avancer , sans trop risquer , qu'il ne faut qu'avoir lû quelques ouvrages des Prêtres , soit anciens soit modernes , pour avoir de quoi suppléer aux citations tirées des Ecrivains Anglois. Les Augustins , les Origenes , les Athanases chez les Anciens , les Bellarmins , les Dupérons , les Bossuets , les Claudes , les Du

VIII AVERTISSEMENT.

Moulins, les Jurieux, les Joncours, les Perifonius & les Lydekkers, les Arminiens, les Voétiens, les Coccéïens, fans parler des vénérables peres de la Société de Jesus & des Jansénistes, fournissent & des faits & des opinions en assez grand nombre, & assez d'exemples d'animosité, de partialité & d'entêtement, pour suppléer au petit nombre de citations que renferme ce petit Discours.

Mais à quoi bon renvoyer le Lecteur à tous ces vénérables Auteurs de tant d'opinions différentes & contraires, il ne faut que lire l'Histoire Ecclésiastique pour y trouver plus de motifs qu'il n'en faut pour porter un homme de bon sens à n'en croire que les lumieres de sa raison. Il faut même encore moins. Le cours journalier des choses peut fournir à un Lecteur éclairé tout ce qu'il lui faut pour remplacer des citations qu'on s'imagine, fans raison, en être moins bonnes, parce qu'elles ne sont pas des Ecrivains que nous connoissons. Que chaque Lecteur réfléchisse sur la conduite des Prêtres de sa Religion; que dis-je? sur celle seulement de ceux de sa ville, & il est hors de doute qu'il y rencontrera autant de supplémens ou plutôt autant de commentaires pour les passages tirés

AVERTISSEMENT. 18

des Docteurs Anglois. Ainsi ce Discours est en tous sens d'une utilité extraordinaire pour toutes sortes de peuples, ainsi on a eu raison de croire le pouvoir traduire avec succès.

II. Quant à cette Traduction elle est aussi littérale que l'a pu permettre la différence des deux langues. On a suivi celle de 1714, partout où on l'a trouvée fidele, mais on en a corrigé le style, souvent obscur & barbare. Le style de l'Original Anglois est simple, uni & sans apprêt : on a conservé la même simplicité dans la traduction ; & l'on a préféré la fidélité à tout le reste : surtout le traducteur n'a rien ajouté, ni omis, ne voulant pas dire plus ni moins que son Auteur.

III. Il reste un avis très important à donner au Lecteur par rapport à la destinée de ce livre : certaines personnes, semblent lui avoir déjà prédit ce à quoi il va être exposé, en disant tout ce qu'il a déjà souffert, quel bruit & quel vacarme épouvantable ont fait les Ecclesiastiques Anglois depuis qu'il paroît, & comment ils ne laissent échapper aucune occasion de crier contre ce livre. Le public fait, il y a longtems, que jamais livre, qui attaque ce qu'on appelle le Clergé,

XI AVERTISSEMENT.

n'a paru sans être aussitôt titré des noms les plus odieux : ce n'est, s'écrient ordinairement ces Messieurs, qu'un tissu de propositions horribles & détestables, qui menent à l'Athéisme, au libertinage, à l'irreligion ; l'Auteur est un Athée, un libertin, un tout ce qu'il leur plaît ; mais aussi on doit savoir que ce sont des lieux communs dont ils se servent souvent sans choix. Et s'ils étoient assez préoccupés pour les employer contre ce livre-ci, on est certain qu'il peut par lui-même réfuter toutes leurs invectives ; & quant à l'Auteur, si on ne craignoit de blesser sa modestie, en faisant ici son caractère avec tous les éloges que sa vertu mérite, on en diroit plus qu'il n'en faut pour le mettre à couvert de leurs horribles épithètes, mais on se contente de renvoyer le Lecteur aux pages. 44. & 45 où il trouvera & le vrai caractère de ce vertueux Ecrivain & le cas qu'il fait de tout ce que la calomnie peut vomir contre lui, ou contre un ouvrage qu'il n'a fait que dans la vue de tracer aux hommes une voie sûre pour parvenir à la connoissance de la Vérité, & par elle au souverain bien qui doit être l'objet de toute créature raisonnable.

T A B L E

D E S

A R T I C L E S.

T O M E P R E M I E R.

DISCOURS SUR LA LIBERTÉ DE PENSER.

Introduction. Pag. I

S E C T I O N. I.

Définition de la Liberté de Penser prouvée par les raisons suivantes. 4

I. *C'est un droit qui appartient à tous les hommes.* ibid.

II. *C'est le seul moyen de se rendre parfait dans les sciences.* 15

III. *Sans ce moyen on tombe dans toutes sortes d'absurdités.* 14

IV. *Que c'est agir contre la raison que de prescrire des bornes à notre pensée.* 31

V. *Les avantages de la Liberté de penser on: insiste sur - tout sur un de ces avantages très considérable.* 34

S E C T I O N. II.

C'est une obligation indispensable de penser avec liberté sur les sujets mêmes où l'on prétend prescrire quelque réserve: tels sont la Nature & les Attributs de Dieu, la Vérité & l'Autorité des Ecritures, avec le sens qu'elles renferment, &c. preuves de cette proposition. 40

- I. *La premiere tirée de la nécessité qu'il y a que toute personne ait sur ces différens points une véritable opinion selon même ceux qui nient cette Liberté.* 41
- II. *Que l'obligation où l'on est d'avoir quelque opinion que ce puisse être, consiste uniquement dans la liberté d'y penser librement.* 42
- III. *Qu'il n'y a point d'autre remede que cette Liberté contre la Superstition qui est un si grand mal.* 44
- IV. *Le grand nombre de ceux qui se piquent de révélation rend cette obligation indispensable.* 51
- V. *L'établissement des Missions que l'Angleterre entretient dans les Pays étrangers suppose l'obligation de penser librement.* 52
- VI. *Le but de l'Evangile, & de la voie de la Prédication, dont Iesus-Christ & les Apôtres se sont servis, établissent cette obligation.* 55
- VII. *Que la conduite du Clergé est une preuve de cette obligation.* 58
- Mais surtout leurs Divisions touchant la Nature de Dieu & de ses Attributs.* 59
- Leurs Divisions touchant les Livres sacrés, leur Autorité & leur Sens.* 65
- Leurs Ouvrages font voir qu'il y a des points de doctrine enseignés dans l'Eglise, qui se contredisent, & qui sont contraires à la Raïson.* 92
- Leur aveu qu'il se trouve des abus, des défauts & de fausses doctrines dans l'Eglise.* 95

Ils font profession de ne pas dire la Vérité & ils blâment ceux du Clergé qui ont assez de candeur pour la dire. 99

Ils donnent des noms odieux d'Athée, &c. aux Chrétiens qui paroissent les plus raisonnables. 102

Ils rendent le Canon des Ecritures incertain. 103

Ils rendent incertaines les paroles même de l'Ecriture en prouvant qu'elles ont été changées, altérées, &c. 104

Ils rendent publics les argumens des Libertins, des Athées, des Déistes, &c. 108

Les retranchemens & les changemens qu'ils font dans les livres qu'ils mettent au jour ou qu'ils traduisent. 109

Conclusion de la II. Section. 116

S E C T I O N. III.

Réponses aux objections qu'on fait contre la Liberté de penser. 118

I. Réponse à l'objection tirée de l'incapacité des hommes pour penser sur les matieres de spéculation. *ibid.*

II. Réponse à l'objection tirée de la diversité d'opinions, préjudiciable à la Société, qui naîtroit de la Liberté de penser. 120

III. Réponse à l'objection, qu'en pensant librement, on tombe aisément dans l'Athéisme. 123

IV. Réponse à l'objection, qu'on doit se reposer sur les lumieres des Prêtres comme on se repose sur celles d'un Médecin ou d'un Avocat. 127

V. Réponse à l'objection, que l'avantage de la Société demande que les hommes croient, comme vraies, certaines opinions essentiellement fausses. 132

VI. Réponses aux invectives qu'on débite ordinairement contre ceux qui font un libre usage de leur pensées. 140

Que ceux qui font profession de la Liberté de penser sont nécessairement vertueux. 142

Que malgré les persécutions auxquelles ceux qui pensent librement ont été exposés en tout tems, cependant les plus grands hommes de tous les tems ont fait profession de cette Liberté; tels ont été

1	Socrate.	146
2	Platon.	148
3	Aristote.	150
4	Epicure.	151
5	Plutarque.	153
6	Varron.	157
7	Caton le Censeur.	158
8	Cicéron.	ibid.
9	Caton d'Utique.	164
10	Séneque.	168
11	Salomon.	171
12	Les Prophètes.	176
13	Josèphe l'Historien.	181
14	Origene.	184
15	Minutius Felix.	185
16	Synesius Evêque d'Afrique.	188
17	Mylord Bacon.	191
18	Hobbes.	192
19	L'Archevêque Tillotson.	193

T O M E S E C O N D.

LETTRE d'un Médecin Arabe, à un fameux
Professeur de l'Université de Hall en
Saxe sur les reproches faits à Mahomet. 3

EXAMEN DU DISCOURS SUR LA LI-
BERTÉ DE PENSER.

<i>Avertissement.</i>	24
I. Dans quel esprit on a fait cet examen.	<i>ibid.</i>
II. Nécessité de réfléchir librement.	26
III. En quel sens on doit renfermer dans de cer- taines bornes la liberté de penser.	29
IV. Expressions peu exactes de l'Auteur sur le sujet de la Bible.	<i>ibid.</i>
V. Dessein de Dieu dans l'Ecriture Sainte.	34
VI. Utilité des sciences humaines pour entendre l'Ecriture.	38
VII. De la Clarté de l'Ecriture sainte par rap- port à la Morale.	40
VIII. Réflexions sur l'obscurité des preuves dont l'Auteur se sert pour établir la liberté de penser.	43
IX. Réflexions sur la troisième preuve.	45
X. Réflexions sur l'Article VII. de la seconde Section.	49
XI. Méthode d'examiner raisonnablement.	52
XII. Comment on peut parer aux inconvéniens de l'examen.	55
XIII. Souvent ceux qui paroissent être dans des sentimens opposés sont moins éloignés qu'il ne semble.	59

XIV. <i>But de la Section II.</i>	64
XV. <i>Réflexions sur les paroles de Taylor & les conséquences que l'Auteur en tire.</i>	66
XVI. <i>Netteté de l'Ecriture dans l'essentiel.</i>	82
XVII. <i>Le Traité de la Liberté de penser va à deux conclusions très différentes.</i>	83
XVIII. <i>De l'intégrité de l'Ecriture.</i>	85
XIX. <i>Contradictions de l'Auteur.</i>	95
XX. <i>Si l'on doit tolérer les Athées.</i>	105
XXI. <i>Réflexions sur les modes que propose l'Auteur.</i>	111
XXII. <i>La Doctrine de l'Evangile conduit à la plus parfaite amitié.</i>	113
XXIII. <i>De Sénèque & des Stoïciens.</i>	129
XXIV. <i>Des sentimens de Salomon.</i>	132
XXV. <i>De l'Immortalité de l'ame.</i>	144
<i>Origene.</i>	168
XXVI. <i>Minutius Felix.</i>	<i>ibid.</i>
XXVII. <i>Synefius.</i>	172
XXVIII. <i>Bacon.</i>	<i>ibid.</i>
XXIX. <i>Hobbes.</i>	173
XXX. <i>Tillotson.</i>	174
XXXI. <i>Des préjugés contre les Ecclésiastiques.</i>	175
XXXII. <i>Conclusion.</i>	180
XXXIII. <i>Examen de la Lettre d'un Médecin Arabe.</i>	183

Fin de la Table.

DISCOURS
SUR LA
LIBERTÉ
DE
PENSER.



LETTRE

*A Mr. ***** Ecuyer.*

MONSIEUR,

CE feroit vouloir perdre son tems & sa peine, que d'entreprendre de démontrer certaines vérités qui portent avec elles les marques sensibles de leur évidence, à des gens qui sont assez dépourvus de sens commun pour les nier. Car, comme c'est sur ces vérités évidentes, que sont fondés tous les raisonnemens, & que sans elles il est impossible aux hommes de rien penser ou de juste ou de propre à les conduire à la connoissance des autres vérités qui dépendent

Tome I.

A

des premières, il est nécessaire que ceux qui sont capables de les rejeter soient incapables d'être instruits.

Il faut cependant avouer qu'il y a des ignorans, à qui l'on n'a jamais inculqué ces principes d'où les hommes tirent leurs connoissances, & qui cependant peuvent en acquérir quelques-unes, parce que leur ignorance ne les empêche point de se rendre à l'évidence d'une vérité, lorsqu'on la leur propose, ni de goûter les conséquences qu'on en peut tirer. Mais, quant à ceux qui nient ce qu'ils reconnoissent être évident de foi-même, il faut non seulement qu'ils ignorent ces principes, mais encore qu'ils en aient d'autres qui leur sont opposés, & par conséquent très-propres à les faire tomber dans les plus grandes absurdités.

Qu'arrive-t-il à des esprits d'un tel caractère? Ils donnent dans quelque imagination creuse; ou, ce qui est le plus ordinaire, ils se livrent aux impressions que leur donnent des gens artificieux, animés par des vues secrètes; ou enfin, ils suivent aveuglément quelque fanatique, à qui les visions ont fait tourner la cervelle. Car comme d'un côté, il n'y a que ces sortes de gens qui aient la présomption de servir de guides aux autres dans les matieres de spéculation, de l'autre, il n'y a personne d'assez imbécille pour vouloir se mettre sous leur direction, sinon les esprits foibles qui s'imaginent devoir s'en rapporter à autrui dans ce qu'il y a de plus important.

Il arrive bien quelquefois à ces prétendus Directeurs & à ceux qu'ils dirigent, d'abandonner les sentimens qu'ils avoient autrefois adoptés, & après avoir suivi opiniâtrément une opinion, de s'entêter aussi aisément d'une autre ; c'est toujours le même motif qui est la cause de leur changement, & leur dernière opinion est aussi absurde que la première, parce que la vérité ne peut être favorable aux desseins des fourbes, ni s'accommoder à la folie de ceux qui veulent se laisser abuser ; & ceux-ci auront toujours autant de plaisir à être trompés, que ceux-là en prendront à les séduire.

Si donc, Monsieur, je vous envoie cette apologie que j'ai écrite en faveur de la Liberté de penser, c'est moins dans l'espérance de voir les hommes en profiter, que pour satisfaire à la demande que vous m'en avez faite. Mais, cette proposition, Tout homme doit penser librement, étant si évidente, qu'il est comme impossible de rien dire qui en mette la vérité dans un plus grand jour, & tout esprit raisonnable se sentant intérieurement porté à y acquiescer, ne soyez pas surpris que je sois obligé de tirer mes preuves de plusieurs propositions qui pourroient bien avoir moins d'évidence que celle-là.





SECTION I.

Pour donner quelque ordre à ce Discours, je commencerai par expliquer ce que j'entends par la *Liberté de penser* ; c'est l'usage qu'il est permis de faire de son esprit, pour tâcher de découvrir le sens d'une proposition quelconque, en pesant l'évidence des raisons qui l'appuient ou qui la combattent, AFIN D'EN PORTER SON JUGEMENT, selon qu'elles paroissent avoir plus ou moins de force.

Les ennemis de la liberté de penser n'ont aucune raison de rejeter cette définition, puisque j'y renferme le crime dont ils chargent ceux qui sont jaloux de cette liberté, afin de les rendre odieux aux autres qui sont scrupule de s'en servir. Car, s'il y a quelque crime à penser librement, je ne le cache point de la manière que je définis la liberté de penser, à laquelle je ne donne aucune limitation, & par-là on peut voir que, si je défends le droit que chacun a d'examiner toute sorte de sujet sans aucune réserve, ce n'est pas seulement mon apologie que j'écris, (car il est vrai que je fais profession de faire agir tous les jours librement ma pensée sur tout ce qui en peut être l'objet) mais que j'ai en vue de plaider la cause de tous ceux qui sont ou qui feront usage de la même liberté.

I. La première raison qui appuie le droit de penser librement sur quelque proposition

que ce soit, est fondée sur le droit même que nous avons de connoître la vérité; or y a-t-il quelques vérités à la connoissance desquelles nous n'ayons droit & qu'il ne nous soit permis de rechercher? La connoissance de quelques-unes nous est ordonnée par Dieu même, & pour le bien de la Société civile il est nécessaire de savoir les autres; de plus il n'y en a aucune que la Loi divine nous oblige d'ignorer, ou dont la connoissance nous puisse être préjudiciable. Si donc il n'y a point de vérités que nous ne soyons en droit de savoir, qui ne voit évidemment qu'il n'y en a point non plus sur laquelle il ne nous soit libre de penser, ou, pour me servir de ma propre définition, de faire usage de notre esprit, pour tâcher d'en découvrir le sens, en pesant l'évidence des raisons qui l'appuient, ou qui la combattent, afin d'en porter notre jugement, selon qu'elles nous paroissent avoir plus ou moins de force. Car quel autre moyen y a-t-il pour découvrir la vérité, que ce libre usage de sa pensée?

II. Il me semble qu'on peut avec raison comparer nos pensées à des mains dont nous nous servons pour tirer les voiles qui nous cachent la vérité; le libre usage de ces pensées (& c'est ma seconde raison) ne nous est donc pas moins nécessaire pour la découvrir, cette vérité, que le libre usage des mains l'est pour arriver à la perfection des arts mécaniques. En effet, seroit-il possible de découvrir ou d'exécuter quelque chose de parfait dans quelque profession que ce fût,

si l'on n'avoit la liberté de faire des expériences, de comparer un ouvrage avec un autre, & de s'exercer sur ceux qu'on trouveroit à propos ? Il en est de même des connoissances de l'esprit. Comment pouvoir trouver la vérité que l'on cherche, sans se servir librement de sa pensée pour examiner & discuter ce qui souvent n'en a que les apparences ?

Un exemple mettra ceci dans tout son jour. Supposons qu'il y eût des Peintres dont l'art fût tellement limité par la Religion de leur pays, qu'ils crussent pécher contre ses défenses en représentant quelque créature vivante. Il est constant que cette loi mettroit des bornes à leur habileté, leur ôteroit le moyen d'acquérir une plus grande perfection dans la Peinture, & priveroit les curieux de plusieurs belles pieces que ces Peintres pourroient devenir capables d'exécuter, s'ils avoient la même liberté que les Payens & les Chrétiens, à qui leur Religion ne défend pas ces sortes d'ouvrages.

Mais si quelqu'un de ces Peintres & plus hardi & plus libre que les autres entreprenoit, en transgressant la loi établie contre la Peinture, de représenter soit un Dieu, soit une Déesse, soit même quelqu'un de ces beaux endroits de la vie de notre Seigneur ; il est très-probable que le premier essai qu'il en feroit n'approcheroit en rien de la perfection de ces originaux que nous ont laissé les fameux Maîtres ; & pourquoi

cela? C'est que ce Peintre n'auroit pas acquis l'expérience de ces Artistes célèbres. Je veux même que dans ce pays-là on ait la liberté de peindre, on n'y portera cependant jamais cet art à un degré de perfection, si on ne joint à cette liberté des récompenses capables d'animer à la recherche de ce qu'il y a de plus excellent, afin qu'un grand nombre d'Artistes s'y appliquant, ils s'efforcent par une certaine émulation de l'emporter les uns sur les autres par la beauté de leurs ouvrages. En effet, n'est-ce point à cette émulation excitée chez les Italiens par des libéralités publiques, qu'on doit attribuer les progrès qu'ils ont faits dans la peinture, & la réputation qu'ils ont acquise de l'emporter en ce genre sur tous les peuples du monde.

Tout ce que je viens de dire par rapport à la Peinture & à ce qui peut en augmenter la perfection, n'est que supposé: mais en l'appliquant à l'usage de la pensée, tout y est très-réel, & l'expérience de plusieurs siècles doit avoir convaincu les hommes que leurs connoissances dépendent de la liberté ou de la contrainte de leurs pensées; car il est certain que, si l'on gêne & resserre les pensées des hommes, qu'on les borne à de certaines sciences, ou même à quelqu'une de leurs parties, leur ignorance doit être d'autant plus grande, que leurs pensées seront plus limitées; & l'on comprend aisément que ceux-mêmes qui auront assez de hardiesse pour donner l'effort aux leurs, & passer les bor-

nes prescrites , ne pourront jamais encore porter leurs connoissances à une aussi grande perfection , que s'il étoit libre à tout le monde de penser , ou qu'on fût animé par quelque espérance à donner l'effort à son imagination sur toutes sortes de sujets , sans en défendre aucun ; autrement les progrès qu'ils feront dans les sciences seront seulement proportionnés au degré de la liberté dont ils jouiront à cet égard.

C'est ainsi qu'avant le rétablissement des lettres , tout le monde étoit plongé dans une affreuse ignorance , parce que les Prêtres tenoient tous les esprits asservis. Lorsque les hommes commencerent à penser , leurs premieres idées n'étoient encore que grossieres & imparfaites , il leur a fallu bien du tems & des peines pour parvenir à ce point de justesse & de perfection où ils sont aujourd'hui.

Ce n'a été que par une succession de pensées , & qu'en passant d'une connoissance à une autre , qu'on a enfin découvert , dans l'Astronomie , que la Terre est de figure ronde , & que ce n'est pas le Soleil qui tourne autour d'elle , mais elle autour du Soleil. N'est-ce point de la même maniere qu'on est venu à connoître démonstrativement l'existence d'un seul Dieu , & à s'en former l'idée d'un Etre qui n'est ni composé de parties , ni susceptible de passions. Enfin , sans cette liberté de passer d'une notion à une autre , on ignorerait encore aujourd'hui une infinité d'autres découvertes qu'on a faites par ce seul moyen.

Mais ce ne sont pas là les seuls inconvéniens qui naîtroient de la perte ou de la limitation d'une liberté à laquelle nous avons droit. Si l'on nous refuse l'usage de la liberté de penser, non seulement nous ignorerons les choses sur lesquelles nous n'oserions porter nos pensées, mais même celles que nous croyons devoir connoître; car (1) toutes les sciences ont une telle liaison ensemble & une dépendance si réciproque, qu'il est impossible d'en posséder parfaitement une sans la connoissance des autres. C'est pourquoi vous ne sauriez lire aucun livre qui puisse passer pour parfait en son genre, où vous ne remarquiez qu'elles y sont toutes comprises, & que l'Auteur n'a pu le composer sans être en quelque sorte universel. L'Iliade d'Homere, qui est un de ces ouvrages accomplis, en fournit un exemple illustre; il s'y trouve un si merveilleux enchaînement de tous les arts & de toutes les sciences, qu'on peut dire qu'il n'y en a point qui n'y trouve sa place, dans l'endroit & avec l'ordre qui étoit nécessaire pour répondre au dessein d'un si excellent ouvrage; & tous ces points y sont traités avec autant d'exactitude & de savoir, que si chacun d'eux l'eût été par autant de Maîtres habiles dans l'art ou la science dont ils dépendent.

Comment Homere auroit-il pu nous fai-

(1) Omnes artes, quæ ad humanitatem pertinent, habent quoddam commune vinculum, & quasi cognitione quâdam inter se continentur. *Cicero pro Archia Poëtâ.*

re la description d'un char, ou de ses roues, aussi bien qu'il le falloit, & aussi bien qu'il l'a faite, sans avoir une connoissance particuliere de l'art qui enseigne à les faire? Cette connoissance lui étoit absolument nécessaire, car s'il eût parlé de ces choses, sans en avoir une idée exacte, il n'auroit pas manqué de tomber dans ces bévues si ordinaires à ceux qui s'exposent à parler de ce qu'ils ignorent; cependant manquer à faire ces descriptions, c'eût été laisser imparfait un ouvrage qu'il vouloit rendre éternel, en le composant d'une manière également instructive & agréable: aussi y a-t-il admirablement bien réussi, & cette science universelle, qu'il a répandue dans son Poëme, l'a fait regarder comme un chef-d'œuvre; en un mot, cette seule raison a forcé les plus grands critiques à confesser à la louange d'Homere qu'il n'y a ni sciences, ni arts dont l'Iliade ne contienne les principes.

Mais passons à quelque chose de plus intéressant, & voyons si on ne pourroit pas dire la même chose des Ecrits Sacrés qui nous touchent de si près. Qu'est-ce que la Bible, sinon un recueil de différens Traités dictés par Dieu même en différens tems? Qui peut douter que tout ce qui y est contenu, venant d'un tel Auteur, n'y ait été couché avec la dernière perfection? Car il est impossible que Dieu, en daignant s'abaisser jusqu'à enseigner les hommes par la voie de l'Ecriture, eût voulu le faire d'une manière ou plus imparfaite ou plus défec-

tueuse qu'un simple mortel ; ou, qu'il ait pu agir contre les regles de l'art d'écrire, en n'observant point la justesse dans la description des sujets, ou en ne donnant pas à leurs parties une proportion assez juste pour nous empêcher de penser qu'il fût capable, ou d'irrégularité, ou de prendre une chose pour une autre.

Or fut-il jamais dans le monde un livre plus diversifié que la Bible ? On y voit des livres historiques qui traitent, les uns de la Création de ce grand Univers, & de l'affreux Déluge qui submergea la Terre, les autres du Gouvernement, tant civil que spirituel de tout le genre humain, pendant l'espace de plus de deux mille ans, & de celui d'une nation particuliere pendant plus de huit cents ans.

On y apprend en différens endroits quelles ont été les Loix prescrites à ce peuple privilégié ; comment deux Religions, dont l'une devoit mettre fin à l'autre, ont été instituées ; ce qu'il y a eu de naturel ou de miraculeux dans les phénomènes qui ont paru les plus extraordinaires dans le monde ; jusqu'à quel point on a porté la magnificence des bâtimens ; en un mot, on y trouve une si grande diversité de matieres, dont les unes ont rapport à l'Agriculture, d'autres à la Navigation, quelques-unes même à la Médecine & à la Pharmacie, plusieurs enfin aux Mathématiques, qu'on peut dire que cet ouvrage est universel, & qu'il

n'y a ni art, ni science dont quelque partie n'y soit touchée.

Si ce que je viens de dire des Livres Sacrés est incontestable, pourra-t-on me nier cette conséquence, que pour acquérir une parfaite intelligence des sujets traités dans ce Livre divin, il faut nécessairement avoir lu au moins une partie des ouvrages qui traitent de ces différentes sciences; puisque pour bien posséder l'abrégé de toutes ces sciences il faut nécessairement avoir une juste idée de chacune d'elles? En effet, peut-on entendre ce qui regarde l'histoire & l'accomplissement des Prophéties qui ont rapport à notre Seigneur, si on n'est pas consommé dans la connoissance de l'Antiquité, de la Chronologie, des Tems, des Loix, & de l'ordre qu'il faut observer dans ces ouvrages pour les rendre parfaits? Combien d'années n'a-t-il pas fallu à l'Evêque de Worcester, ce célèbre Chronologiste, pour supputer seulement les septante semaines de Daniel jusques au tems du Messie? Aussi son ouvrage a déjà été plus de dix ans sous la presse. Peut-on se former une idée de la beauté & de la magnificence du Temple de Salomon, & du modele qu'en a tracé Ezechiel, à moins qu'on ne soit très-versé dans les Mathématiques, & qu'on n'ait une connoissance particulière des regles de l'Architecture? Comment pouvoir apprécier ce qui est dit de la Création & du Déluge, sans le secours de la Physique? Et seroit-il possible à un esprit

qui ne posséderoit pas la Métaphysique, d'entrer dans le sens de plusieurs passages de l'Ecriture, qui nous représentent Dieu sous une forme humaine? Enfin, quiconque n'est pas assez bon Philosophe, pour raisonner de la nature & des attributs de cet Etre Suprême, pourra-t-il comprendre les endroits qui en traitent? Quelle apparence même de pouvoir se former une juste idée de la Morale que renferment les Livres Sacrés, si on n'a étudié auparavant celle des Anciens, & si l'on n'a une teinture de la Loi Naturelle, sans laquelle il est comme impossible de découvrir en quoi consistent je ne sçais combien de devoirs que l'Ecriture nous impose, comme l'obligation d'*aimer nos ennemis*, de *ne se point inquiéter du lendemain*, de *ne point avoir deux habits*, & tant d'autres que l'Ecriture exprime d'une manière si générale? Ces passages ne présentent pas d'abord à l'esprit les restrictions dont ils sont susceptibles & qu'ils renferment en effet, mais qu'on ne peut trouver sans consulter la Loi de Nature: & quand ces devoirs paroîtroient aussi généraux que les termes mêmes qui les expriment, on en connoîtra aussi-tôt toutes les limitations, dès que l'on sera versé dans le Droit Naturel. D'où je puis conclure, ce me semble, que presque tous les devoirs de la Morale Chrétienne, sont couverts d'un voile impénétrable pour ceux qui n'ont pas fait une étude particulière de la Loi Naturelle.

Tirons de tout ce raisonnement cette con-

séquence nécessaire ; que l'unique moyen d'arriver à la perfection dans toutes les sciences, & de connoître la volonté de Dieu révélée dans les Livres Sacrés, consistant dans l'usage que nous faisons de nos pensées, cet usage doit être libre & illimité pour tous les hommes.

III. C'est une vérité dont toute l'évidence paroîtra encore mieux par son contraire ; d'où j'emprunte une troisieme raison. Si à force de penser on obtient la perfection dans les sciences, en négligeant de le faire, ou en se persuadant qu'on n'en a pas le droit, on se précipite absolument dans les erreurs les plus grossieres, tant pour la théorie que pour la pratique.

Les Payens & les premiers Chrétiens en font une preuve bien claire & en même tems bien triste ; nous savons quelles pensées ridicules & indignes les uns & les autres ont eues de la Divinité. Les Chrétiens, à la vérité, n'ont pas porté l'extravagance aussi loin que les Payens qui s'imaginoient que Dieu pouvoit être un bœuf, un chat ou une plante ; cependant quelques-uns des premiers Peres de l'Eglise ont cru qu'il étoit matériel ; & plusieurs Chrétiens ont pensé qu'il avoit la forme d'un homme, jusques à ce que des savans de chaque pays de la Chrétienté, à force de réfléchir sur sa nature, reconnurent & établirent le sentiment de la spiritualité de son Etre.

N'est-ce pas de cette négligence à se servir librement de sa pensée qu'on a vu sortir

cette foule d'opinions extravagantes & toutes contraires aux pures lumières de la raison, qui ont inondé tout le Monde Chrétien ? de-là cette infailibilité accordée à un particulier ou à une assemblée de quelques Prêtres, appelée Concile ; de-là le pouvoir donné à un Prêtre de damner ou de sauver les hommes ; de-là l'adoration des Saints, de leurs statues, de leurs images, de leurs reliques, & mille autres opinions aussi absurdes & aussi grossières qu'aucune qui ait été en vogue parmi les nations payennes, & qui néanmoins ont été reçues comme vraies par la plupart des Chrétiens, pendant qu'ils ont entre leurs mains (le croira-t-on !) un livre qu'ils réverent comme écrit du doigt même de Dieu, & qui leur enseigne tout le contraire. Y a-t-il eu rien de capable d'arrêter le cours de ces erreurs, & n'auroient-elles pas enfin prévalu, sans l'opposition d'un petit nombre de gens plus hardis qui ont osé penser par eux-mêmes, & qui, pour soutenir le droit qu'ils avoient de le faire, ont sacrifié leur vie, & donné une nouvelle face au Christianisme ? Le changement qu'ils y ont causé a été prodigieux, soit en établissant dans quelques pays une doctrine contraire à la première ; soit en portant ceux qui vouloient retenir l'ancienne, à corriger du moins leur manière de s'exprimer, par la honte & la confusion qu'ils leur en ont faite.

De pareilles absurdités ont eu cours dans la Morale, dans l'Astronomie, dans la Phy-

sique & dans presque toutes les autres sciences. Quelle injustice, par exemple, d'ôter aux hommes, comme on fait les Peres de la primitive Eglise, le droit de se défendre soi-même dans quelque cas que ce fût ! Quel abus de croire, avec eux, que le Mariage en secondes nœces soit une espece d'adultere ! Quelle ignorance de s'imaginer que l'Usure soit défendue par la Loi de Dieu ! Quelle erreur de taxer d'Hérésie la croyance des Antipodes ! Quelle pauvreté de mettre Galilée en prison pour avoir assuré le mouvement de la Terre ! En un mot, qui veut connoître d'un coup d'œil toutes les absurdités des Anciens, n'a qu'à jeter les yeux sur un homme d'aujourd'hui, qui ne s'est jamais rendu maître de sa pensée : il le trouvera presque incapable d'avancer un seul mot de vérité, sur quelque sujet que ce puisse être, même sur l'idée qu'il a de Dieu & de la Religion, quelques beaux discours qu'il entende toutes les semaines, quelque propres que ces discours soient à le mettre dans le bon chemin, & quelque tems même qu'il passe à lire sa Bible chez lui. Car ce ne sont ni les sermons ni la lecture qui rendent les hommes susceptibles d'instruction, il faut qu'ils se soient accoutumés eux-mêmes à penser, & ce n'est que par l'usage fréquent de la liberté de penser qu'ils peuvent rendre leur esprit capable de juger d'une matiere sur laquelle ils entendent ou lisent un discours. En effet, l'instruction consiste proprement à avoir des idées justes des choses,

ses, mais quel moyen de rendre ces idées justes & véritables, si on ne pense avec liberté? quel moyen de bien comprendre un sujet qu'on veut examiner, s'il est défendu de l'examiner dans toutes ses parties, & quels peuvent être les effets de cette limitation qu'on prescrit à la pensée à l'égard de quelques sujets, sinon un obstacle à penser juste sur celui à l'égard duquel on a plus de liberté?

Mais pour se convaincre qu'il est impossible que cette limitation de la pensée ne produise pas une infinité d'erreurs & d'abus, il ne faut que comparer la liberté de penser, avec la liberté de la vue, & supposer que l'on prend pour empêcher de voir librement, les mesures prises pour empêcher de penser avec liberté. Imaginons - nous donc qu'un certain nombre de personnes se soit mis dans l'esprit qu'il est absolument nécessaire, soit pour maintenir la tranquillité publique, soit pour quelque autre dessein d'importance, que tous les hommes aient la même croyance touchant certains objets de la vue; & que pour venir au but qu'ils se sont proposés, ils obligent tous ceux qui sont sous leur autorité de signer & de suivre une Profession de Foi oculaire.

Mais qui seroit capable de former & soutenir un projet si chimérique, sinon certains cerveaux creux qui de maniere ou d'autre, savent se rendre recommandables par quelque semblable folie, & qui cependant s'insinuent si bien dans l'esprit du peuple,

qu'ils en sont regardés comme des gens divinement inspirés? Il est vrai que ceux-là ne sont pas les seuls; & un si ridicule dessein pourroit bien aussi naître dans l'esprit de certains fourbes adroits, dont tous les efforts tendent à vider la bourse des autres pour remplir la leur. Car sûrement les personnes d'un jugement solide & que l'intérêt n'aveugleroit point, jugeroient non seulement qu'on ne seroit pas blâmable, mais au contraire qu'on mériteroit d'être excusé, quand on auroit vu quelque objet autrement que la Profession de Foi oculaire ne l'auroit déterminé; puisque ces sortes de fautes ne pourroient être volontaires de la part des hommes qui croient quelquefois voir une chose, qu'en effet ils ne voient pas. Mais s'il pouvoit arriver que ces personnes judicieuses se persuadassent que ces défauts dans la vue peuvent avoir des suites trop dangereuses pour être tolérés & excusés, sans doute que l'expédient dont ils se serviroient pour mettre les hommes en état de ne se plus tromper à cet égard, seroit de les exhorter à considérer bien les objets avec liberté & attention, bien loin de les contraindre dans l'usage de leurs yeux: puisqu'il est plus raisonnable de souffrir que les personnes qui ont le plus d'intérêt à n'être pas trompées, s'en rapportent à leurs propres yeux, que de les assujettir, par de certaines loix, à voir par les yeux d'autrui. Mais ce qui rendroit cette Profession de Foi oculaire encore plus impertinente & plus ridicule, c'est

qu'elle n'auroit point d'autre fondement que l'autorité de ces gens qui l'auroient dressée, lesquels, n'ayant que leurs propres yeux pour les diriger, & ces yeux étant sujets aux mêmes défauts qui empêchent les autres de bien voir, peuvent se tromper aussi aisément que ceux dont ils prétendent rectifier la vue; outre qu'il seroit fort à craindre qu'ils ne voulussent se rendre maîtres des yeux des autres pour les aveugler & les tromper plus sûrement.

Ai-je donc tort d'avancer que les Auteurs d'un tel projet ne pourroient être que des esprits foibles, ou des gens mal-intentionnés? Ainsi, quels qu'ils fussent, ils ne pourroient manquer d'introduire mille extravagances sur les objets de la vue, & leur prétendue Profession de Foi oculaire ne pourroit être que pitoyable ou risible, ne tendant peut-être qu'à faire voir des choses qu'on ne voit pas. Car parmi les Auteurs de ce plaisant formulaire, les uns s'étant laissés surprendre aux premières apparences des objets, ordinairement fausses, faute d'examiner la chose à fond & sans préjugés, feront valoir tous ces faux objets que leur vue leur aura présentés. Les autres prenant une autre voie pour acquérir quelque autorité, se rendroient nécessaires en accablant le Public d'interprétations, d'apologies, de paraphrases & de commentaires tant sur la vue & tout ce qui en peut être l'objet, que sur la manière de voir.

Supposons donc, ce qui ne seroit pas im-

possible, que de tous les différens formulaires ridicules, dressés en différens tems pour régler la vue, par des personnes de caprices & d'intérêts différens, il s'en trouvât un qui renfermât les articles suivans:

Qu'une balle peut passer au travers d'une table :

Que d'une petite balle il en peut sortir deux grosses :

Qu'une pierre peut d'elle-même disparaître à la vue :

Qu'un nœud peut être défait par la vertu de quelques paroles :

Qu'un fil réduit en cendres peut redevenir fil :

Qu'un visage peut être multiplié en cent ou en mille :

Et enfin, qu'un jeton peut être tout d'un coup changé en une guinée.

Mais ce ne sera pas assez d'avoir mis ces propositions dans un certain ordre, pour en composer une Profession de Foi oculaire, il faudra trouver les moyens d'obliger les gens à y soumettre leur vue comme à des choses certaines. On fera donc des ordonnances, & il sera défendu de les contredire en public. On fera encore plus, on établira certaines récompenses pour encourager ceux qui feront profession de croire ces vérités oculaires & de les enseigner aux autres. Ce dernier expédient seroit absolument nécessaire, autrement on verroit bientôt tomber les nouveaux articles de Foi; & les hommes auroient toujours la liberté de leurs yeux comme auparavant.

Mais on n'en resteroit pas-là, car ceux qui deviendroient les zélés défenseurs de ces articles prescrits, ne s'en contenteroient assurément pas, & sans doute qu'ils en augmenteroient bientôt le nombre, en enrichissant ces articles primitifs de gloses & de longues explications, qui, tout incroyables qu'elles paroïtroient, ne seroient pourtant pas, à leur avis, contraires aux loix de leur nouvelle Optique. Ils ne manqueroient pas de faire bien comprendre qu'il est dangereux de se fier à ce qui vient de l'œil charnel, & qu'on doit, pour se tranquilliser la conscience, se reposer sur la bonne foi & sur l'autorité de ceux qui ont des pensions & qu'on paie exprès pour étudier & soutenir ces choses, qu'autrement il seroit inutile de leur assigner ces salaires, si tout le monde étoit en droit de croire ce qu'il voit de ses propres yeux.

Mais, si malgré ces loix, malgré tant de raisons, il y avoit quelqu'un qui osât tenter de se servir de sa vue d'une autre maniere que de celle qu'on auroit prescrite, il n'y auroit point de châtiment assez sévère pour lui, & le moindre mal qui pourroit arriver à un tel homme & à ses partisans, seroit d'être rendus odieux à tous les fideles croyans, & d'être regardés comme des incrédules, des entêtés, des libertins, & des téméraires, qui donnent à leurs yeux la liberté de tout voir, & qui, sans avoir pour cela ni caractère ni autorité, exposent à la censure du public des sentimens universelle-

ment reçus: en un mot, on les feroit passer pour des gens de cabale & des pensionnaires secrets, Dieu sçait de qui, enfin, pour des suppôts du Diable.

Peut-être que ceci paroîtra d'abord impossible, & l'on dira que j'ai poussé la similitude trop loin; mais qu'on suspende son jugement, & je justifierai cette longue comparaison par des faits connus, tant chez les Payens, que parmi les Chrétiens.

Tout le monde fait quelle a été la réputation des Oracles chez les premiers. Mais dans le fond toute la fin de cette affaire n'étoit qu'un stratagème des Brêtres pour en imposer aux sens des peuples: car les Temples consacrés à ces Oracles étoient bâtis exprès dans des endroits montagneux, où il y avoit assez de cavernes & de lieux creux, afin que les échos, les retentissemens & l'aspect affreux de ces lieux pussent saisir d'un superstitieux respect ceux qui les visitoient. La structure même de ces Temples étoit capable de produire le même effet; étant bâtis sur des cavernes souterraines & étant remplis de machines, ils ressembloient fort à des Théâtres.

C'est là que les Prêtres rusés jouoient adroitement leurs personnages; les uns y faisoient parler les animaux les plus grossiers comme un Bœuf; d'autres, avec le secours de certains ressorts, faisoient branler la tête d'une statue selon le signe qu'ils vouloient qu'elle donnât, d'accorder ou de refuser ce qu'on lui demandoit; leur habileté alloit plus

loin encore : ils faisoient quelquefois paroître les statues toutes couvertes de sueur, ou versant des larmes & même du sang, & ils ont été jusqu'à leur faire prononcer des Oracles. Il y a eu des Peuples à qui leurs Prêtres avoient persuadé que le Ciel, où les Dieux résidoient, étoit précisément au-dessus de leurs têtes, que lorsqu'il tomboit de la pluie c'étoit que les Dieux ouvroient les cataractes de leur Ciel, & que la fumée des holocaustes montoit jusqu'en la présence de ces mêmes Dieux pour leur servir de mets & chatouiller leur odorat par son parfum agréable. Enfin sur cette supposition du voisinage du Ciel, ils persuadoient aux plus crédules que ces Dieux descendoient de leur Trône pour venir manger les repas que les Prêtres leur préparoient dans les Temples aux dépens du Public. Mais, comme il y en avoit plusieurs qui étoient bien éloignés d'ajouter foi à tout cela, les Prêtres qui craignoient qu'ils ne donnassent atteinte à la crédulité des Peuples, ne manquoient pas de les rendre odieux par le nom de *prophanes*, & ils avoient un grand soin de les pas laisser approcher de leurs Mysteres. C'est pour cela qu'au moment qu'ils commençoient leur farce, il crioient (2) *Prophanes, retirez vous d'ici !* C'est pour les mêmes raisons qu'on avoit déclaré les Epicuriens incapables d'être initiés aux Mysteres, & qu'on les congédoit ainsi que les Chrétiens, avec beaucoup

(2) Procul este Profani !

de précaution, avant que les Prêtres osassent prononcer aucun Oracle, ou faire jouer aucune de leurs machines. Aussi qu'arrivait-il lorsque le nombre des Chrétiens fut devenu assez grand pour oser refuser de sortir des Temples ? Les Prêtres déclarèrent que la présence de tant de personnes impies, étoit la raison pour laquelle le Dieu n'avoit plus la bonté de parler, & qu'eux-mêmes ne pouvoient plus faire de miracles. C'est l'excuse dont ont aussi fû se servir certains (3) Prêtres magiciens en Amérique, dont l'art n'avoit, disoient ils, aucune vertu en présence des haillons de quelques matelots Chrétiens. Mais les Chrétiens & les Epicuriens n'étoient pas les seuls à qui on ôtoit la liberté de voir ce qui se passoit dans les Temples, on en privoit aussi ceux-là mêmes qui étoient de la Religion Payenne, & ils n'osoient étendre leur vue plus loin que les loix de la Religion ne leur permettoient de le faire avec sûreté. Ainsi il ne leur étoit pas permis de pénétrer dans les endroits secrets des Temples, ni d'examiner le dedans des Images, ni d'avoir la curiosité d'éprouver si ce que leurs Prêtres avançoient de la descente de leurs Dieux sur la Terre, pour y prendre leurs repas, étoit véritable ; il falloit qu'avec une Foi aveugle ils reçussent pour certaines & vraies, des choses dont ils auroient découvert la fausseté s'ils avoient eu la liberté de voir ce qui en étoit : liberté

(3) *Voyage de Wafer.*

qui auroit rendu ces Prêtres aussi méprisables que Daniel rendit autrefois ceux de Baal ; ou que ceux qui servoient aux Oracles le devinrent , lorsque les Chrétiens en eurent exposé les fourberies à la vue de tout le monde.

La même liberté de voir suffiroit pour détruire un miracle fort vanté par les *Prêtres* (4) de *Siam*, qui mettent dans l'esprit du Peuple, que *SOMMONOKODOM*, le Dieu & l'instituteur de leur Religion, prenant un jour ses divins ébats au divertissement du Cerf-volant, *fit baisser, par la seule vertu de sa parole, plusieurs arbres qui étoient un obstacle à son plaisir, & qu'il les rendit d'une égalité aussi régulière que s'ils avoient été coupés par la main d'un habile Jardinier ; & de plus que ces arbres ont continué jusques aujourd'hui dans la même forme sans aucune altération*, c'est-à-dire que ce miracle subsiste depuis plus de deux mille ans. Sur quoi le Pere Tachard, qui est mon Auteur, observe que les Prêtres n'ont pas bien de la peine à en imposer au peuple sur ce sujet, puisqu'il n'y a point de Siamois qui ait jamais eu assez peu de foi, ou plutôt assez de hardiesse pour examiner si ces arbres sont toujours les mêmes.

Les Chrétiens ne sont pas en cela plus sages que les autres, & ils ne sauroient nier qu'ils ne soient assez soumis pour se laisser aussi conduire par la Foi d'autrui. En ef-

(4) *Voyage de Siam, par Tachard.*

fêt, ne (5) lit-on pas que les Grecs & les Arméniens sont dans une forte persuasion que tous les ans, la veille de Pâques, une Flamme miraculeuse descend du Ciel dans le saint Sépulchre, & que le St. Esprit vole lui-même sous la figure d'une Colombe autour du Dôme de l'Eglise, lequel est précisément au-dessus de ce saint Lieu. Mais les Latins, piqués de jalousie de n'être pas maîtres d'un secret si lucratif, ne sont pas les derniers à faire connoître l'imposture de ces miracles.

Quant au Feu céleste, on prétend en bien cacher l'imposture, en confiant tout le secret à deux Prêtres, l'un Grec & l'autre Arménien, qui sont seuls chargés de le recevoir à sa descente. Pour cet effet ils s'enferment dans le St. Sépulchre, afin que personne n'ait la liberté de voir ce qu'ils y font, & quelque tems après, ils en sortent avec des torches allumées par ce feu sacré. A l'égard de la Colombe, on ne peut point douter que la direction n'en soit commise à quelqu'un, sur la fidélité de qui ils peuvent se reposer pour la garde d'un si précieux dépôt; & l'on peut bien croire que les Prêtres & le Peuple crieroient de toute leur force à l'Impie & à l'Athée contre celui qui oseroit demander la liberté d'entrer dans le St. Sépulchre avec les deux Prêtres, ou d'éprouver si la Colombe est bien le St. Esprit ou non. Du reste, il ne faut pas être sur-

(5) *Voyage d'Alep à Jerusalem.*

pris si sa curiosité lui mériteroit des noms si odieux, puisque le zèle de ces Prêtres est proportionné aux profits que leur rapportent ces faux miracles; comme celui du Peuple répond à l'avantage qu'il s'imagine en retirer; car par exemple, ils sont persuadés que s'ils ont le bonheur d'être ensevelis dans un linceul un peu gâté de ce feu du Ciel, ils seront certainement préservés de celui de l'Enfer.

L'autre miracle dont je vais parler n'est ni moins faux que les précédens, ni moins cru des Grecs, mais sur-tout des femmes. (6) Ils portent tous les ans en Procession trois Images, l'une de St. George, l'autre de la Vierge, & la troisieme de quelqu'autre Saint, & ils s'imaginent que ces Saints maltraitent à coups de bâton le dos & les épaules de ceux qui les portent, à proportion des péchés dont ils sont coupables. Le Sieur Ricaut assure avoir été témoin de ce tour de Prêtre, & dit que ces ignorans sont tellement infatués de ce miracle, qu'il seroit très-difficile de les en désabuser, sans mettre en danger la Religion Chrétienne, parce que la croyance qu'ils ont sur ce point étant aussi profondément gravée dans leur esprit, qu'aucun Article de Foi, la réfutation de l'un, feroit révoquer en doute tout le reste.

Ce qui doit nous persuader que ces Peuples auroient autant de zèle pour punir ceux qui voudroient visiter ces Images, (si quelqu'un étoit assez hardi pour prendre cette

(6) Etat présent de l'Empire Ottoman par Ricaut.

liberté) qu'eux-mêmes font voir de simplicité en se refusant une liberté si utile.

Mais à quoi bon aller chercher des faits si loin de nous, pendant que nous en avons qui ne leur cedent en rien, & qui sont plus récents & plus à notre portée. Car les Prêtres soit Payens, soit Grecs, soit Arméniens, ne l'emporteront jamais sur ceux de Rome. En effet ne trompent-ils pas à vue d'œil ceux qui leur sont soumis, sachant bien qu'ils sont persuadés de cette maxime d'un de leurs Poètes, (7) *Que celui-là seul peut voir les vérités du Ciel, qui ferme les yeux & les croit.* Et que ne pourroit-on pas dire du zèle qu'ils font éclater pour la destruction de ceux qui ne croient point de prodiges, qu'ils n'aient la liberté de voir ce qui en peut être la cause?

A quoi ne s'exposeroit pas, par exemple, un homme qui demanderoit à considérer de près la liquéfaction du sang de St. Janvier, pour mieux s'éclaircir de la vérité de ce prodige qui arrive tous les ans à Naples? De quelle maniere traiteroit-on ceux qui oseroient rechercher les causes des pleurs, branlemens de tête & effusions de sang, qui paroissent en tant de statues miraculeuses? si quelqu'un se présenteoit pour faire un examen public de ces possédés, sur lesquels on exerce tant de tromperies pour faire semblant d'en chasser le Diable; ou si l'on vouloit voir de ses propres yeux, ce qui fait brûler

(7) *Che le cose del Ciel sol colui vede
Chi serra gli occhi, e crede. Filli di Sciro.*

sans discontinuer, dit-on, & sans diminuer, cette fameuse Chandelle d'Arras, que la Vierge Marie donna de sa propre main, il y a plus de 800. ans, à l'Evêque de ce lieu, en présence d'une grande Assemblée du peuple; cette curiosité ne coûteroit-elle pas la vie à celui qui voudroit la satisfaire? Il est vrai que l'Auteur de la relation de ce dernier miracle a invité les Protestans à venir à Arras pour en voir la vérité, & se convaincre par leurs propres yeux; mais ce ne sont que des paroles, sur lesquelles il seroit très-dangereux de se fier, puisque le soin qu'on prend de prévenir la curiosité des hommes dans tant d'autres occasions où on en impose à leurs yeux, est si grand, qu'il ne se trouve pas même un curieux dans tout le pays qui ait envie d'avoir cette liberté. Les personnes séculières croiroient être coupables d'un crime qui approcheroit de l'infidélité, s'ils soupçonnoient qu'il y eût la moindre fourberie dans tous ces prodiges, & les Ecclésiastiques ont de très-bonnes raisons pour ne pas souffrir qu'on entame aucun examen sur ce sujet. Et en cela je ne puis m'empêcher, quelque partisan que je sois de la liberté de penser, de louer hautement la politique des Papistes, fermement attachés à leurs principes en tout ce qu'ils font, & de la préférer à celle de ces demi-sages qui entraînent les Peuples dans leurs sentimens, sous prétexte d'agir avec eux de bonne foi, & en les flattant qu'ils sont en droit de voir librement;

car ceux-ci, malgré leur modération apparente, n'en sont pas moins persécuteurs : s'il se trouve quelques hommes qui ne se contentent pas de voir par les yeux de ces adroits conducteurs, & qui demandent à voir par les leurs propres, alors, s'ils ne les traitent pas avec autant de rigueur que font les Papistes, ils leur font du moins tout le mal qu'ils peuvent, c'est-à-dire, à proportion que l'ignorance & la stupidité, qu'ils trouvent dans ces curieux, leur donnent occasion de le faire.

Toutes ces différentes impostures dont on fascine les yeux des hommes ne sont rien en comparaison d'une autre qui est commune tant aux Papistes qu'aux Luthériens. Car les premiers prétendent que le pain & le vin dans la Ste. Cène sont changés, par les paroles de leur Consécration, au véritable Corps & au véritable Sang de Christ, & le soutiennent à la face de tout le monde, quelque contraire que cela soit au témoignage des sens, auxquels le sentiment des autres ne répugne pas moins, puisqu'ils font accroire à leurs sectateurs que le Corps & le Sang de Christ sont cachés sous le pain & le vin ; supercherie dont l'impudence est égale à celle de cette femme qui dit à son mari, qui l'avoit surprise couchée avec un Prêtre, *que ce n'étoit qu'une illusion du Diable, pour décrier un homme de Dieu, & qu'elle espéroit qu'il croiroit plutôt sa chère femme, que ses yeux abusés.* Peut-on croire plus raisonnable &

de meilleure foi une autre sorte de Prêtres qui veulent que leurs partisans croient que dans la Cene ils mangent & boivent véritablement & en effet le Corps & le Sang de Jesus Christ par la Foi? N'est-ce pas le même abus?

Je n'ai rapporté tous ces faits avérés & incontestables, que pour démontrer par l'expérience même, les opinions monstrueuses qui naissent des mesures qu'on prend pour borner les hommes dans le libre usage de leurs sens. Mais quelque infinies & quelque énormes que soient ces opinions qui regardent les facultés du corps, il semble que celles qui regardent celles de l'ame, doivent être bien plus énormes & en bien plus grand nombre; parce que, comme il est plus ordinaire de s'appliquer aux choses sensibles qu'aux spirituelles, on doit avoir des idées plus claires des premières, & il est plus difficile de s'y tromper si lourdement.

IV. C'est pourquoi on peut, avec raison, regarder comme une source intarissable de sentimens grossiers & contraires à la raison, le droit qu'on s'est attribué de captiver les pensées des hommes, & de resserrer l'usage qu'ils doivent & peuvent faire de leur jugement. Je me flatte de démontrer ce point : ce sera ma quatrième preuve; on verra que cette restriction-là même contient une contradiction manifeste. En effet, peut-on prescrire des bornes à ma pensée sans me faire penser à la rai-

son pour laquelle il ne m'est pas permis d'appliquer mon entendement à tel sujet qu'il me plaira ? Je me propose par exemple d'examiner si la Religion Chrétienne a été divinement révélée ; mais on me le défend, & on m'assure (ou je me le dis à moi-même) qu'il y a du danger & même du crime à faire un tel examen, de peur d'être surpris par les faux raisonnemens de quelques sophistes, & de m'exposer, par mon incrédulité, à la damnation éternelle ; au lieu qu'en éloignant ma pensée d'un examen si hardi, je suis de bonne foi dans le chemin du Ciel, & je ne cours aucun risque ; d'où l'on conclut que c'est une pensée criminelle à moi de vouloir pénétrer dans le fond de cette question.

Il faut au moins qu'il me soit permis d'examiner, en toute liberté, la raison de cette limitation qu'on me prescrit ; sans cela, je ne saurois connoître l'obligation où je suis de réprimer l'effort de mes pensées, & je pourrois bien leur donner carrière, comme je me l'étois d'abord proposé.

Or, puisqu'il m'est permis d'examiner la raison de cette défense, je le fais ; mais je trouve que cette raison est seulement spécieuse, & que dans le fond elle n'est d'aucune force pour m'obliger à ne point passer les bornes qu'on veut me prescrire. Car qu'y a-t-il de plus contradictoire ? D'un côté, je n'ai point d'autre moyen de discerner la vérité d'avec le mensonge, ni de savoir si je suis dans un état de damnation ou de

de salut; que de me servir de l'esprit & de la raison que Dieu m'a donnés: d'un autre côté, je dois renoncer entièrement à l'usage de cette même raison pour supposer que je suis dans le bon chemin. Mais il y a encore quelque chose de plus fort; je prends les mesures les plus propres pour prévenir des erreurs d'une dangereuse conséquence, & aussitôt on me fait peur de ma conduite, sans m'en donner d'autre raison, sinon, qu'on en agit ainsi dans la crainte que je ne tombe dans ces mêmes erreurs. Quel pitoyable raisonnement! N'est-ce pas la même chose que si on vouloit me persuader que je ne dois pas me servir de mes yeux dans la crainte qu'en m'en servant, je ne fisse quelque faux pas? En un mot, c'est comme si on me disoit que sortant de ma maison je dois marcher les yeux fermés, parce qu'il me pourroit arriver de tomber si je les avois ouverts. Ne voit-on pas clairement qu'un raisonnement de ce genre n'a d'autre but que de me détourner du dessein que j'aurois formé de chercher la vérité? Un tel raisonnement n'est-il pas évidemment faux, dois-je m'y arrêter un moment, & doit-il m'empêcher de poursuivre mon dessein?

Je m'éloignerois trop de mon sujet si je voulois charger ce discours de tant de semblables raisonnemens dont les faux dévots & certaines gens intéressés se servent en différentes rencontres, pour arrêter les progrès que les hommes feroient dans les connoissances de l'esprit, en se servant libre-

ment de leurs pensées dans l'examen, soit de la question que j'ai proposée pour exemple, soit de quelqu'autre de la même nature. Mais celle-là étant la plus plausible & la plus d'usage, je me contente de l'avoir citée, & sans en rapporter d'autres, j'oserai assurer ici que les ennemis de la liberté de penser, & ceux qui sont les plus zélés pour la ravir toute entière aux hommes, ou pour ne leur en laisser au plus que la moitié, (se réservant l'autre pour eux-mêmes) ne sauroient donner une raison, je ne dis pas convaincante, mais même plausible de cette limitation qu'ils voudroient établir, tant à l'égard de la question proposée, qu'à l'égard de quelqu'autre que ce puisse être. En effet tout homme qui entreprend de me prescrire une telle contrainte, n'a d'autre moyen que celui de la conviction & de la force des raisons pour appuyer & me faire goûter la loi qu'il vient m'imposer ; mais, comme nous venons de le voir, il n'y a aucune des raisons qu'il peut alléguer en faveur d'une telle loi, qui ne soit un monstrueux composé d'absurdités & de contradictions.

V. Mais dans quel jour ne mettrons-nous pas le droit de la liberté de penser, si, pour cinquième raison, nous opposons les maux qui sont nés de la limitation de ce droit, aux grands avantages que son libre usage a procurés ? Tous les siècles passés aussi-bien que le présent nous en fournissent des preuves incontestables. En effet, l'expérience ne

nous a-t-elle pas appris que le seul moyen propre pour détruire parmi les hommes la puissance du Diable, c'est la liberté d'esprit, puisque l'empire de ce Prince des ténèbres a eu plus ou moins d'étendue selon celle de la liberté de penser?

Et toutes les autres mesures qu'on a prises, comme de faire des exorcismes, de multiplier le nombre des Prêtres, d'augmenter leur autorité & d'avoir recours au bras séculier, n'ont servi qu'à accroître son regne, bien loin de mettre fin à sa tyrannie.

Qu'on jette les yeux sur les Provinces-Unies, le Diable en est entièrement banni, on n'y entend pas dire, comme dans les pays voisins de cette République, que cet esprit infernal est apparu à un tel ou en un tel endroit, tantôt sous sa propre forme, tantôt sous celle d'un grand vilain homme noir, ici animant la carcasse de quelque mort, là empruntant la figure d'un (8) chat; on n'y entend pas dire qu'il obsède celui-ci, qu'il possède celui-là, qu'il préside à l'Assemblée de ces autres: pourquoi cela? C'est que dans ces Provinces on jouit de tous les droits de la liberté de penser, & on n'y trouve pas de loi provisionnelle pour la condamnation des Sorciers ni des autres qu'on dit avoir commerce avec le Diable.

(8) On a rendu depuis peu un jugement à Hertfort en Angleterre sur un cas de cette nature.

Il n'en est pas de même de l'Angleterre, où cet esprit malin a eu de tout tems un empire pour ainsi dire despotique. Il commença dès le tems que nous étions encore dans les épaisses ténèbres du Paganisme, & il augmenta depuis avec celles du Papisme. On ne peut pas dire que la Réformation y ait eu de grands avantages sur cet ennemi des hommes ; car depuis les premiers commencemens de notre Sainte Eglise, il y a environ 150 ans, on n'a point cessé de faire des plaintes & du grand nombre des sortilèges & de la puissance que le Diable exerce parmi nous. Témoin (9) l'Evêque Jewel qui dans un sermon qu'il faisoit en présence de la Reine Elisabeth, se récria sur la multitude des Magiciens & des Sorciers qui faisoient rage dans tout le Royaume ; & il donna assez à connoître l'appréhension où il étoit qu'ils n'exerçassent leurs maléfices jusques sur la personne sacrée de cette grande Princesse, en disant : *je prie Dieu que leurs pratiques execrables ne s'étendent pas plus loin que sur le sujet.*

Témoin encore le Roi Jacques I. qui, comme (10) un Archevêque de Cantorbéry eut le front de le lui dire à lui-même dans une harangue, ne parloit qu'avec une assistance particuliere de l'esprit de Dieu, & n'employoit sa plume que sur des sujets

(9) *Annales de Strype.*

(10) *Hist. d'Angl. vol 2 dans la vie de Jacques I.*

dignes d'un Prince, comme sont sa *Paraphrase sur l'Apocalypse*, sa *Réponse contre l'Apologie du Tabac*, & ses *Lettres Galantes au Duc de Buckingham*. Ce Prince dit quelque part (11) que la crainte du Diable & de ses détestables créatures les Enchanteurs & Magiciens, s'étoit de son tems tellement répandue dans tout le pays, que cela l'avoit porté à expédier promptement son *Traité de la Démonologie*.

Sous le Regne du Roi Charles I. on ne douta pas que plusieurs de notre Communion ne fussent obsédés ou possédés du Diable, puisqu'en 1640. l'Evêque Juxon, alors grand Trésorier d'Angleterre, faisant la visite de son Diocèse de Londres, mit en question, si toutes sortes de ministres pouvoient, sans une permission expresse, chasser le Diable ou les Diables, sous quelque prétexte que ce fût d'obsession ou de possession.

En un mot, n'a-t-on pas vu exécuter, tous les ans en Angleterre, un grand nombre de Magiciens, depuis l'antiquité la plus éloignée jusqu'au tems de la dernière Révolution, où la liberté de penser ayant été rendue aux habitans de cette Isle, la puissance du Diable y est visiblement déchue, & l'Angleterre s'en est vue affranchie aussi-bien que la Hollande. Que les Prêtres après cela viennent nous vanter leurs exorcismes, & qu'ils nous donnent des exem-

(11) Ses Ouvrages pag. 91.

ples d'un si grand avantage remporté sur cet ennemi des hommes.

Mais depuis que le Docteur Sachéverel & toute sa séquelle ont pris le dessus , & qu'on a crié hautement contre le libre usage de la pensée, le grand Maître des Magiciens est rentré dans son domaine , & il y a bien des gens qui n'apperçoivent pas un chat, qu'ils ne croient que c'est le Diable, & dès qu'ils voient quelques vieilles ensemble, ils s'imaginent aussi-tôt qu'elles marmotent quelque chose de diabolique. Enfin depuis ce tems-là les Tribunaux ont été ouverts aux accusations contre plusieurs de ces misérables qu'on appelle Sorciers, & on leur a fait leur procès.

En un mot, le parti du Démon me paroît être devenu si puissant parmi nous, on a ordonné un si grand nombre de Ministres pour son service, on se fait un si grand scrupule d'employer, en pensant librement, les lumieres que Dieu nous a données, cette pratique enfin paroît si odieuse, que je désespere de voir les choses prendre une autre face, sans un second avènement de notre Seigneur. Et nous devons l'attendre bien-tôt, si nous en croyons plusieurs de nos vénérables Théologiens, qui ont quelque connoissance des Prophètes & de leurs révélations.

On dira peut-être que toutes les Histoires qu'on a jamais faites du pouvoir du Diable n'ont eu pour fondement que l'impos-

ture des uns, & la trop grande crédulité des autres; que les exécutions de ces prétendus Sorciers ont été autant de meurtres crians, & qu'ainsi toutes les conquêtes remportées sur le Démon depuis la Révolution, ne sont que des chimères dont les partisans de la liberté de penser n'ont pas lieu de triompher avec tant de vanité; enfin que tout consiste en ce que les peuples étant tant soit peu revenus en leur bon sens, leurs Directeurs ont eu moins de hardiesse que par le passé pour leur en imposer.

Hé bien soit! mais qui est-ce qui fera cette objection? Ce ne seront pas les ignorans qui composent le gros du peuple; car ils croient que toutes les histoires de cette nature sont véritables: ce seront encore moins ceux qui ont tant d'intérêt à appuyer le pouvoir de Satan, & qui se sont signalés ou dans les poursuites qu'on a faites contre tant de misérables qu'on accusoit d'être ses suppôts, ou en noircissant de l'odieuse accusation d'Athéisme, des personnes dont tout le crime étoit de n'être pas de leur sentiment sur l'étendue du pouvoir attribué au Démon, ni sur la rigueur exercée contre ses prétendus suppôts.

Ce ne seroit donc l'objection que d'un très-petit nombre de personnes à qui je réponds, que quand les partisans de la liberté de penser auroient vaincu Satan lui-même, ils n'auroient pas acquis plus de gloire que celle qu'ils méritent pour avoir arraché des mains des Prêtres le pouvoir d'ôter la vie

& la réputation à tant d'innocentes créatures, pouvoir qu'ils n'avoient acquis & qu'ils ne (12) retenoient qu'à la faveur de la persuasion ou l'on étoit qu'il y avoit des Sorciers & des Magiciens: ainsi, d'une manière ou d'autre, la Société civile retire toujours un grand avantage de l'usage qu'on fait du droit qu'on a de penser en toute liberté.



SECTION II.

IL ne s'agit plus ici du droit que nous avons de faire un libre usage de nos pensées, ce droit a été mis ci-dessus dans tout son jour, mais il faut à présent examiner l'obligation indispensable où nous sommes de nous servir de cette liberté de penser à l'égard de certains sujets; tels que sont *les Attributs d'un Etre éternel, ou de Dieu; la vérité & l'autorité des Livres estimés sacrés; le sens & l'ex-*

(12) Je demande en grace qu'on n'interprète pas ce que je dis ici, comme si je voulois imputer la croyance des sortilèges & des enchantemens au Clergé d'Angleterre en général, ou en particulier à ces personnes vénérables qui ont joué le principal rôle dans le jugement rendu en dernier lieu à Hertfort contre les Sorciers & Magiciens; car je conviens avec Phileleutère (un de ceux qui m'ont critiqué) qu'il est plus rare de voir ceux du Clergé s'entretenir entr'eux de ces sortes de Contes & y ajouter foi, que non pas le commun du Peuple & de la Noblesse. Voy. les Remarq. sur le Disc. de la Liberté de penser.

plication de ces mêmes Livres; en un mot, toutes les Questions qui concernent la Religion, à l'examen desquelles les ennemis de la liberté de penser prétendent que nous n'avons aucun droit.

I. Quant à moi, j'ose avancer, & même avec raison, que nous ne pouvons absolument pas nous dispenser d'exercer notre esprit sur ces importans sujets. Les ennemis d'une si sainte occupation sont les premiers à nous convaincre de sa nécessité; car c'est une conséquence nécessaire d'un de leurs principes dans lequel ils avancent, *que la damnation ou le salut des hommes dépend absolument de l'opinion fausse ou véritable qu'ils ont sur ces matieres.* Et sur cela je raisonne ainsi: plus il est important aux hommes de se faire des idées justes & véritables de ces grands sujets, plus ils ont intérêt de les bien examiner, & de les bien approfondir eux-mêmes; je dis eux-mêmes, car c'est-là le meilleur, sinon le seul expédient dont ils puissent se servir pour ne pas manquer le véritable sens de la question. En effet, s'ils ne veulent pas faire eux-mêmes cet important examen, il ne leur reste qu'une seule voie, c'est de régler leurs idées, à l'égard des points discutés, sur celles de leur meres, imbues elles-mêmes de celles de leurs grand'mere, dont elles les ont sucées avec le lait, ou qu'elles ont entendues de leurs prêtres.

Mais en se servant de cette méthode, il faut reconnoître que s'ils prennent le véritable sens, ce n'est que par un pur hazard, au

lieu qu'ayant recours au libre usage de leurs pensées & à l'examen, ils n'ont plus rien à craindre de l'incertitude d'un hazard; ils ont la satisfaction & même la consolation d'être assurés d'avoir la vérité de leur côté; puisqu'ils n'adherent à une telle ou une telle opinion, qu'après y avoir été déterminés par l'évidence des choses qu'ils ont examinées.

Autrement il faut qu'on suppose qu'une partie des hommes sont des animaux tellement dépourvus d'esprit & de bon sens, qu'il faille qu'une opinion, quelque déraisonnable qu'elle soit, leur paroisse aussi juste & aussi véritable que la plus raisonnable, parce que la raison de quelques autres hommes a trouvé à propos de l'ordonner ainsi. J'avoue qu'en ce cas il est évident qu'il n'y a aucune obligation d'entrer dans l'examen des matieres dont j'ai parlé, mais il s'ensuivroit aussi nécessairement qu'on n'auroit aucune obligation de s'intéresser à la vérité ou à la fausseté de quelque opinion que ce fût: car si les hommes ont l'esprit si bouché & si grossier qu'ils soient incapables de discerner le vrai du faux, & l'évident de ce qui ne l'est pas, quel entêtement ont ces hommes idiots de se faire des systêmes? Ne vaudroit-il pas mieux qu'ils n'en eussent aucune? Cependant il n'y a personne qui presse davantage la nécessité d'en suivre quelques-uns, que ceux-là mêmes qui ne veulent pas qu'on ait la liberté de les examiner.

II. Néanmoins, qu'on ôte aux hommes cette liberté de l'examen, c'est les exempter

de l'obligation d'adhérer à quelque système; puisque le meilleur & le plus sûr moyen d'en suivre un véritable, consistant dans la liberté de le connoître par eux-mêmes, ils ne sont sujets à cette obligation qu'autant qu'on leur permet de faire librement cet examen. En effet, un homme qui se sert du pouvoir qu'il a d'y penser librement, fait tout ce qui est en lui pour connoître la vérité: & de cette manière il satisfait entièrement à la volonté de Dieu, qui ne peut exiger des hommes autre chose que de faire tous les efforts dont ils sont capables. Et s'il arrivoit que cet homme se trompât en adoptant certaines opinions erronées, il n'en seroit cependant pas moins agréable à Dieu que si elles étoient véritables. C'est ce qui est admirablement bien exprimé par Mr. Chillingworth qui étant bon Chrétien & bon Protestant, devoit être, par conséquent, un grand amateur de la liberté de penser: il dit que, *si l'on fait tous ses efforts pour se garantir de l'erreur, & que malgré tous ces soins on vienne à y tomber par la faiblesse de l'entendement humain; il est si persuadé de la bonté de Dieu, que quand les erreurs de tous les Protestans du monde, (qui auroient pris toutes sortes de précaution pour n'y pas tomber) se trouveroient réunies en lui seul, il n'en auroit pas tant de frayeur que du péché qu'il y auroit à en demander pardon; puisque demander pardon de telles erreurs seroit une pensée tacite que Dieu est irrité, & une accusation secrète qu'il est un tyran d'exiger*

de la Brique, lorsqu'il ne donne point de Paille pour la brûler, de vouloir recueillir où il n'a point semé, & d'être offensé contre nous pour n'avoir pas fait ce qu'il fait que nous ne pouvons pas faire.

Mais, si, d'un côté, c'est sur le libre usage que les hommes peuvent faire de leurs pensées, qu'est fondée l'obligation où ils sont de n'adopter que de véritables opinions, d'un autre, le crime qu'ils commettent lorsqu'ils en suivent de fausses, est une suite de ce qu'ils ne se servent point de cette liberté. C'est pourquoi un homme qui seroit par pur hazard & sans examen dans une opinion bonne en effet, mais de la justesse de laquelle il ne s'est pas convaincu par lui-même, un tel homme ne laisseroit pas d'être dans un état très dangereux. Que dis-je ? son état seroit d'autant plus dangereux, que sa croyance n'auroit point d'autre fondement que celle du Papisste & du Payen le plus stupide. En effet, un homme qui néglige d'examiner sérieusement un système qu'il veut embrasser, & qui l'adopte seulement sur la foi d'autrui, donne bien à connoître qu'il auroit été sans peine ou Papisste ou Payen s'il avoit eu leurs Prêtres pour guides, ou si sa grand' mere ayant été de leur Religion, lui en eût enseigné le Catéchisme.

III. Cette effroyable négligence, que la plupart des hommes ont de ne pas examiner les sentimens qu'ils embrassent, les expose à tomber dans un autre malheur qui

est la *Superstition* ; & , soit que ce mal soit une suite de leur éducation , soit qu'il naisse de la foiblesse de leur esprit , on peut dire qu'il est universel & qu'il embrasse presque tout le genre humain.

Un illustre Payen , c'est l'Orateur Romain , la dépeint comme le mal le plus terrible , (13) quand il dit , *lors qu'on s'est une fois laissé aller à la superstition , elle vous poursuit , elle vous talonne sans cesse partout . Et si vous passez devant un Devin , si vous croyez entendre un présage , si vous immolez une victime , si vous voyez le vol d'un oiseau , si vous rencontrez un Chaldéen ou un Haruspice , s'il éclaire , s'il tonne , si le feu du Ciel tombe , s'il naît quelque espèce de prodige ; enfin si d'une infinité de choses possibles , il en arrive quelqu'une , la superstition est incontinent à vos trousses & ne vous laisse jamais dans une assiette tranquille . Le sommeil même qui devroit être l'asile & le refuge de tous les hommes dans toutes leurs peines & dans tous leurs soins , est pour le superstitieux un nouveau champ d'inquiétudes & de frayeurs .*

Horace met cette foiblesse de l'esprit hu-

(13) *Superstitio enim instat & urget , & quocunque te verteris , persequitur : sive tu Vatem , sive tu Omen audieris : sive immolaris , sive Avem aspexeris : sive Chaldaëum , sive Haruspicem videris ; si fulserit , si tonuerit , si tactum aliquid de Cœlo erit , si Ostenti simile natum factumve quidpiam ; quorum necesse est plerumque aliquid eveniat : ut numquam quietâ mente liceat consistere . Perfugium videtur omnium laborum & sollicitudinum esse somnus ; at ex ipso plurimæ nascuntur curæ metusque . Cicer. de Divin. sub finem Lib. II.*

main au rang des plus grands vices , & comme , d'un côté , il fait consister la félicité de l'homme dans l'attachement à la vertu & l'indépendance de la superstition ; d'un autre , il regarde comme la plus grande des misères de la vie d'être vicieux ou superstitieux. *Vous n'êtes donc point avare , dit-il (14) , j'en suis bien aise. Et les autres passions que sont-elles devenues ? Ambition , colere , crainte de la mort , songes , terreurs paniques , monstres ; sorcieres , esprits-folets , magie ; tout cela ne vous trouble-t-il point (15) ?*

Telle étoit la superstition chez les Anciens. Mais depuis que , contre les regles de la charité , & contre toutes les lumieres de la Raison & de la Révélation , on a commencé à menacer de la damnation éternelle pour des riens , comme parce qu'on ne pratique pas certaines cérémonies , ou parce qu'on n'ajoute point foi à certaines questions spéculatives , la superstition a étendu ses bornes d'une manière surprenante , & les hommes ont aujourd'hui l'esprit bourelé de frayeurs bien plus grandes & d'inquiétudes bien plus violentes , que celles qui les agitoient lorsqu'ils avoient moins à craindre.

(14) Non es avarus : abi ; quid ; cætera jam simul isto Cum vitio fugère ? Caret tibi pectus inani Ambitione ? Caret mortis formidine & irâ ? Somnia , terrores magicos , miracula , sagas ? Nocturnos lemures , portentaque Thessala rides ?
Epist: II. Lib. II.

(15) Ce sont les termes de la Traduction du Jésuite Tarteron.

Quels trophées ne mérite pas à cet égard la liberté de penser qui peut seule réparer un mal si général ? Oui , c'est à la faveur de cette liberté que nous pouvons pénétrer jusqu'à la véritable cause des choses, & par conséquent découvrir le peu de fondement de toutes ces appréhensions que la superstition nous suggere. Une pensée de Virgile ne sera pas ici hors d'œuvre, (16) *Heureux, dit ce célèbre Poète, celui qui a pu pénétrer jusqu'à la connoissance des causes de toutes choses, se mettre au-dessus de toutes sortes de craintes, & mépriser le Destin inexorable & tout ce qu'on dit pour rendre effroyable la pensée de la mort.*

Mais y a-t-il un moyen pour obtenir un si précieux bonheur ? il n'en faut pas douter ; & l'on n'a qu'à donner à ses pensées toute la liberté dont elles ont besoin pour connoître évidemment qu'il y a un Etre parfaitement bon & tout-puissant, qui a fait le monde & qui le gouverne par une juste & sage providence ; & de ce principe, qui nous découvre les causes de toutes choses, nous apprendrons que cet Etre infiniment juste ne peut obliger les hommes, dans quelque pays & de quelque condition qu'ils soient, qu'à la connoissance des choses de l'évidence desquelles ils peuvent se convaincre par la raison dont il les a doués ; nous apprendrons qu'un homme qui, a de

(16) *Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes & inexorabile Fatum
Subjicit pedibus, strepitumque Acherontis avari.*

la raison & de la probité, ne peut avoir de justes craintes de cet Etre si juste, qu'au contraire il doit concevoir de la joie de savoir qu'il existe, & il est plus aisé de supposer qu'il a peur qu'un tel Etre n'existe point, que de croire qu'il en puisse être effrayé; nous apprendrons que la puissance aussi bien que le bonheur de cet Etre souverain n'étant sujets ni au plus ni au moins, & lui-même n'ayant besoin d'aucune chose, ne peut exiger rien des hommes que pour leur propre bien; & qu'ainsi chanter, danser, changer d'habits, observer certains jours, manger, boire, massacrer des bêtes, (toutes choses en quoi consistoit le culte du Paganisme) à quoi on peut ajouter le dogme de la *Transsubstantiation* ou *Consubstantiation* & les autres doctrines que l'Eglise Anglicane rejette, toutes ces choses, dis-je, qui ne font d'aucune utilité pour les hommes, ne font aussi d'aucun prix devant Dieu, pourvu même qu'il ne les regarde pas comme criminelles; en un mot, qu'elles ne peuvent lui rendre les hommes plus agréables. Avec une si douce consolation, un homme ne peut-il pas posséder son ame en paix, dans l'espérance d'avoir part à tout ce que Dieu peut communiquer de bon & de délicieux, & sans la crainte de ressentir les effets terribles de sa colere dans les supplices d'une gêne éternelle. De cette manière le pire qui lui en peut arriver, c'est de s'être agréablement trompé.

Mais il n'en est pas de même des superstitieux:

stitieux : incapables qu'ils sont de croire que Dieu est parfaitement bon & parfaitement juste, ils ne le font jamais parler au genre humain que couvert d'un nuage épais, d'où il exige des hommes, à ce qu'ils disent, de croire & de faire, sous peine d'une future misère éternelle, les choses qu'il leur prescrit, sans qu'il leur soit possible de connoître avec évidence si cette obligation de croire ou de pratiquer ces choses, leur est effectivement imposée par cet Etre souverain, puisqu'il ne leur est pas permis d'y penser. C'est ainsi que ces sortes de gens font passer pour partial, *celui qui regarde également toutes les Nations de la Terre*, en lui attribuant de favoriser particulièrement certains peuples & certaines nations, malgré leur indignité, & le représentant comme impitoyable envers d'autres, qu'il prive de ses faveurs, sans avoir le moindre égard pour leurs mérites. Des gens qui répandent une telle doctrine doivent-ils porter le nom de serviteurs de Dieu ou plutôt du Démon ? Ainsi il ne faut pas s'étonner si ces sortes de gens craignent tellement sa colère, qu'ils sont souvent tentés de souhaiter, avec les impies, qu'il n'y eût point de Dieu; pensée si dénaturée & si absurde, comme le dit fort bien le Dr. Clark dans ses Sermons, que les Athées, qui ne le font qu'en spéculation, en auroient horreur. Ajoutons encore que les gens de ce caractère n'ont jamais l'esprit en repos,

ils sont toujours occupés à (17) chercher la Vérité, sans pouvoir la découvrir ; ils croient la trouver dans les coins les plus cachés de la terre, & pour ainsi dire dans les sables brûlans de l'Afrique, où Caton dédaignoit de la chercher ; & négligeant la voix de Dieu qui s'en explique si clairement à tout le monde, ils préfèrent ce qu'ils supposent qu'il a révélé à un certain petit nombre de personnes.

C'est sur ce faux principe qu'ils croient & qu'ils pratiquent des choses dans lesquelles il leur est impossible de trouver la moindre satisfaction. Car supposons que des gens de ce caractère embrassassent une Religion dont le culte extérieur consistât, par exemple, dans la danse & la musique ou d'autres cérémonies de ce genre, ou bien en des spéculations obscures & inutiles ; comment pourroient-ils s'assurer qu'ils croient & font ce à quoi ils sont obligés ? De quelle méthode se serviroient-ils pour examiner s'ils ne seroient peut-être pas obligés à la pratique de quelques autres cérémonies, ou à embrasser quelques autres opinions ? Ils resteroient dans une affreuse incertitude d'où il ne pourroit naître que des scrupules, des doutes, & des craintes sans nombre. On peut naturellement conclure de tout cela,

(17) Mr. Selden dit que les hommes cherchent la Religion comme ce boucher qui cherchoit son couteau qu'il tenoit entre ses dents. Dans ses Entretiens.

que, si l'on veut se mettre l'esprit dans une heureuse tranquillité, il faut en arracher jusqu'à la plus petite semence de superstition qui ne peut produire qu'agitation & que trouble; & que pour y réussir on doit se servir de tout le droit qu'on a de penser librement pour examiner les matieres de Religion.

IV. De la superstition je passe aux révélations qu'une infinité de particuliers ont prétendu dans tous les siècles avoir reçues du Ciel. Ces sortes de révélations ont été, dit-on, confirmées par des miracles; &, ce qui est constant, elles ont donné de nouvelles idées de la Divinité; elles ont été suivies de nouveaux dogmes; on en a extrait plusieurs nouveaux commandemens; enfin elles ont changé toute la face du culte. Toutes ces suites, tous ces effets rendent la liberté de les examiner sérieusement, d'une nécessité indispensable: autrement comment est-il possible de distinguer le véritable messager du Ciel d'avec l'imposteur? Ne les confondra-t-on pas ensemble, & ne les écoutera-t-on pas sur le même pié, s'il n'est pas libre d'examiner quelle évidence accompagne l'un ou l'autre? Il faut même pousser la chose plus loin, comme a fait un docte (18) Théologien de notre Communion qui ne borne pas la liberté de penser à cela seulement: mais

(18) Mr. Claget dans son exhortation à juger ingénument des Opinions.

qui déclare même que, Nous devons avoir toujours du soupçon de ceux qui se piquent de quelque chose d'extraordinaire. Car lorsque quelqu'un prétend opérer des miracles, qu'il parle de révélations immédiates, de vérités inspirées, & de quelque chose qui passe l'ordinaire; la pompe de ces paroles ne doit pas nous éblouir & nous empêcher de considérer ce qu'il peut y avoir de caché; & nous ne devons pas craindre d'approfondir & d'examiner les choses qu'on revêt de caractères si pompeux, puisque c'est sous le couvert de ces beaux noms, que la superstition, l'idolâtrie, les enthousiasmes, & les impostures ont acquis de la vogue dans le monde: & il est surprenant que nous nous laissions le plus persuader par les mêmes raisons qui devroient le moins nous convaincre. Cela ne s'appelle-t-il pas nous rendre maîtres absolus de nos pensées, & nous donner toute autorité de nous en servir?

V. N'est-ce pas aussi le but de cette Société, qui fleurit à la faveur des largesses royales de Sa Majesté à présent régnante, & qui est soutenue par les contributions de tant d'Ecclésiastiques & de pieuses Dames; de cette Société, dis-je, qui n'est établie que pour travailler à la propagation de l'Evangile dans les pays infidèles, & qui n'a en effet d'autres vues que d'étendre de plus en plus la liberté de penser sur les matières de la Religion, puisque cette entreprise suppose qu'il est de l'obligation de tout le monde d'y penser avec liberté. En effet comment cette Société de la Propagation

peut-elle espérer de réussir sur l'esprit des nations infideles, sans leur faire d'abord entendre qu'il est de leur devoir de penser avec liberté, d'un côté aux sentimens que leurs Ancêtres leur ont inspirés de Dieu & de la Religion, & qui sont établis par les loix de leur pays; & de l'autre, aux nouvelles opinions que les Missionnaires de l'Eglise Anglicane leur ont apportées sur ce même sujet? Car y a-t-il apparence que nos Missionnaires voulussent débiter par leur déclarer qu'ils ne doivent pas penser librement, ni aux points de leur Religion, ni à ceux de la nôtre; ou, qu'après avoir embrassé nos sentimens par le moyen de ce libre usage de leurs pensées, ils seront obligés dans la suite de renoncer à cette liberté? Ce procédé ne répondroit gueres au moyen de leur conversion, la raison & l'évidence ayant été les seules armes dont on s'est servi pour les convertir. Au contraire, c'est sur ce devoir de penser librement qu'un Missionnaire doit d'abord insister pour s'en faire écouter.

J'ajouterai même que, si le Roi de Siam ou quelque autre Prince infidele, imitant les efforts que nous faisons pour le convertir lui & son royaume, demandoit à son tour de nous envoyer quelqu'un de ses Talapoins pour nous convertir à la Religion de son pays, je ne doute pas que notre Société pour la Propagation de l'Evangile, avec tous ceux qui en sont les bienfaiteurs & les plus grands amis, ne dussent écouter la demande de ce Roi, comme très rai-

sonnable, & même comme très-conforme à leur propre dessein; & ils ne pourroient pas nier au Roi de Siam, que les membres de l'Eglise d'Angleterre ne fussent aussi obligés d'exercer librement leurs pensées sur ce que les Missionnaires Talapoins leur proposeroient, que ceux de l'Eglise de Siam le feroient de faire la même chose sur ce qui leur seroit représenté par nos Apôtres. Ainsi il n'y a point de doute que ceux qui desireroient sincèrement la conversion des Siamois, ne donnassent ici à leurs Missionnaires les mêmes avantages & les mêmes facilités que nous souhaiterions pour les nôtres à Siam. L'institution de cette Société suppose donc que la liberté de penser en matiere de Religion est d'une obligation indispensable à tous les hommes: pour cette raison je ne saurois trop en approuver le dessein.

Plût à Dieu qu'on n'employât à cette entreprise que les personnes qui y sont propres; qu'on fît tous les ans un détachement de nos plus zélés Ecclésiastiques, tels que nos Sacheverels, nos Atterburys, nos Smalridges, nos Stubs, nos Higgins, nos Milburns & nos Swifts, pour aller en qualité de Missionnaires dans les pays étrangers, y travailler à la propagation de l'Evangile! L'emploi ne pourroit être que très-agréable à des gens d'une si grande piété; puisque la prédication de l'Evangile chez les nations infideles est recommandée par Jesus Christ: car c'est très-improprement qu'on appelle prédication de l'Evangile, haranguer les

Chrétiens sur un Texte. Et d'un autre côté, ces grands hommes étant partis, nous pourrions espérer de passer des jours heureux, de voir la doctrine & la discipline de l'Eglise Anglicane triompher par toute le monde, & l'esprit de faction éteint parmi nous; pendant que par la bravoure de ceux qui rendent nos armes victorieuses, nous parviendrons à pouvoir jouir d'un tranquille repos pendant la nuit & voyager sans danger pendant le jour. Il ne faut pas même douter qu'il ne fût aussi très avantageux au royaume de Siam qu'on envoyât de même quelque essaim des plus célèbres Talapoins en mission hors du pays.

VI. Comme les hommes ne peuvent raisonnablement changer de sentimens, quitter leurs anciennes opinions & en épouser de nouvelles ni avoir aucune croyance, qu'à la faveur de la liberté de penser; l'Evangile confirme, en plusieurs endroits, l'obligation de penser librement en matiere de religion, conformément à la raison, & au dessein que Jesus Christ avoit d'établir la sienne par tout l'univers.

Notre Seigneur n'a eu d'autre dessein dans la prédication de son Evangile, que de rendre les hommes maîtres de leurs pensées; afin qu'ils pussent, en pensant, se désabuser eux-mêmes des sentimens qui se trouvoient par-tout établis, touchant la Divinité & la Religion, & ensuite croire à un Dieu inconnu & embrasser une Religion nouvelle, après avoir été convaincus par l'évidence

des raisons dont se ferviroient les Apôtres ou les Envoyés.

C'est pourquoi ils ne demandoient pas qu'on les crût en aucune chose sur leur propre autorité, qu'ils n'eussent auparavant donné des preuves évidentes de leur mission. St. Paul même, dans ses Epîtres qu'il n'écrivoit qu'à des Chrétiens, produit plusieurs preuves pour les confirmer dans la véritable Foi, par rapport à tous les points de la Religion Chrétienne, les rendant juges de ce qu'il leur prêchoit, eux & tous ceux qui devoient le lire dans la suite : car quiconque entreprend de persuader par voie de raisonnement, laisse à part toute autorité & ne s'efforce de gagner notre approbation que par l'évidence de ses preuves.

C'étoit dans cette vue que le même Apôtre alloit souvent dans les Synagogues des Juifs, pour y disputer avec eux ; & qu'il s'arrêtoit dans les (19) *Places de Marché*, comme il fit à Athenes, où il disputoit avec les plus dévôts qu'il y rencontroit. Par une si sage conduite, non seulement il donnoit occasion aux Juifs & aux Payens d'exercer librement leurs pensées sur les matieres de Religion, mais même il laissoit, par une telle conduite, un exemple aux Chrétiens de faire la même chose : exemple qui sans doute ne doit guere être du goût de ceux qui ne sont pas aujourd'hui dans les mêmes dispositions que ce grand Apôtre. En effet,

(19) *Actes*, Chap. XVII. Vers. 2. 3. 17.

s'il prenoit envie au Quakre Guillaume Penn, ou à quelque autre personne de piété, qui suivroit des dogmes différens de ceux de l'Eglise Anglicane, d'aller à la Cathédrale de St. Paul, pendant le service divin, pour entrer en controverse avec le Corps des Echevins, le prédicateur & les chantres, ou de s'arrêter dans quelque-marché de Londres pour y disputer avec quelques dévôts bouchers, ou avec quelques pieuses herbieres; ou même si Mr. Whiston demandoit à la chambre basse de la convocation du Clergé, la permission d'entrer en dispute; il est certain que, suivant nos fausses notions, l'un seroit traité de fou & de fanatique, & l'autre de perturbateur des procédures du saint Synode, dont les membres s'attribuent le droit de décider sans s'amuser à disputer avec les personnes dont ils condamnent les opinions.

Cependant notre Sauveur est le premier à nous commander de (20) nous enquérir diligemment des Ecritures, c'est-à-dire d'en chercher le véritable sens, & de peur que nous ne réglions notre jugement sur celui de nos peres & meres, des chefs & des prédicateurs de l'Eglise, (21) Examinez dit-il, ce que vous entendez, (22) ceux que vous écoutez, & (23) gardez-vous de leurs doctrines. Il dit encore: (24) Que ne jugez-

(20) Jean, Chap. V. Vers. 39.

(21) Marc, IV. 24. (22) Luc. VIII. 18.

(23) Math. XVI. 12. (24) Luc. XII. 57.

vous par vous-même ce qui est juste. Il défend même à ses Disciples de prendre le nom de (25) *Rabbi*, ou *Maître*. C'est à dire, selon l'interprétation que nous en donne le Docteur (26) Whitby dans ses savans commentaires, que ni les anciens Peres, ni l'Eglise, ni les Conciles, ni aucun homme ne peuvent être appelés nos Conducteurs ou nos Maîtres sur la terre. En effet, si l'on considere que tous les Prêtres de la terre étoient ennemis de Jesus-Christ & de son Evangile, & que ce Divin Sauveur n'a accordé qu'aux seuls Apôtres le privilege d'Infaillibilité, (car il prévoyoit bien que les Prêtres seroient toujours les mêmes) on ne peut pas se persuader qu'il ait été possible que Jesus-Christ ait fait aucune exception particuliere en faveur d'aucune sorte d'Ecclesiastiques, au préjudice des regles générales de la liberté de penser, sur laquelle l'Evangile devoit être appuyé, comme sur une ferme base, & dont il a établi lui-même les principes d'une maniere si claire & si particuliere.

VII. La conduite même de ces Prêtres qui prétendent servir de guides aux autres dans les matieres de Religion, ne fait-elle pas beaucoup pour nous; & ce qu'ils ont avancé de la Nature de Dieu, & de ses Attributs, de l'autorité des Ecritures & du sens qu'elles renferment, n'est-il pas une preuve

(25) *Math. XXIII. 7. 8. 10.*

(26) *Comment. sur le Nouv. Testament Vol. 1. pag. 189.*

suffisante que la liberté de penser sur les matieres de Religion est d'une obligation indispensable. C'est ce que j'espere faire voir par un détail de leurs différens sentimens sur tous ces points.

I. Tout le monde fait que les opinions qui ont partagé les Prêtres dans tout l'univers sur quelques-uns des points que je viens de toucher, ont été jusques à l'infini; que la diversité de leurs sentimens est si grande, qu'il n'est pas possible de les énumérer, je n'en excepte pas même cette sorte de Prêtres qui nous regardent de plus près, & qui different peut-être encore plus les uns des autres sur ces mêmes sujets. Je me contenterai donc de choisir dans le nombre infini de leurs opinions, celles qui seront les plus propres à convaincre ceux de mon pays, en les réduisant sous chacun des chefs particuliers que j'ai annoncés.

I. Commençons par la Nature de Dieu; Que n'en ont pas pensé les Prêtres anciens & modernes du Paganisme? Quelle liberté ne se sont-ils pas donnée sur ce sujet? On peut dire qu'ils ont eu autant de différentes idées de l'Essence Divine que le savoir, l'intérêt, ou la folie ont pu leur en suggérer. Les Prêtres Chrétiens ont pris la même liberté; la division, qui a toujours régné & qui regne encore parmi eux au sujet de la Divinité en fait foi.

La plupart des anciens Peres de l'Eglise Chrétienne, qui étoient presque tous Prêtres, ont conçu qu'en un sens Dieu étoit

(27) matériel, & plusieurs Prêtres d'Egypte, qui étoient de la même Eglise, avoient l'esprit tellement grossier, que de se le représenter sous une forme humaine, ce qui leur a fait donner le nom d'Anthropomorphites ; les modernes soutiennent au contraire qu'il est immatériel ; mais en combien de sortes d'opinions ne sont-ils pas divisés sur la manière de cette immatérialté ? Quelques-uns la prennent pour une (28) substance étendue sans solidité & les (29) autres la croient une substance non-seulement sans solidité, mais encore sans étendue. Et si l'on fait attention à la malice avec laquelle les Prêtres ont écrit & parlé les uns contre les autres, on se laissera aisément persuader que l'opinion de plusieurs a été que le monde matériel est cet Etre Eternel, qu'on appelle Dieu ; ce qui est un Athéisme réel. Mr. G. Garrol (30) prouve en plusieurs endroits de ses Livres que le Docteur Clark & Mr. Bold sont des Athées dans ce sens.

Mr. Turner (31) accuse aussi comme tel le Docteur Cudworth à cause de son *Système du monde intellectuel*. Je passe sous silence un grand nombre d'autres Prêtres qu'on peut raisonnablement juger coupables d'A-

(27) *Contra Praxeam*, cap. 7.

(28) Le Dr. More, Glanvil, Turnet & le Dr. Clark.

(29) La plupart des autres Prêtres.

(30) *Dans ses Remarques sur les Sermons du Dr. Clark, & sa Dissertation contre Mr. Locke.*

(31) *Dans son Discours du Messie* pag. 17. 18.

théisme, selon la pensée d'un grand (32) Prélat qui dit que ce fut un effet particulier de la Providence de Dieu qu'une si grande partie du Clergé prêta au Gouvernement le Serment de fidélité, sous le regne du Roi Guillaume & de la Reine Marie, de peur que l'Eglise ne tombât en ruine; & qu'il arriva par un autre effet de la même Providence, que plusieurs du Clergé refuserent de le faire, de peur que le peuple pensant que la Religion n'étoit qu'une chose imaginaire, ne penchât aussi du côté de l'Athéisme. Terribles reproches que les Ecclésiastiques se sont attirés par la diversité de leurs sentimens sur l'Essence Divine; mais qui est infiniment plus grande sur ses Attributs.

Ce sont les différentes notions des Attributs de Dieu qui divisent les Arminiens & les Calvinistes; & il n'y a point d'Eglises Chrétiennes sur la terre où on ne trouve cette diversité d'opinions à cet égard. Qu'entend-on, dans l'Eglise Romaine, sous les noms de Jansénistes & de Jésuites, de Thomistes & de Molinistes, sinon différens partis qui sont en dispute sur ce même sujet? N'est-ce pas encore ce qui a donné matière à tous les débats qui se sont élevés entre les Docteurs de notre Eglise depuis près d'un siècle, & à celui qui subsiste encore aujourd'hui entre le Docteur Whitby & ses adversaires, de sorte qu'on peut assurer avec

(32) *L'Evlq. Sanderson, dans ses Notes sur la Lettre Pastorale.*

vérité , qu'il y a dans chaque Eglise autant de sentimens touchant les Attributs de Dieu , qu'il y a de Prêtres qui en traitent , puis- qu'il n'y a pas un Docteur qui convienne avec un autre sur toutes les perfections divines en général , & qui n'en differe encore sur quelques - unes en particulier. Nous pouvons dire d'eux ce que Cicéron disoit de quelques anciens Philosophes sur un sujet semblable , (33) que tous ceux , qui soutenoient l'existence des Dieux , tenoient un si grand nombre d'opinions , & si différentes les unes des autres , qu'il seroit fort difficile d'en faire l'énumération ; qu'il n'y avoit peut-être pas une de toutes ces opinions qui fût vraie , & que pour certain il ne pouvoit y en avoir qu'une qui le fût. Aussi pour ne me pas trop étendre je ne citerai qu'un exemple des plus remarquables des contestations théologiques.

L'opinion que la plupart d'eux suivent , selon laquelle ils enseignent 1. que lorsque les Ecritures attribuent à Dieu des pieds , des mains , une face & des yeux , nous ne devons pas concevoir qu'il soit véritablement composé de ces parties ; mais seulement qu'il peut exécuter par sa toute - puissance , ce que nous ne pouvons pas faire sans le secours de ces organes. 2. Que les passions que l'on représente en Dieu , ne sont que des figures qui nous signifient les différentes dispositions où il se trouve à notre égard &

(33) Cicero de nat. Deor. lib. I

qui répondent aux mouvemens que nous ressentons en nous-mêmes. Ainsi, nous est-il représenté en colere? ce n'est que pour nous apprendre qu'il punira aussi certainement les méchans, que s'il étoit transporté par quelque mouvement colérique. Nous est-il parlé de son grand amour? c'est pour nous faire entendre qu'il récompensera aussi infailliblement les bons, que s'il étoit sujet à cette passion. Nous assure-t-il qu'il se repentira du mal qu'il avoit résolu de nous faire, quand nous nous repentirons des péchés que nous avons commis? il nous insinue par-là que nous en recevrons le même bien que s'il étoit lui-même capable de changement & de repentir. De sorte, disent-ils, que ces Attributs que l'Ecriture donne à Dieu, doivent être pris dans un sens figuratif & non pas littéral. Mais il n'en est pas de même, ajoutent-ils, de l'entendement, de la sagesse, de la volonté, de la bonté, de la sainteté, de la justice & de la vérité qui sont attribuées à Dieu; il faut prendre ces paroles à la rigueur selon le sens qui leur est propre & naturel. C'est là le système que le Docteur Tillotson, dernier Archevêque de Cantorbery suit dans tous ses ouvrages: voici ses preuves: (34) Aucun homme ne peut prétendre de pouvoir ignorer ce que justice, bonté, & vérité sont en Dieu, sans être atteint d'une espèce de folie. En effet, si nous ignorons

(34) *Sermons tom. 6. pag. 15, & 16. en Anglois.*

cela , il nous est indifférent que Dieu soit bon ou qu'il ne le soit pas ; & en même tems il nous est impossible de l'imiter dans cet Attribut ; car une personne qui veut imiter quelque chose , fait ses efforts pour se conformer en quelque maniere à ce qu'il connoît dans le modele qu'il se propose , & il doit nécessairement avoir quelque idée de ce à quoi il désire de se rendre semblable. Si donc nous n'avons aucune notion certaine & assurée de la bonté , de la justice , & de la vérité de Dieu , nous n'aurons aucune connoissance de son Etre ; & la Religion qui consiste à l'imiter , sera entièrement anéantie.

Mais voyons ce qu'oppose à ce Prélat , si libre à dire sa pensée sur ce point de Religion , le Docteur King à-présent Archevêque de Dublin. Il dit avec la même liberté , (35) que la plus vive peinture que nous puissions nous faire de Dieu est infiniment éloignée de ce qu'il est véritablement ; que la sagesse , l'entendement , la miséricorde , la préscience , la prédestination , & la volonté , sous lesquelles les perfections de Dieu nous sont représentées , ne doivent pas être proprement entendues selon le sens de ces paroles ; de plus , que la justice & la vertu , avec les autres Attributs que nous nous représentons en Dieu , ne sont pas la même chose que cette justice &

(35) *Sermon sur la Prédest. Diy. pag. 16. en Anglois.*

& cette vertu , &c. que nous attribuons à l'homme ; mais qu'elles sont d'une nature si différente & tellement au-dessus de tout ce que nous pouvons nous imaginer, qu'il n'y a pas plus de ressemblance entre ces perfections divines & celles qui sont propres aux hommes, qu'il ne s'en trouve entre nos mains & la puissance de Dieu.

C'est-à-dire que, selon le sentiment de ce Prélat, tous ces attributs Divins doivent être expliqués de la même manière que ceux qui nous représentent Dieu comme ayant des parties corporelles, ou étant sujet à des passions animales. Or d'un côté, suivant la pensée du Docteur Tillotson, Dieu devra être défini un Etre sans parties aussi bien que sans passions ; mais saint, juste, bon, &c. & de l'autre côté, suivant celle du Dr. King, ce sera un Etre non seulement sans parties & sans passion, mais encore sans entendement & sans sagesse ; sans volonté & sans miséricorde ; sans sainteté, sans bonté, & même sans vérité. Quelle confusion ! quelle diversité de sentimens sur les attributs, aussi bien que sur la nature de Dieu !

II. Les divisions qui regnent parmi les Prêtres de toutes les Religions, au sujet des Ecritures & de leur autorité, ne sont ni en plus petit nombre, ni moins considérables ; car, sans m'arrêter à ce qui se passe parmi les (36) Bramins qui tiennent pour sacré le livre qu'ils appellent Shater ;

(36) Prêtres des Indes.

parmi les Perses qui ont leur *Zundevastaw*; parmi les *Bonzes* de la *Chine* qui reglent leur Foi sur les livres écrits par les disciples de (37) Fohé qu'ils appellent le Dieu & le (38) *Sauveur du monde* où il vint pour enseigner le chemin du salut & satisfaire pour les péchés des hommes; parmi les *Talapoins* de *Siam*, qui reconnoissent pour leur Ecriture le livre d'un certain (39) *Sommonokhodon*, que les *Siamois* disent être né d'une Vierge & être le Dieu qui avoit été attendu de l'Univers; enfin parmi les *Dervis* qui suivent leur *Alcoran*; sans m'arrêter, dis-je, ni à ces Ecrits ni à ce qui se passe à leur sujet parmi tous ces différens Prêtres qui les ont mis en vogue chez ces nations dont la Religion n'a rien de commun avec la nôtre, venons aux Livres qui nous touchent de plus près. Les cinq Livres de Moïse sont, à la vérité, reçus comme sacrés par les *Rabbins Samaritains*, mais la copie qu'ils en ont est fort différente de la nôtre. Et ils ont leur *Chronique*, ou *histoire particuliere*, qu'ils ont écrite eux-mêmes de ce qui s'est passé depuis Moïse, & qui ne convient nullement avec ce qui est contenu dans les Livres Histori-

(37) *Voyages de Navarette.*

(38) *Salvator Humani Generis*, dit *Confucius Phila Sin.* dans la *Préf.* de ses *Diff.* & le P. le Comte dit, le Dieu Fohé a été le *Sauveur du Monde*; il est né pour enseigner la voie du salut & pour expier tous les péchés. Vol. 2. Pag. 132.

(39) *Tachard Voyage de Siam.*

ques du Vieux-Testament; cette Chronique des Samaritains qui n'a jamais été imprimée, se trouve en (40) manuscrit dans la bibliothèque de Leide. Tous les Rabbins des Juifs admettent en général les vingt-quatre livres du Vieux-Testament, les Prêtres de l'Eglise Romaine, de l'Anglicane & des autres Eglises Protestantes les reçoivent aussi, & outre cela ceux du Nouveau Testament. Mais Rome ne reconnoit-elle pas avec cela pour canoniques divers autres livres que les Protestans rejettent comme apocriphes, & que l'Eglise Anglicane, en se distinguant des autres Eglises Protestantes, fait passer pour demi-canoniques, & pour cette raison elle fait dans ses temples la lecture de quelques endroits de ces écrits demi-inspirés à la place de plusieurs chapitres qu'on obmet des autres livres entièrement canoniques?

Voilà déjà une différence dans le nombre de ces Livres sacrés; mais combien ne trouve-t-on point d'opinions contraires sur leur autorité, les uns lisant selon un tel manuscrit, & les autres selon un autre. De toutes les disputes qui subsistent sur ce sujet, il n'y en a point de plus considérable que celle qui regarde l'original Hébreu & la Version des Septante, entre lesquels il y a une si grande différence que si l'on en croit celle-ci préféablement à l'autre, le monde sera plus vieux de 1500. ans.

(40) *Relandi Dissert. Vol. 2. pag. 16.*

Ce qui a donné lieu à d'autres débats plus ou moins importans, mais que je passe sous silence pour m'attacher à quelque chose qui mérite plus d'attention.

Dans la primitive Eglise il y avoit plusieurs Evangiles & autres Livres qui avoient cours parmi les Prêtres, tels étoient un (41) *Evangile selon les Hébreux*, celui *selon les Egyptiens*, les *Traditions de Mathias*, &c.

Nous voyons aussi, par les écrits qui nous sont restés des Peres des deux premiers siècles, qu'ils regardoient comme sacrés plusieurs livres qui sont ou perdus pour nous, ou rejettés comme apocriphes. La même chose ne subsiste-t-elle pas encore aujourd'hui; & n'y a-t-il pas je ne fais combien d'écrits qui sont respectés par quelque Secte de Chrétiens dispersés, soit dans l'*Asie*, soit dans l'*Afrique*, dont les uns nous sont tellement inconnus que nous n'en savons que les noms? Tel est un Livre, dont (42) parle le Docteur Grabe, nommé *les secrets de St. Pierre*, reçu par les Cophtes, & dont nous n'avons aucune copie. L'autorité de ceux que nous avons nous est si suspecte, que nous ne faisons pas difficulté de les rejeter, tel est le Livre des *Constitutions Apostoliques*, que Ludolphe (43) dit être reçu chez les Chrétiens de l'*Abissinie*; tel est encore l'Evan-

(41) *Millii Proleg: in N. Test. pag. 5. 6. 7.*

(42) *Spicileg. Secul. 1. p. 73.*

(43) *Hist. Æthiop: L. 3. C. 4. 5. 27.*

gile de *St. Jaques* que (44) Postel a apporté de l'orient où ce livre étoit en usage; l'un & l'autre ne sont parmi nous d'aucune autorité.

Après toutes ces disputes que tous les Prêtres ont ensemble pour soutenir l'autorité des livres qu'ils admettent, & détruire celle de ceux qu'ils rejettent; il s'en présente encore une autre entre ceux qui, d'accord à recevoir les mêmes livres, disputent seulement sur le degré d'autorité qu'ils doivent avoir, quelques-uns leur en attribuant davantage, quelques autres moins.

Les Prêtres de Rome assurent que le texte de l'Ecriture est si corrompu, si incompréhensible, & demande tant d'explications, que nous devons rechercher dans l'autorité de leur Eglise la solution des doutes particuliers qui naissent dans la Religion Chrétienne. Ceux qui prétendent que le texte de l'Ecriture s'est conservé dans toute sa pureté, ne sauroient convenir unanimement de son inspiration. Les uns! soutiennent qu'il n'y a point de pensée, point de parole qui n'ait été inspirée, d'autres que les pensées ont été inspirées, mais non pas les paroles; plusieurs, qu'il n'y a d'inspiré que ce qui regarde la foi; d'autres enfin se contentent de dire que ces Livres ont été écrits par d'honnêtes gens avec un très-grand soin & beaucoup d'exactitude,

(44) *Fabricii Codex Apocr. p. 48.*

mais sans inspiration, ni à l'égard des pensées, ni à l'égard des paroles.

En considérant le train de la Nature & le cours ordinaire des choses humaines, on ne sauroit douter que les Bramins, les Perses, les Bonzes, les Talapoins, les Dervis, les Rabins, en un mot, tous les Prêtres qui ont fondé leur Religion sur des Ecritures, n'aient varié de la même façon à l'égard de leurs Livres sacrés, tant par rapport à l'inspiration, que par rapport aux copies de ces mêmes Livres.

III. Le sens des Ecritures est un troisième sujet de contestation entre les Prêtres, & la source d'un nombre prodigieux de sectes dans chaque Religion. Quoique les Livres du Vieux & du Nouveau Testament aient été immédiatement révélés de Dieu même, & que toutes les autres Ecritures aient été faites par des imposteurs; cependant les Prêtres de l'Eglise Chrétienne, aussi bien que ceux des autres Eglises, n'ont pas seulement divisé la Religion en une infinité de Sectes par leurs différentes Interprétations, mais les Prêtres mêmes d'une même Secte se contrarient à l'infini sur le sens des Livres reçus parmi eux; & c'est cette contrariété qui donne une grande force à mon sentiment sur l'obligation & la nécessité de la liberté de penser.

Pour mettre cette matiere dans tout son jour, & vous faire concevoir quelle est cette différence de sentimens qui se trouve

parmi les Prêtres sur le sens & l'interprétation des Ecritures, je ne tirerai des exemples & des preuves que du plus divin de tous les livres, qui étant reconnu pour tel, devroit être plus propre à prévenir la diversité des opinions qu'à la faire naître.

Ainsi en gardant un certain ordre, je commencerai par vous donner d'abord une idée succincte de nos Livres Saints, qui puisse vous faire connoître évidemment qu'ils ont été la source de ce grand nombre d'opinions qui ont divisé & ligué les Prêtres les uns contre les autres.

Je vous donnerai ensuite un essai de cette diversité d'opinions, en vous rapportant celles qui regnent parmi les Prêtres de l'Eglise Anglicane: je dis un essai, car il faudroit faire un ouvrage complet si on vouloit seulement faire l'énumération de toutes les différentes opinions des autres Sectes de Chrétiens; & delà vous pouvez aisément conclure quel nombre immense d'opinions il doit y avoir parmi tout le reste des Prêtres, sur le sens de leurs Ecritures, puisque le Livre le plus divin cause tant de différends parmi les Prêtres d'une même Secte, quoiqu'il n'y ait ni moyen, ni force, ni intérêt qu'on ne mette en œuvre pour les contraindre à se réunir en un même sentiment.

1. Je ne suis pas si orgueilleux que de me croire assez de lumieres pour, en traçant les caracteres de nos divins Ecrits, vous en donner une idée exacte. Ainsi

j'aime mieux emprunter pour cela la savante plume de l'Evêque Taylor. Ce Prélat est assez célèbre non seulement par sa docte Défense du Droit divin de l'Episcopat, l'Histoire qu'il a composée de la vie de notre Seigneur Jesus-Christ, & d'autres Livres de dévotion, mais aussi par les souffrances qu'il a courageusement endurées pour l'Eglise Anglicane & pour la Famille Royale, pendant les guerres civiles. Ce religieux Prélat nous dit 1. (45) qu'il y a une infinité de passages dans les Ecritures qui contiennent en eux de grands mysteres, mais qui sont enveloppés d'un nuage si épais, obscurcis d'ombres si impenétrables, relevés par des expressions si sublimes, enrichis de tant d'allégories & d'ornemens de rhétorique, si profonds en matiere, & si obscurs & embarrassés par la maniere dont le sujet est quelquefois déguisé, qu'il semble que Dieu ait eu le dessein de nous les donner pour exercer nos esprits; nous convaincre de notre incapacité; nous faire supporter charitablement les uns les autres sur le fait de la Religion; & nous humilier en nous-mêmes; plutôt que pour régler notre Croyance & notre Foi. 2. (46) Qu'il y a tant de milliers de copies des Ecritures, qui ont été écrites par des personnes de partis & d'opinions si contraires, de tempéramens & de génies si opposés,

(45) Dans ses Ouvrages Polémiques p. 905. en Anglois.

(46) Pag 966.

d'esprits si différens en habileté & en foiblesse, qu'on reconnoît une grande variété dans le Vieux & le Nouveau Testament par la seule lecture qu'on en fait. 3. (47) Qu'il se rencontre en plusieurs endroits de l'Ecriture un double sens, qui est tantôt littéral, & tantôt spirituel; & qu'il faut encore subdiviser: car le sens littéral est ou naturel ou figuratif; & le spirituel est quelquefois allégorique, & quelquefois analogique; d'autres fois même une même phrase comprend plusieurs sens littéraux. 4. (48) Que plusieurs endroits de l'Ecriture renferment de grands mystères & des points de la dernière importance, & sont cependant écrits d'une telle manière qu'on n'a aucune marque certaine à laquelle on puisse reconnoître si le sens doit être pris à la lettre ou au figuré. 5. Qu'il s'en trouve quelques autres qui sont couchés dans les mêmes termes, avec des paroles, des raisons & sur des sujets qu'on croiroit être les mêmes en apparence; & qu'il faut cependant expliquer en un sens tout différent. 6. (49) Qu'on lit certains passages de l'Ecriture qui renferment de si grands mystères, qu'il n'y a que des personnes très-saintes & très-spirituelles qui puissent en avoir l'intelligence. Qu'il arrive dans l'Ecriture la même chose que dans toutes les sciences dont les systèmes sont exprimés d'une manière susceptible de plusieurs explications; soit parce que le sujet est com-

(47) Pag. 967. (48) Pag. 969. (49) Pag. 970.

pris sous des termes trop généraux, ou parce que l'esprit humain est rempli d'une infinité d'idées diverses, elle présente à la pensée de différentes personnes, & même d'une seule, des choses tout-à-fait dissemblables, quelquefois contraires & souvent remplies de variétés; ce qui est si ordinaire à l'Ecriture, que, s'il ne s'agissoit pas d'une chose aussi sérieuse & aussi sacrée, il y auroit de quoi divertir sa pensée en voyant à combien de desseins différens on peut faire servir un même passage. 7. Que la maniere dont les Livres Sacrés sont écrits est telle, que la liaison & la suite de leurs parties ne peut nous servir à avoir une connoissance certaine du sens qu'elles renferment; car lorsqu'elles mettent en avant deux ou trois sujets qui sont comme les antécédens de ce qu'on en doit inférer, quelle certitude peut-on avoir que le rapport qu'on y fait est juste & que la conséquence qu'on en tire répond aux prémisses? Ainsi ce n'est pas le moyen de trouver le sens de l'Ecriture, que de le chercher dans l'enchaînement de certains passages, dont l'un ne dépend point de l'autre, & qui présente à la pensée des choses d'une nature différente de ce qu'on a lu dans le passage précédent. 8. Que la comparaison des passages pourroit être, à la vérité, un grand moyen de fixer le sens de l'Ecriture, mais que ce savoir-faire demande une capacité si étendue, que les plus habiles Théologiens n'ont pu s'empêcher de varier ou dans

les paroles, ou dans le sens, d'altérer les circonstances, & de changer les termes; d'où l'on peut conclure avec raison qu'il n'y a rien au monde dont les étourdis puissent faire un plus méchant usage; puisque ceux qui y apportent le plus de précaution, sont si sujets à se tromper; en un mot, qu'il y a de quoi arrêter & embarrasser l'esprit le plus intelligent. 9. Qu'on croit pouvoir exposer les Ecritures par l'analogie qu'elles ont avec la raison. Mais, comme il faudroit pour cela que les hommes eussent un intellect universel muni de principes infailibles, par lesquels chacun pût prouver infailliblement la vérité de tout ce qui y auroit du rapport; cette maniere de raisonner est aussi sujette à illusion qu'aucune autre. Car il est de la raison comme du goût des hommes, &c. 10. Qu'il y en a d'autres qui esperent expliquer l'Ecriture par l'analogie de la Foi: prétention chimérique, moyen aussi variable que la droite & la gauche d'une colonne. 11. Qu'enfin on s'imagine avoir beaucoup fait pour l'interprétation des Ecritures en consultant les originaux: comme si la difficulté étoit uniquement dans le langage, & non dans le sens; la confrontation de l'original ne sert pas plus à trouver aujourd'hui le véritable sens, que dans la premiere Eglise où les traductions de la Bible varioient à l'infini, ne s'en trouvant pas une qui fût semblable à l'autre.

2. Après cette idée générale des Livres

Saints, j'entame le sujet qui m'a obligé à la donner, savoir la diversité des opinions des Prêtres de l'Eglise Anglicane, qu'ils fondent cependant toutes sur les mêmes Ecritures.

Le premier de ces différends regarde la Sainte Trinité qui est le point le plus fondamental de toute la Doctrine Chrétienne: cependant tout nécessaire qu'il est de le bien entendre, en combien de manieres les Prêtres ne l'expliquent-ils pas par des conséquences tirées de l'Ecriture?

Il y en a qui font consister la Doctrine Orthodoxe touchant la Trinité à croire (50) trois Etres distincts, éternels & parfaitement égaux, qui ne font cependant qu'un dans une même Essence, en quoi conviennent les Prêtres Orthodoxes du quatrieme siecle & particulièrement St. Athanase, (51) qui dit que les Personnes de la Trinité ne font qu'un Dieu, comme Pierre, Paul & Timothée ne font qu'un homme.

Quelques-uns (52) soutiennent trois Etres distincts, éternels & égaux, dont l'unité est en partie individuelle, en partie spécifique.

Quelques (53) autres disent que ces trois Etres font distincts, éternels, mais inégaux,

(50) Braddock dans sa Doctrine des Anciens Peres, Vol. 1.

(51) *Athanasii Opera. Ed. Par. vol. 2. p. 160.*

(52) Scherlock dans sa Défense de la Trinité.

(53) De ce sentiment sont les Docteurs suivans, Toller, Bull, Cudworth, Payne, & Clarke.

le premier existant par lui même, le second & le troisième lui étant subordonnés; d'où naît un autre différend entr'eux, quelques-uns soutenant que le Fils & le St. Esprit émanent du Pere par une nécessité qui est inhérente à sa nature, & les autres voulant que ce soit l'effet d'une opération volontaire.

(54) Un autre prend les personnes pour des modes & des manieres éternelles qui sont propres à l'Existence Divine, ou pour trois relations intrinseques dans une même Substance Divine, sous lesquelles elle s'envisage elle-même. Et, selon cette hypothèse, il soutient que toute la Divinité s'est incarnée en Jesus-Christ, mais non pas entièrement.

(55) Un autre considere ces mêmes Personnes comme des relations extrinseques d'une même substance par rapport au Genre humain, entant qu'elle en est le Créateur, le Rédempteur, le Sanctificateur; à-peu-près comme le Roi Guillaume étoit Roi d'Angleterre, de France, & d'Irlande. Ce même Théologien ajoute que les trois Personnes font un Dieu, comme la longueur, la largeur & la profondeur font un cube, ou comme trois pieces de quatre sols en font une de douze.

Il s'en trouve encore qui entendent par la Trinité (56) un Esprit qui de toute éter-

(54) Le Dr. South dans ses Animadv. sur la Trinité.

(55) Le Dr. Wallis dans ses Lettres sur la Trinité.

(56) Le Dr. Nye dans ses Institutions de la Trinité.

nité a été la sagesse même, qui de toute éternité s'est connu lui-même, & qui de toute éternité s'est aimé lui-même.

(57) Enfin il y en a qui admettent les paroles du Symbole d'Athanase sans vouloir y donner aucun sens ni aucune explication, croyant que cet article de foi est quelque chose d'incompréhensible.

La dispute que les Prêtres agitent pour sçavoir si la Doctrine de la Trinité doit passer pour un article fondamental de la Foi Chrétienne cause un second différend.

Le Docteur South tient pour certain (58) qu'un homme n'est non plus Chrétien sans la croyance de la Trinité, qu'il ne peut être homme sans une ame raisonnable. L'Evêque (59) Bull a aussi écrit un Livre contre Episcopius & d'autres pour prouver la nécessité de cette croyance & de celle de l'Incarnation. On peut même dire que c'est le sentiment de la plupart des Prêtres; & comme l'a observé l'Evêque (60) Taylor, l'exemple, qu'un aussi excellent homme qu'Athanase (61) a donné dans son Symbole, a

(57) Considérations sur la Trinité par Gastrel.

(58) Dans L'Epit. Dédicat. de ses Animadversions sur la Trinité.

(59) *De Necessitate Credendi &c.*

(60) Dans ses Ouvrages Polémiques ou de Controverses pag. 964.

(61) Ce Pere dit hardiment à la fin de son Symbole, *Hæc est fides Catholica; quam nisi quis fideliter firmiterque crediderit, salvus esse non poterit.* C'est-là la Foi Catholique; si quelqu'un ne l'embrasse point sincèrement & fermement, il ne peut être sauvé. Par là il a donné l'exemple de damner tous ceux qui ne sont pas de notre opinion.

été suivi avec trop d'empressement; de-là est venu que le monde étant partagé en factions, toutes se damnent les unes les autres, chaque parti est damné par tout le reste; & on ne peut différer d'un autre sur quelque opinion que ce soit, qu'on ne vous menace aussitôt de la damnation éternelle.

Cependant ce religieux Prélat ne paroît pas être de ce sentiment, puisqu'il dit que (62) si l'on fait attention combien peu de gens entendent bien le Symbole d'Athanasie; qu'il contient des choses directement contraires, en apparence, à la raison naturelle; quel peu de fondement ont dans l'Ecriture les explications curieuses de ce Pere; avec quelle foiblesse il pouvoit appuyer par la Tradition, ce qu'il avance au sujet de la Trinité; les motifs qu'il a eu d'insérer cet article, pour défendre & excuser les Peres qui s'étoient expliqués eux-mêmes à la maniere des Ariens; avec quel empressement les Ariens en appellerent aux Peres, pour disputer leur cause, & avec quelle adresse on l'évita; si on considère, dit-il, toutes ces choses, on jugera sans doute qu'il n'auroit pas été mal à propos qu'on eût renvoyé le jugement final de cette importante dispute à Jesus-Christ, qui a été établi le Juge de tous les hommes; & qui les jugera avec équité, car il connoît toute vérité, jusques à quel point il est nécessaire de la croire, & toutes les excuses

(62) *Ibid. pag. 963.*

qui diminuent la malice du péché : ce qu'Athanasé tout saint homme qu'il étoit ne connoissoit pas assez bien pour pouvoir nous assurer si positivement qu'elle fera cette sentence. Delà l'Evêque Taylor conclut qu'il paroît étrange qu'un tel défaut de charité se trouve dans un Symbole & sur-tout qu'on en ait fait un article de Foi.

Le Docteur Wallis qui convient avec cet Evêque dans sa conclusion, n'en diffère que par un certain milieu qu'il garde, en prétendant que les sentences de damnation qu'on lit dans le Symbole d'Athanasé ne doivent pas être entendues à la rigueur. A quoi plusieurs Théologiens ajoutent que ces sentences de damnation ne font point partie du Symbole, qui oblige seulement à croire l'article de la Trinité comme il y est exprimé.

Nos Prêtres sont encore dans un grand embarras au sujet de la Résurrection des hommes ; dont ils ont bien de la peine à donner quelque idée claire. Car ressusciteront-ils avec un corps composé du même nombre de particules matérielles qu'il avoit, lorsqu'il a été mis dans le tombeau ; ou avec celles qui l'ont composé pendant quelque tems, ou même avec toutes celles qui sont jamais entrées dans sa composition durant tout le tems qu'il a été animé ? Reprendront-ils un corps formé de particules qui n'auront jamais été unies à l'ame dont il étoit animé ? Ou bien sera-t-il indifféremment composé de quelques-unes des particules qu'il avoit & de quelques autres qu'il n'avoit

n'avoit pas ? Enfin les hommes ressusciteront-ils avec un corps ou sans corps ? Ce sont des débats qui ont commencé depuis qu'il y a des Prêtres, & qui ne finiront jamais tant qu'il y en aura.

La *Prédestination* est une autre source de différentes opinions parmi nos Prêtres. On ne peut douter qu'ils n'aient été Calvinistes sur ce sujet dès le commencement de la Réformation & plusieurs années après ; ce qu'on peut aisément prouver par les articles de la confession de notre Eglise, & par les (63) Bibles imprimées du tems de la Reine Elisabeth auxquelles on voit souvent jointe une Apologie pour la Prédestination contre les Objections que les Athées, les Déistes, les Sociniens & les Libertins faisoient pour détruire cette Doctrine salutaire de l'Evangile ; & comme il paroît encore par le (64) suffrage que les Théologiens de la Grande Bretagne envoyèrent au Synode de *Dort* le 16. de Mars 1619. & qui contenant le sentiment de l'Eglise Anglicane, résolvoit les cinq points alors en question, conformément à l'opinion des Calvinistes, & aux décisions de ce St. Synode : en un mot, cette Doctrine est répandue dans tous leurs Livres qui ont paru jusqu'au tems de l'Evêque Laud. Ce fut alors que nos Prêtres

(63) En diverses éditions faites par C. Barker Imprimeur de cette Reine,

(64) Imprimé dans les *Acta Dordracensia*.

commencerent à changer de batterie ; & à présent de dix Prêtres , il y en a au moins neuf qui prêchent tous les Dimanches le contraire des articles de Foi qu'ils ont signés. Tant est vrai ce que l'Evêque Taylor & Mr. Whiston ont remarqué ! Le premier dit, (65) qu'il n'y a point d'Eglise qui dans sa prospérité n'altère chaque siècle sa Doctrine , soit en introduisant de nouvelles opinions, soit en contredisant les anciennes ; ce qui montre qu'il n'y en a point qui soient satisfaites du bonheur de leur état ou de leur Confession de Foi. Le second ajoute (66) que de tous les Ecclésiastiques de l'Eglise Anglicane, qui considèrent & examinent avec soin les choses, à peine en trouvera-t-on un qui croie les trente & un articles de leur Confession, selon leur sens propre & naturel. Néanmoins l'esprit orthodoxe qui régnoit du tems de la Reine Elisabeth n'est pas tout-à-fait éteint, puisque nous avons eu nos Prideaux & nos Janes, l'un & l'autre Professeurs de Théologie à Oxford ; nos Carltons & nos Davenats, tous deux Evêques ; sans compter nos Souths & nos Edwards, d'Oxford & de Cambridge, avec plusieurs autres vivans encore aujourd'hui, qui ont soutenu & soutiennent la doctrine de notre ancienne Religion contre le grand nombre de novateurs qui sont parmi le Cler-

(65) Dans la Dédicace de la Liberté de prophétiser, en Anglois.

(66) Dans ses Essais, pag. 233.

gé. Les deux derniers ont depuis peu attaqué avec beaucoup de chaleur, mais à la vérité avec des raisonnemens très-foibles, le Docteur Whitby qui s'est fait connoître pour zélé Arminien, dans plusieurs livres qu'il a nouvellement donnés au public. Il ne faut pas que j'oublie de rendre justice à l'Evêque de Londres d'à présent, Prélat d'un sçavoir aussi profond qu'orthodoxe, & que plusieurs ont entendu avec plaisir parler fortement dans ses excellens sermons, en faveur de la Prédestination.

Les tourmens de l'enfer ont aussi donné la torture à l'esprit de nos Prêtres; quelques-uns des plus éminens en sçavoir ont douté si ces tourmens seront éternels. Le Docteur Henry More fameux Philosophe aussi bien que grand Théologien, prétend (67) que ces paroles *Αἰών* & *Αἰώνιος* de l'Ecriture, signifient également ce qui est proprement éternel, ou bien ce qui est d'une longue durée; enforte que nous ne pouvons rien décider sur l'éternité ou la durée des supplices de l'enfer. Il ajoute que les menaces ne sont pas de même obligation que les promesses; parce que celui qui fait les menaces est sensé le créancier, & celui contre qui elles sont faites est estimé le débiteur; au contraire la personne qui promet devient débiteur, & celui à qui il est promis en acquiert le titre de créancier. D'où il arrive que le promettant est dans une

(67) Dans ses Annotations sur *Dux Orientalis*, pag. 73, 74.

obligation indispensable d'effectuer ses promesses, en qualité de débiteur. Mais le menaçant en qualité de créancier, n'est pas obligé d'exiger le châtimant; puisqu'il est au pouvoir de tout créancier de remettre, s'il veut, ce qui lui est dû. C'est pour cela que quand même dans cette menace du feu éternel, *Aléu* auroit le même sens qu'il a dans la promesse d'une vie éternelle, il ne s'ensuit pas, selon la propre signification de ce mot, que si la vie, qui fera la récompense du Juste, doit être éternelle, le feu qui sera le châtimant du pécheur, doive être aussi éternel; parce que Dieu fait l'office de créancier à l'égard du pécheur qu'il menace, & qu'il conserve toujours le droit & le pouvoir de remettre toute la dette ou une partie; au lieu qu'il se rend débiteur à l'égard du juste en vertu de sa promesse & ne peut se dispenser de lui tenir parole.

Le Docteur Tillotson, ce pieux & raisonnable Prélat, s'exprime à peu près de même & suit le même sentiment dans son célèbre sermon sur les tourmens de l'enfer. Et le Docteur (68) Hiches nous apprend que cinq ou six Théologiens qui ont de hautes dignités dans l'Eglise, ont été portés à adopter cette opinion par la lecture d'un manuscrit écrit à Norwich par un vieux sceptique (c'est ainsi qu'il appelle Mr. Whitefoot.)

L'observation du Jour du Sabbat ou du Dimanche est encore un autre sujet de dispu-

(68) Dans ses Discours sur Tillotson & Burnet pag. 46.

te. L'Angleterre, depuis la Réformation jusques au Regne du Roi Jaques I. s'étoit rendue autant remarquable par sa rigidité à observer religieusement ce jour, que l'Ecosse l'est devenue aujourd'hui; & je ne sçaurois rapporter aucun exemple de prévarication contre la sainteté de ce jour, pendant tout le long Regne de la Reine Elifabeth; à moins que de citer celui (69) d'Aylmer Evêque de Londres, qui avoit coutume de s'exercer le Dimanche, dans son Palais de Fulham, au jeu de boule avec ses Chapelains. Le Roi Jacques I. fut celui qui s'opposa le premier à une si sainte police en publiant une proclamation qui permettoit les divertissemens pendant ce jour, & il obligea tous les Ministres de la lire dans leurs Eglises. On vit même plusieurs (70) Prêtres, tant sous son Regne, que sous celui de son successeur Charles I. qui écrivirent (sans doute pour s'accommoder à l'esprit libertin de la Cour) pour prouver que le Dimanche n'étoit pas un jour de Sabbat & n'avoit aucun rapport avec les mœurs. Il s'est trouvé des Théologiens plus pieux & plus orthodoxes qui ont répondu à leurs écrits & qui ont combattu une telle erreur. On ne peut pas dire encore que cette controverse ait fini, puisqu'un vénérable (71)

(69) Voyez la Vie de ce Prélat écrite par Strype, pag. 215. 294.

(70) Ce furent les Docteurs Prideaux, Berewood, Whitte, Heylin, Dowe, Pocklington, Meade, &c.

(71) Dr. Morer dans son Livre du nom & de l'idée du Sabbat.

Prêtre, d'un rang distingué, a composé depuis très-peu de tems un ouvrage pour autoriser les jeux & les passetems pendant le jour du Dimanche.

La Question, si l'Episcopat est d'Institution divine ou humaine, divise encore nos Prêtres qui la regardent comme très importante par rapport à l'Eglise.

Il est constant que, depuis la réformation jusqu'au rétablissement du Roi Charles II., notre Eglise, autorisée en cela par plusieurs de nos Prêtres, a cru que l'Episcopat n'étoit pas d'institution divine; & un (72) Pair du Royaume observa, dans une harangue qu'il fit dans la Chambre des Seigneurs, que l'ordination Presbitérienne avoit été permise & pratiquée dans l'Eglise depuis la Réformation jusques au tems de l'Acte d'Uniformité qui ne permettoit que l'ordination Episcopale, & qu'alors même on nomma à l'Episcopat plusieurs de ceux qui n'avoient jamais été ordonnés Prêtres par des Evêques. Cependant quelques (73) Prêtres, dont le nombre n'est pas grand, ont écrit avant & après le rétablissement du Roi Charles II. pour soutenir que l'Episcopat est de droit divin; & ce différend fait à présent beaucoup de bruit dans l'Eglise, & ce qu'il y a d'extraordinaire dans cette question, est, qu'elle ne divise pas seulement les Prêtres entr'eux, les uns étant

(72) Voyez le Recueil des Traités Politiques, ou State Tract's en Anglois à la pag. 50.

(73) Comme les Evêques Hall & Taylor.

d'un parti, les autres d'un autre; mais qu'elle a eu tant de pouvoir sur l'esprit du Docteur Stillingfleet, que de le diviser lui-même en deux partis qu'il a suivis alternativement. Car dans le tems qu'il étoit Presbitérien, il composa un (74) livre pour prouver que l'Episcopat n'étoit que d'institution humaine, mais étant devenu Evêque il en fit un (75) autre pour soutenir qu'il étoit d'institution divine; & en cela il imita Aylmer Evêque de Londres, qui fut d'opinion, avant d'être Evêque, (76) que les biens en terre appartenant au Clergé devoient être donnés à la Reine Elisabeth pour l'aider à faire la guerre contre la France & l'Espagne; & qui après qu'il eût obtenu son Evêché, chanta la Palinode, en s'appliquant ces paroles, quand j'étois enfant, je parlois comme un enfant, & je pensois comme un enfant.

La Doctrine du Péché Originel, sur laquelle pour ainsi dire tout le système de la Religion Chrétienne est fondée, a servi de matière à une fameuse dispute entre l'Evêque Taylor, & celui de Rochester; & c'est encore aujourd'hui le sujet de celle qui est entre le Docteur Whitby & le Docteur Edward du College de Christ à Oxford; & qui mettent tous en question si les hommes méritent la mort éternelle à cause du péché d'Adam.

Je joindrai à ces disputes celle que le Doc-

(74) *Irenicum*.

(75) Dans ses Mandemens à son Clergé en 1690.

(76) Dans sa Vie écrite par Strype à la pag. 225. &c.

teur Fowler, à présent Evêque de Gloucester, a eue tout récemment avec le Docteur Sherlock, l'un & l'autre étant soutenus de leurs seconds; il s'agissoit de savoir si l'Ame de notre Seigneur existoit dans le Ciel avant l'incarnation.

Qui ne fait comment les Prêtres se sont mutuellement anathématisés à l'occasion du Baptême administré par les laïques? L'usage en avoit été permis jusques au Regne de Jaques I. ainsi qu'il étoit exprimé dans une rubrique de notre Liturgie, en ces termes: *Que ceux qui seront présens au baptême invoquent Dieu, & disent la Priere Dominicale, si le tems le permet; & ensuite, qu'un de la compagnie nomme l'enfant, le plongeant dans l'eau ou la versant sur lui, en disant, je te baptise &c.* Et autant que je puis avoir connoissance des Livres d'Eglise, la validité du Baptême administré par un laïque a été un point arrêté parmi les meilleurs Anglicans, qu'on n'a mis en question que depuis très peu de tems. Car le digne Prêtre M. Seller, qui étoit tellement du parti rigide qu'il étoit même de celui des Jacobites, assure que le Baptême qu'Athanase encore enfant administra, en jouant, à ses petits compagnons d'école, qui étoient payens aussi bien que lui, étoit valide & ne devoit pas être réitéré; comme le jugea Alexandre alors Patriarche d'Alexandrie, sans qu'aucune partie de l'Eglise s'y opposât.

Cependant l'Evêque de Salisbury a été

censuré par les Prêtres qui ont écrit contre lui pour avoir assuré (77) que la Foi en la Sainte Trinité donne à tous les hommes le droit de bâtiser, & que tel a été le sentiment de l'Eglise pendant plus de 1400. ans: ce qui en matiere de rite est d'une grande autorité; que l'on regardoit le Baptême comme un don que Jesus-Christ avoit fait à son Eglise, & qu'ainsi, étant administré au nom du Pere, du Fils & du St. Esprit, c'est le Baptême de Jesus-Christ, soit que ceux qui l'administrent soient orthodoxes ou hérétiques, ecclésiastiques ou laïques, hommes ou femmes: comme il s'est pratiqué dans les derniers siècles.

Quel changement n'est-il pas arrivé à l'égard de l'opinion que nos anciens Prêtres avoient de l'usure qu'ils taxoient de péché? Un digne Ecclésiastique, nommé M. Blaxton, a fait un Recueil des plus savans & des plus fameux Théologiens de l'Eglise Anglicane, qui, depuis la Réformation jusques à l'année 1634., ont condamné l'usure comme une pratique illicite & défendue par la parole de Dieu. Je pourrois y en ajouter un si grand nombre d'autres qui ont suivi sur ce point le Clergé de nos premiers tems, que j'en ferois un livre aussi gros que celui de l'obéissance passive. Mais je me contenterai de rapporter l'opinion de l'Evêque Sanderson, Casuiste aussi savant que Théologien profond, qui soutient (78) que prendre six pour cent, c'est

(77) Dans deux de ses Sermons publiés en 1710.

(78) Dans ses Notes à la Lettre Pastorale, pag. 44.

violer le Sabbat, & que quiconque prend de l'intérêt pour son argent, quand bien même ce feroit conformément aux loix du pays, peche contre les dix Commandemens & particulièrement contre le quatrieme, parce que le Dimanche est du nombre des jours qui composent le terme de l'intérêt; on peut même dire que les sermons & les livres que le Prêtres ont faits sur ce sujet, avoient fait une telle impression sur l'esprit de nos anciens laïques, qu'on inféra dans un Acte, passé la 13^e. année du Regne de la Reine Elisabeth, pour réduire l'intérêt à dix pour cent, que toute usure, étant défendue par la Loi de Dieu, est un péché détestable; & à la fin d'un autre Acte pour réduire l'intérêt à huit pour cent, approuvé l'an 21 du Regne de Jacques I. on lit, pourvu qu'aucune parole contenue dans cette Loi ne puisse être entendue ou expliquée en faveur de l'usure au préjudice de la Religion & de la conscience. Mais la plupart de nos Prêtres d'aujourd'hui ont changé de sentiment. Il n'y en pas un que je sache, qui taxe l'*usure* de péché, si nous en exceptons M. David Jones. Bien loin de cela, il y a lieu de croire qu'ils l'ont mise au rang des vertus Chétiennes, puisqu'il n'y a rien de plus commun que de les voir sur la Bourse au nombre des acheteurs d'Actions & qu'ils s'acquittent très-bien du devoir de procureurs & de notaires pour faire des contrats d'assurance, quand il s'agit de quelque argent à intérêt.

L'esprit de dispute les emporte encore plus

loin; en effet, ne les entend-on pas agiter la question, Quelle Religion on doit suivre, celle des Prêtres, celle du Magistrat, ou celle de son propre jugement. Le Dr Parker Chef de leur bande, soutint, sous le Règne du Roi Charles II. qui étoit un Prince selon leur cœur, (79) que dans les cas & les disputes où tout le Public étoit intéressé, les particuliers n'étoient pas maîtres de leurs propres actions, qu'ils ne devoient pas se gouverner à leur tête, ni suivre leur propre vouloir, mais que les ordonnances & les décisions de l'autorité publique devoient leur servir de règle; & que s'il se trouvoit du péché dans l'observation de ces ordonnances, celui qui en étoit l'auteur en répondroit. Il ajoute que dans tous les cas sujets à dispute, il valoit mieux être dans l'erreur avec autorité, que de suivre le vrai malgré elle. Mais depuis que le Magistrat a renoncé à dominer sur la conscience des hommes; en cessant de les emprisonner ou de leur imposer des amendes au sujet de la Religion, & en prenant le parti de la Tolérance, les Prêtres (80) ont substitué leur propre autorité, qu'ils nomment l'Eglise, à celle du Magistrat qu'ils prétendent devoir être également assujettie à l'Eglise comme le reste des laïques, quoique la loi divine l'ait également établie au dessus des Ecclésiastiques & des Laïques. D'un autre côté quelques-uns, dont le nombre

(79) Dans sa Police Ecclésiastique, pag. 208. en Anglois.

(80) Comme Hickes, Lessley & autres.

n'est pas grand, comme Mr. Chillingworth, l'Archevêque Tillotson & quelques autres encore vivans, ont maintenu en termes très clairs le droit que tous les hommes ont de se régler selon leur propre jugement.

Si je voulois augmenter ce détail du récit des autres sujets de leurs disputes, vous verriez les uns entêtés du pouvoir qu'ils s'attribuent d'absoudre les péchés des hommes; d'autres prenant le parti de l'Eglise qu'ils rendent indépendante du Gouvernement civil; quelques-uns subtilisant sur le plus auguste des Sacremens pour en faire un Sacrifice; quelques autres argumentant pour la présence réelle dans ce même Sacrement; plusieurs enfin faisant valoir le Sacerdoce des Prêtres de l'Eglise Chrétienne pour un véritable sacerdoce qui les constitue véritablement Prêtres; en un mot il n'y a aucun point dans toute la Religion Chrétienne, ni aucun texte de l'Ecriture, sur lequel vous ne vissiez les esprits opposés. Mais j'en ai dit assez tant pour faire connoître leurs divisions touchant le sens de l'Ecriture & sur les articles les plus importans de la Religion, que pour faire sentir que rien n'est plus juste que cette conséquence: Qu'il est absolument nécessaire à tout homme, pour sa propre sûreté, d'user de la liberté de penser, plutôt que de s'en rapporter aveuglément au jugement des Prêtres. En voici une nouvelle preuve que je tire encore de leur conduite.

2. Quel fonds y a-t-il à faire sur des gens dont le procédé est si déraisonnable, que d'avouer en termes exprès que les points

de Doctrine enseignés par l'Eglise, sont autant opposés l'un à l'autre qu'à la raison même.

C'est cependant ce qui paroît par la harangue que le fameux Docteur Sacheverel prononça au tems de son jugement, dans laquelle il dit (81) qu'en renonçant à l'obéissance passive la marque la plus glorieuse de notre Réformation, on rendoit notre Eglise la plus remplie de contradictions qui fût au monde. D'où on peut conséquemment inférer, qu'avant la sentence qui fût donnée contre lui & qui condamnoit une telle Doctrine, l'Eglise en avoit tenu plusieurs autres qui se détruisoient par leur contradiction; car s'il n'y en avoit eu qu'une avec l'obéissance passive; ce n'auroit pas été assez pour la rendre l'Eglise de toute la terre, la plus remplie de contradictions.

Le Docteur Beveridge ne suppose-t-il pas quelque chose de plus fort; en avançant comme il a fait (82), que ce qui nous paroît le plus impossible, est cela même que nous devons croire le plus vrai selon Dieu.

Les termes dont le Docteur South se sert, en parlant de l'Incarnation de Jésus-Christ, ne sont pas moins téméraires; les voici. (83) Considérer la Divinité, qui est présente en tous lieux, revêtue de chair,

(81) Dans le Procès de ce Docteur, pag. 257. Edit. in folio, Anglois.

(82) Dans ses Pensées secrètes, pag. 52.

(83) Dans ses Sermons, Tom. 3. pag. 366. 367.

c'est comme si nous nous imaginions tout le monde entier, non seulement représenté, mais encore contenu dans un de nos petits globes artificiels ; ou le corps du soleil enveloppé dans une nue de l'étendue de la main. Impossibilités qui paroissent surprenantes, & qui cependant sont moindres, en comparaison de la première, que le plus petit des êtres créés à l'égard du plus grand, entre lesquels il y a une disparité incompréhensible ! Car de penser que Dieu se soit transformé & qu'il ait pu disposer tellement de sa gloire, que de la renfermer & resserrer sous une forme humaine, pour converser avec les hommes ; c'est ce que le plus vaste génie n'auroit pu concevoir possible à Dieu, s'il ne l'avoit exécuté effectivement. Car c'est comme anéantir les distances qui doivent être essentiellement entre les choses infiniment éloignées : c'est ôter à la Nature ses bornes ; c'est unir le Ciel avec la Terre ; c'est réunir ensemble les termes les plus opposés. Il s'explique d'une manière encore plus forte, lorsqu'il dit en parlant de la Divinité de Jésus-Christ, (84) si on ne l'adoroit pas comme un Mystère, on la rejetteroît comme une contradiction.

Le Docteur Henry More est animé du même esprit, lorsque, dans son Mystère de la Piété, il emploie les expressions suivantes : (85) Qu'à peine trouvera-t-on aujourd'hui aucune Eglise dans la Chrétien-

(84) *Ibid.* pag. 316.

(85) *A la Page* 495.

té, (ou comme il dit ensuite, dans toute Eglise visible qui est sous les Cieux) qui n'oblige les hommes à croire non seulement des choses qui sont évidemment fausses; mais même qui paroîtront à tout esprit libre de préjugés, renfermer des contradictions & des impossibilités manifestes; & cela avec autant de gravité, d'autorité & d'empressement, que si elle proposoit les saints Oracles de Dieu. A quoi je prie le Lecteur de me permettre d'ajouter après lui une judicieuse réflexion, quoiqu'elle ne fasse rien au dessein que je me suis proposé; cette conduite des Prêtres, dit-il, est telle qu'il ne se peut faire qu'elle n'offense extrêmement les personnes véritablement religieuses & ne donne de la joie aux profanes qui tirent de-là avantage pour détruire tout le mystère de piété, comme s'il n'étoit pas fondé sur la vérité même; ce qui arrive de ce qu'on s'y prend de la même manière, soit qu'on veuille leur faire recevoir les erreurs les plus grossières, soit qu'on leur propose des vérités auxquelles ils se soumettroient volontiers, sans l'impudence avec laquelle les Prêtres maintiennent sérieusement ce qui est manifestement faux.

3. Cette étrange bévue que j'observe dans la conduite des Prêtres est suivie d'une autre, qui confirme l'obligation où nous sommes d'examiner librement les matières par nous-mêmes; & c'est l'aveu qu'ils font que plusieurs abus, défauts, & fausses Doctrines se sont glissés dans l'Eglise.

Le Docteur Grabe à qui sa Majesté a accordé plusieurs gratifications & que les plus habiles Théologiens de notre Eglise ont aidé de leurs propres libéralités, pour exécuter le dessein qu'il avoit de mettre au jour le Manuscrit des Septante apporté d'Alexandrie; & qui, outre cela, fut employé par ceux qui gouvernent notre Eglise, pour la défense de la Foi établie parmi nous & attaquée par Mr. Whiston; ce même Docteur Grabe reconnoît que certains (86) abus & défauts se sont introduits dans notre Eglise, entre lesquels il remarque, surtout, la simple asperision dont nous nous servons dans le Baptême; le défaut d'eau qui devrait être mêlée avec le vin dans la Cene du Seigneur; & la liberté de manger du sang & de la chair des animaux étouffés; abus, ajoute-t-il, dans lequel nous sommes tombés contre l'usage de la primitive Eglise dans toutes les parties de l'Univers, & contre les témoignages de l'Ecriture. Je ne veux pas m'arrêter à faire sentir la justesse de chacune de ces propositions, mais je ne puis m'empêcher d'avouer, par rapport à la dernière, l'étonnement où j'ai été depuis longtems de ce que des gens, qui font profession de reconnoître la divinité des Ecritures, & sur-tout ceux qui prétendent les entendre dans le sens de la primitive Eglise, peuvent admettre l'usage de manger

(86) Préface de l'Essai sur la Doctrine des Apôtres, pag. 11.

ger du sang & autres choses étouffées, qui est tout-à-fait opposé aux préceptes qu'elles donnent sur ce sujet. En effet, Dieu ne l'a-t-il pas défendu dans l'ancien Testament (87) parce que la vie est dans le sang; raison qui sera d'une obligation éternelle, aussi nous ordonne-t-il encore dans le nouveau de nous (88) abstenir des choses étouffées & du sang. Et cette défense étoit si religieusement observée par tous les Chrétiens dans les premiers siècles de l'Eglise, que Tertullien fait ce reproche aux payens : le moyen dont vous vous servez pour découvrir les Chrétiens, est de leur servir du boudin, sachant bien qu'ils regardent comme un crime & une transgression de leur loi, l'action que vous leur commandez.

Nous apprenons du Dr. Hickes que le Docteur (89) Grabe étoit porté pour le rétablissement de la pure Discipline & de l'ancienne pratique de l'Eglise primitive, telle qu'elle avoit persévéré avec plus ou moins d'exactitude jusqu'au tems de la Réformation. Et sur-tout il auroit voulu qu'on rétablît l'usage du Crème dans la Confirmation, l'Onction des Malades, la Confession & l'Absolution des Prêtres, & la Priere pour les Ames des Trépassés; parce, disoit-il, que l'omission de toutes ces choses étoit un crime dans les Eglises Réformées; à ce

(87) Genèse Ch. IX. v. 4. Lev. XVII. 14. & XIV. 26.

(88) Actes Ch. XV. v. 20. & 29.

(89) Dans sa Relation du Dr. Grabe. p. 8. 9. 10.

compte là ç'auroit été faire une Réforme à rebours.

Le même Dr. Hickes fait mention de plusieurs autres choses qui manquent dans l'Eglise, telle est (90) une espece de Buffet dans lequel on devoit renfermer les choses qui servent à la Communion avant qu'elles fussent sur la table. Il attaque aussi la pratique d'aller à l'Eglise avec les mêmes habits que l'on porte à la comédie, ou au bal, &c. après quoi il remarque encore que plusieurs maximes très préjudiciables à la Religion Chrétienne passent en ce Royaume pour des loix, telles sont, dit-il, celles qui veulent que „ le Roi soit le Chef de „ l'Eglise; que les Canons faits dans l'assemblée des Evêques n'obligent point les „ Chrétiens en conscience, sans ou contre „ le consentement du Roi; que le Roi, par „ un Acte du Parlement, peut déposer les „ Evêques; que c'est à lui à qui on doit „ en appeller en dernier ressort dans toutes „ les causes spirituelles: les Actes du Parlement, ajoute-t-il, touchant l'élection „ & la consécration des Evêques, ne sont „ pas moins contre les Loix du Christianisme.”

Mr. Lesley prétend avoir découvert un autre abus qui n'est pas moins important que les précédens; (91) les Suédois, dit-il,

(90) Dans la préf. des lettres qu'il écrit à un Prêtre Papiste.

(91) L'affaire de la Régale, p. 28. en Anglois.

prient non seulement pour l'Eglise en général, mais même aussi pour le Clergé, avant de prier pour le Roi, ce qui est pratiqué dans toutes les Liturgies. Mais l'usage de la nôtre, ajoute-t-il, est de faire mention du Roi après l'Eglise & avant les Evêques (apparemment parce qu'il est Chef de l'Eglise) & de ranger toute la Famille Royale à la suite de ceux-ci, ainsi elle les place à la tête des derniers. Ce qui montre bien évidemment, continue ce savant, le cas que nous faisons, & le soin que nous prenons de nos corps préférablement à nos ames, & des choses de ce monde préférablement à celles de l'éternité. Les Suédois ne font pas de même; ils retiennent les anciens usages, leur Réformation est dans les formes & ne s'est pas faite à rebours. Enfin il faut bien qu'il y ait des vices & des abus dans notre Eglise, puisque notre Liturgie nous fait prier le mercredi des Cendres pour le rétablissement de la saine discipline.

4. Mais on pourroit dire que ces défauts ne font rien, en comparaison d'un autre point de la conduite des Prêtres qui a quelque chose de bien odieux; ils font profession de ne point dire la vérité; & tout Ecclésiastique, qui la dit, s'expose aux reproches de ses confreres. N'est-ce pas ce que l'on voit clairement dans le procédé du Docteur Atterbury contre le Docteur Wake, qui avoit entrepris de prou-

ver par la Loi & par l'Histoire, le pouvoir de nos Princes sur les Synodes & les Assemblées du Clergé. Le reproche de son adversaire est conçu en ces termes: (92) Quand le Docteur Wake pourroit prouver tout ce qu'il avance, & en faire voir la vérité, cependant je laisse à ses amis à juger s'il est de l'honneur d'un Ecclésiastique de se donner tant de peines pour éclaircir un sujet de cette nature & de montrer un si grand desir de prouver que l'Eglise n'a ni droits ni privileges. Et, fut-il possible, dit-il en un autre endroit, (93) de faire une si belle découverte, il ne convient pourtant pas à un homme d'Eglise d'y contribuer. Laissons ce sale ouvrage aux ennemis déclarés de la Religion & du Sacerdoce; & ne souffrons pas que les mains de ceux qui sont de la Famille de Lévi, y soient employées.

Ce principe a été adopté par un fameux Prélat, qui, dans une lettre qu'il écrit à Mr. Whiston, touchant la Divinité éternelle de Notre Seigneur, lui fait cette leçon: si vous êtes assuré que vous avez raison en quelque point qui a été jugé par l'Eglise contraire à votre sentiment, vous devez prendre bien garde de ne pas rompre la paix de cette Eglise, en écrivant le contraire; n'y eût-il qu'un seul frere qui

(92) Dans la Préface des Droits d'une Convocation Angloise, pag. 11.

(93) Dans la même Préface pag. 38.

dût être scandalisé par votre écrit, l'Apôtre dit, (94) qu'il n'est pas bon d'en courir le risque, quand même vous sçauriez que vous avez la vérité de votre côté, car comme il le dit ensuite: As-tu la foi? aies-la en toi-même.

Le Docteur Edward d'Oxford a gardé la même conduite à l'égard de Mr. Whiston, sur sa rénonciation à la Doctrine ordinaire de la très-sainte Trinité & de la Divinité de Notre Sauveur; lui représentant que (95) les sermens, les signatures, les déclarations solennelles & réitérées, étant des chaînes & des liens que tout le monde estime les plus forts, elles doivent nous arrêter & que nous ne pouvons pas les rompre pour passer outre. De sorte que, selon le sentiment de ce profond Théologien, les Prêtres ne doivent avoir aucun égard à la vérité, que quand elle s'accorde avec les sermens qu'ils ont une fois prêtés, & avec les signatures & les déclarations qu'ils ont faites. Ainsi, un Prêtre Mahométan ou Papisste doit persévérer constamment dans les erreurs dont il a fait une fois serment & qu'il a signées; & un Prêtre de l'Eglise Anglicane doit rester fermement attaché à ce qu'il a juré & promis, non pas parce que la Doctrine qu'il croit est véritable, mais parce que son serment & sa signature l'y engagent.

L'Archevêque Crammer, tout grand Ré-

(94) Rom. Ch, XIV. v. 21.

(95) Doctrine du Péché Originel, p. 114. en Anglois.

formateur qu'il ait été, n'a pas laissé de faire connoître combien il étoit disposé à cacher la vérité aux laïques, & par conséquent à blâmer le Clergé qui la leur decouvroit. On en trouve des preuves suffisantes dans une question qu'il proposa en ces termes en présence du Roi Henri VIII. (96) Quoique le Clergé connoisse que le petit peuple n'a une si grande vénération pour les Ecclésiastiques, que parce qu'il est persuadé qu'il dépend du bon plaisir & du pouvoir des Prêtres de remettre leurs péchés ou de ne les pas remettre, le Clergé commet-il un péché, en ne désabusant pas le peuple, & en le laissant volontairement dans cette fausse opinion?

C'est ce qui a fait dire avec raison à Mr. Whiston, qui a entretenu pendant un très-longtems une étroite correspondance avec les principaux du Clergé de notre Eglise, que (97) savoir se déguiser, cacher avec adresse & nier directement ce que l'on connoît dans sa conscience être très-véritable, est un péché dont il craint bien que plusieurs des plus sçavans & des plus judicieux du Clergé ne soient aujourd'hui coupables.

5. La cinquieme preuve que je tire de la conduite même des Prêtres, en faveur de la liberté de penser, est fondée sur ce qu'ils ne peuvent souffrir qu'un bon Chrétien raisonne mieux que le commun, qu'aussi-tôt ils ne crient contre lui à l'A-

(96) Relation de deux différends dans la Convocation, par Canon, p. 14. 15. en Anglois.

(97) Réfl. sur un Disc. de la Liberté de penser. p. 52.

thée & au Socinien, & qu'ils ne lui donnent les noms odieux de Déiste & d'Arien, comme si le bon sens & l'esprit orthodoxe étoient incompatibles. C'est pourtant de cette manière qu'on a traité plusieurs personnages illustres, dont j'ai parlé ailleurs (98).

6. Leur conduite par rapport aux Livres Sacrés, dont ils rendent le Canon fort incertain, me fournit une sixième preuve qui mérite attention. Si nous en croyons le Docteur Grabe (99) le nombre des Livres Sacrés n'a point été déterminé du vivant des Apôtres, non pas même du tems que Clément écrivit son Epître aux Corinthiens, c'est-à-dire un peu après le martyre de St. Pierre & de St. Paul, & dans laquelle il cite souvent l'Ancien Testament sans rapporter aucun passage du Nouveau, si ce n'est quelques-uns tirés des Epîtres que St. Paul avoit écrites aux mêmes Corinthiens; d'où on peut inférer, ajoute ce Docteur, que Clément ne croyoit pas qu'ils eussent connoissance d'aucun autre Livre que de ces Epîtres. Et on peut raisonnablement croire la même chose de Barnabé & d'Hermas, qui n'ont fait mention d'aucun Livre du Nouveau Testament, quoique l'un & l'autre aient écrit après la destruction de Jérusalem.

Le Dr Mills ne rend-il pas les Ecritures aussi douteuses qu'il se peut, en avançant comme il fait (100) qu'il ne se fit aucune

(98) Voyez pag. 75.

(99) *Spicil. Secul. I. pag. 320.*

(100) *Millii Proleg. p. 23.*

collection des Livres Sacrés, soit Epîtres ou Evangiles, que soixante ans après la mort de Jesus-Christ. Cela est très-certain, dit-il, à l'égard des Epîtres, puisqu'il s'éleva, dans les siècles suivans, de grandes disputes & beaucoup de doutes dans l'Eglise Apostolique, touchant le nom & l'autorité de leurs Auteurs: ce qui ne seroit jamais arrivé si quelqu'un des Apôtres qui ont vécu les derniers, en avoit dressé le Canon. On doit avoir la même pensée, poursuit ce Docteur, par rapport aux Evangiles, puisqu'alors on n'étoit pas encore convenu de ne faire la lecture que de ces quatre dans l'Eglise Chrétienne, comme il promet de le prouver plus bas.

Le Docteur Beveridge jette encore de plus grands doutes dans l'esprit sur le même sujet, en avançant avec une espèce de certitude (101) qu'à peine on trouve deux anciens Auteurs, parmi tous ceux qui ont écrit sur les matières ecclésiastiques. qui soient d'accord sur le nombre des Livres Canoniques. Il dit ailleurs (102) que personne ne peut ignorer que quelques-uns des Livres des Apôtres, & qui sont véritablement Canoniques, n'aient été révoqués en doute dans les trois premiers siècles du Christianisme.

7. D'un abîme on tombe ordinairement dans un autre, c'est ce qui est arrivé à ces Messieurs qui ont fait tous leurs efforts pour prouver que le Texte de l'Ecriture

(101) *Apud Entii Bibl. Sanctam. p. 376.*

(102) *Codex Can. vind. Edit. Clerico. p. 117.*

est mendié. Dans cette vue Mr. Grégory du College de Christ à Oxfort, remarque (103) qu'il n'y a point d'Auteur quelque profane qu'il soit, qui, tout le reste égal, ait autant souffert des injures du tems que le Nouveau Testament. Le Dr. Mills n'a rien fait de plus avantageux pour les Livres sacrés lorsqu'il a mis au jour un Livre qui contient toutes les différentes lectures qui se font du Nouveau Testament, & qui montent, suivant la supputation d'un autre (104) Auteur, jusqu'à trente milles.

La savante Critique, que le Dr. Whitby a fait des ouvrages du Dr. Mills, suffit pour faire voir quels coups celui-ci a portés au texte sacré, c'est-à-dire au texte orthodoxe de l'Eglise Anglicane.

Voici le jugement qu'il en fait en général. (105) La prodigieuse quantité de leçons différentes recueillies par ce Docteur, doit naturellement remplir l'esprit de doutes & de soupçons, & ne promettre rien de certain de ces Livres qui sont donnés à lire en tant de différentes manieres, & qui varient si fort non seulement à chaque verset, mais encore en chaque partie d'un même verset. Le Pere Morin a prouvé la dépravation du Texte grec, parce qu'il avoit trouvé tant de diverses leçons dans les copies manuscrites de R. Etienne; ce qui, à la vérité, affoiblit beaucoup l'autorité de ce Texte. Mais

(103) *Préface de ses Oeuvres Posthumes.*

(104) *Préf. Novi Testam. Wettstenii.*

(105) *Whitby Examen Var. Lect. Millii. p. 3. & 4.*

quel triomphe pour les Papistes, quand ils verront que le nombre de ces leçons différentes a été si prodigieusement augmenté par le Dr. Mills & par le long supplément qu'on y a ajouté? Quoi qu'il en soit, la cause des Protestans ne reçoit pas peu de préjudice de ce que ce Docteur dit avec tant d'assurance, qu'il y avoit grand nombre d'endroits corrompus & falsifiés, presque dès le commencement du Christianisme, & du tems même des Apôtres (106).

(106) Quant à ce qui regarde la Dispute, qui est entre le Dr. Mills & le Dr. Whitby, sçavoir si le grand nombre des Textes de l'Ecriture qui se lisent différemment, y apporte quelque préjudice ou non, je tâcherai d'établir la Question aussi nettement que je pourrai dans les Remarques suivantes.

1. Si nos Auteurs inspirés avoient eu entre leurs mains un Manuscrit Original des Ecritures, qui subsistât encore, ou si les différens Copistes dans tous les tems de l'Eglise avoient été inspirés, lorsqu'ils les ont transcrites, il se pourroit faire que nous eussions un Texte très-parfait de cet excellent Livre, dans ce qui en a été imprimé.

2. Mais puisqu'il n'a pas plu à la Providence divine, de se servir de ces deux moyens, & qu'on suppose que notre salut dépend de la véritable intelligence des Ecritures, nous sommes obligés d'établir notre Foi sur un fondement très-incertain & d'avoir recours à la Critique, pour, dans ce nombre infini de différens Textes, en choisir un que nous puissions nous approprier, à peu près comme nous faisons à l'égard de TERENCE ou de quelque autre ancien Auteur.

3. Il y a encore plus d'incertitude à déterminer les paroles de l'Ecriture par les conjectures de la Critique, qu'il ne s'en trouve à l'égard de tous les autres Livres des Anciens, parce que la quantité des Textes, dont la Lecture varie si fort dans les Ecritures, ne provient pas seulement de l'ignorance & de la négligence, mais encore d'un propos délibéré, à dessein

Pour mieux appuyer cette opinion, le Docteur Mills a découvert un passage, dont fort peu de personnes avoient été informés avant lui, & qui avoit même échappé au Pere Simon dans les recherches exactes qu'il a faites, avec tant de peine, afin de prouver l'incertitude du texte de l'Ecriture; ce passage qui fait mention d'une altération générale du texte des quatre Evangiles, faite dès le sixieme siècle, se trouve dans la Chro-

de soutenir des sentimens Orthodoxes, ou Hérétiques; au lieu que l'ignorance & la négligence de ceux qui ont transcrit les anciens Auteurs est la seule cause de la diversité qui se trouve dans la lecture qu'on en fait.

4. Quoique le Texte de l'Ecriture soit devenu incertain par l'ignorance & la négligence des Copistes, comme celui de tous les autres anciens Livres & qu'il le soit encore plus que ceux-ci à cause des falsifications qui y ont été insérées exprès par ceux qui l'ont transcrite; cependant il est évident que plus il est resté parmi nous d'anciens manuscrits & plus on les confronte, plus aussi les Chrétiens qui sont de bons Critiques sont-ils propres à déterminer le véritable Texte de l'Ecriture, pour leur propre usage. Et par conséquent le Pere Simon, le Docteur Bentley & d'autres fameux Critiques semblables à ceux-ci, doivent être plus fideles Croyans & tenir un chemin plus sûr, pour parvenir au salut, que non pas tous les autres qui ne sont pas aussi habiles qu'eux en Critique.

5. Il n'est pas moins évident, que, s'il est vrai que le nombre des différentes lectures soit si grand qu'il paroît par la Collection du Docteur Mills, cette diversité rend le Texte imprimé, sur lequel la Bible de l'Eglise Anglicane a été traduite, comme aussi tout autre soit imprimé ou manuscrit, d'une si grande incertitude, que nous pouvons justement conclure avec une vénérable Théologien, que nous aurions une partie bien plus considérable du véritable Texte, si nous étions moins attachés à celui qui a été imprimé. *Lettre de remerciement d'un Ecclesiastique au Dr. Bentley.*

nique de Victor de Tmuis, Evêque d'Afrique, qui fleurissoit dans ce tems-là; cette Chronique n'a été imprimée qu'à Ingolstadt l'an 1600. par Canisius; & par Joseph Scaliger dans son édition du Chronicon d'Eusebe. Or ce passage est conçu en ces termes;
„ Sous le consultat de Messalla & par le
„ commandement de l'Empereur Anastase,
„ les saints Evangiles ont été corrigés &
„ réformés, se trouvant avoir été écrits par
„ des Evangélistes qui étoient des idiots.”
Ce Docteur ajoute que St. Isidore, Evêque de Séville, rapporte le même fait dans sa Chronique.

8. Ce qui doit encore nous rendre la conduite du Clergé suspecte, & nous obliger à penser librement afin de n'être pas trompés, ce sont les Livres qu'ils publient tous les jours, sur la nature de Dieu, la vérité & l'autorité des Ecritures; où ils nous mettent en main les argumens des impies, particulièrement dans leurs (107) Traités en forme de dialogue, dans lesquels ils introduisent les Athées, les Déistes, les Sceptiques & les Sociniens soutenant leurs opinions avec autant de force, de subtilité & d'artifice, qu'ils le font eux-mêmes dans leurs écrits & avec leurs amis; & à voir la foiblesse des réponses que ces controversistes y opposent, on seroit tenté de les accuser de pencher en

(109) Tels sont les Conférences de Nichols avec un Déiste. Les Dialogues de Lesley, entre un Déiste & un Chrétien, & divers autres de cette nature, qui sont publiés en Anglois.

faveur de la cause qu'ils réfutent si mal dans leurs conversations.

9. Quelle conséquence peut-on tirer de ce qui suit ? Il n'y a qu'un ancien système complet d'Athéisme, celui d'Epicure, écrit par Lucrece, & qui nous a été conservé dans un ancien langage ; mais les Prêtres n'ont pu souffrir qu'il demeurât plus long-tems, pour ainsi dire enseveli dans ce langage inconnu à tant de gens ; il a fallu qu'un d'eux, c'est le révérend M. Creech, l'ait traduit en vers Anglois pour la commodité & le divertissement des lecteurs. Et il paroît à la tête de cet ouvrage, plus d'approbations de Théologiens, que j'en aie jamais vu au commencement d'aucun livre, quelque dévôt & religieux qu'en fût le sujet.

10. Il ne faut pas passer sous silence certaines fraudes qu'ils appellent pieuses, & qu'ils commettent ordinairement dans la traduction ou la publication des livres. C'est par une de ces pieuses fraudes que le mot *Ἐκκλησία* avoit été traduit par le mot Congrégation & non par celui d'Eglise dans les endroits, où il se trouve dans l'ancienne (108) Bible Protestante imprimée du tems du Roi Edouard VI., & au commencement du Regne de la Reine Elisabeth en 1562. Les Catholiques Romains en furent fort scandalisés ; mais nos vénérables traducteurs de la Bible, dont on se fert communément aujourd'hui, emploient

(108) Vie de l'Evêque Parker écrite par Strype pag. 297. en Anglois.

en quelques endroits le mot d'*Assemblée* & en quelques autres celui d'*Eglise*, à dessein de nous insinuer que le mot *Eglise* signifie les *Prêtres*. Car par tout où le mot *Ἐκκλησία* signifie manifestement le Peuple, comme dans les Actes des Apôtres Chap. XIX. vers. 32. ils l'expliquent par le mot *Assemblée*, d'autant que s'ils avoient dit : L'*Eglise* étoit confuse & plusieurs ne sçavoient pour quelle cause ils étoient venus, le terme d'*Eglise* auroit été pris selon sa propre signification, ce qui n'auroit pas répondu au sujet. Et lorsque *Ἐκκλησία* a un sens équivoque & que la suite du discours laisse quelque doute qui ne se trouve point expliqué dans le passage précédent, alors ils se servent de l'expression d'*Eglise*; comme par exemple il est dit en St. Mat. Chap. XVII. Vers. 17. *dis-le à l'Eglise*: ce qui donne lieu au Clergé de l'expliquer en leur faveur prétendant que cela signifie, *dis-le aux Prêtres*. Au lieu que si l'expression de l'original avoit été traduite également & qu'il y eût par-tout *Eglise* ou par-tout *Assemblée*, il n'y auroit eu aucune dispute à l'occasion de ceux qui sont compris sous le mot *Ἐκκλησία* & par conséquent on auroit sçu à qui appartiennent les grands privileges que toute l'Ecriture attribue à ceux qui sont désignés par ce mot.

Ils ont commis une autre fraude avec la même sainte intention, en insérant le nom de Dieu dans ce passage des Actes; (109) Et

„ ils lapidoient Etienne invoquant Dieu, & „ disant, Seigneur Jesus reçois mon esprit ”; „ sans être autorisés d'aucun manuscrit ni d'aucune copie du nouveau Testament en quelque langue que ce soit.

Nos mêmes traducteurs n'ont-ils pas voulu cacher la véritable signification du mot (110) Ἐπισκόπος en le traduisant par celui de *Surveillans*, parce qu'il est manifestement pris en cet endroit pour plusieurs personnes d'une même assemblée; au lieu que s'ils s'étoient servis du mot d'*Evêques* comme ils font ailleurs il auroit paru que les noms d'*Evêque* & d'*Ancien* signifioient la même chose, puisque les mêmes personnes qui sont ici appelés Ἐπισκοποι portent le nom de Πρεσβυτεροι dans un autre endroit (111).

C'est encore dans la même vue qu'ils font passer, dans leur traduction, Phœbé pour une servante de l'Eglise, quoiqu'il y ait dans l'original, Διάκονος τῆς Ἐκκλησίας; mais en exprimant le mot *Diaconesse*, ils n'auroient pu parvenir à leur but qui étoit d'abolir l'Ordre des Diaconesses & d'ôter aux femmes la connoissance du droit que l'Evangile leur donne d'aspirer dans l'Eglise à quelque office plus honorable, que celui de balayer les Temples & d'en ouvrir le bancs.

Dans l'apostille qui est à la fin de la seconde Epître à Timothée; Timothée est appelé le premier Evêque de l'Eglise des Ephésiens

(110) Act. Ch. XX. v. 28.

(111) Ibid. v. 17.

& dans celle de l'Épître à Tite, Tite est appelé le premier Evêque de Crete; mais l'une & l'autre de ces expressions furent traitées, par le Parlement, d'additions hardies & supposées, mises par quelques Prêtres anciens, & adoptées par les nôtres.

C'est encore avec une même ruse que, pour donner de l'autorité aux trois Symboles qu'on a mis dans la Liturgie & qui sont approuvés dans la profession de foi de l'Eglise, on a appelé l'un *des Apôtres*, l'autre *de Nicée*, & le dernier *de St. Athanase*; quoiqu'il soit hors de dispute (112) qu'aucun n'appartient aux Auteurs ou à l'Auteur à qui ils sont attribués. Mais pour rendre justice aux compilateurs de la Liturgie & de la profession de foi, je veux bien reconnoître que cela s'est fait autant par ignorance, que de dessein prémédité. Cependant l'Examineur de l'exposition que l'Evêque de Salisbury a faite du 39. Article, dit ouvertement qu'il ne falloit pas découvrir cette supercherie. C'est, ce me semble, le sens de ces mots: „ Cet (113) „ Evêque, en qualité de Commentateur, au- „ roit mieux fait d'exposer cet article du „ mieux qu'il auroit pu, que d'avoir pris tant „ de peine à montrer que les Symboles „ avoient été mal intitulés: & la découverte „ que cet Evêque a faite, en honnête homme, ne s'accorde point avec le dessein de „ cet article.

Ce

(112) Exposition de l'Evêque de Salisbury, pag. 106.

(113) Préface de l'Exminateur: pag. 41.

Ce n'est pas seulement dans les cas de cette importance qu'ils prennent aisément la résolution de falsifier les livres : il semble qu'ils ne peuvent s'en empêcher dans les matieres même les moins importantes. Ainsi que Mr. Brown, Recteur de Sunbridge, dans la Province de Kent, dans la traduction qu'il a faite en Anglois de quelques Lettres du Pere Paul & qu'il fit imprimer en 1693, a supprimé les passages les plus remarquables de ces Lettres : quelques-uns de ces endroits donneront assurément du plaisir aux lecteurs. Il a omis ces mots, 1, *si le Roi Angleterre*, (c'est JACQUES I.) *n'étoit pas plus Docteur que Roi.* 2, *si le Roi d'Angleterre n'étoit pas un Docteur, on pouroit en attendre quelque bien.* Mais l'omission la plus considérable est celle qui suit.

Je crains pour les Anglois, dit le Pere Paul. Le grand pouvoir des Evêques, quoique soumis à un Roi, me fait appréhender quelque chose. Car aussi-tôt qu'ils auront un Prince facile, ou un Archevêque d'un esprit altier, la Puissance Royale tombera en décadence, les Evêques aspireront à une Domination absolue. Il me semble que je vois déjà en Angleterre le cheval tout sellé & tout bridé; le bon homme, comme je le conjecture, montera bientôt dessus.

Le traducteur des Voyages de Baumgarten, dans le Recueil imprimé par Churchil, a tronqué un endroit qui contient deux particularités fort remarquables, les voici : (114) Hors

(114) *Peregrinationes Lib. I. cap. 12.*

Tome I.

H

la ville du Grand - Caire sur les bords du Nil, on nous montra une Mosquée, où on dit que durant le service divin, les morts sortent de leurs tombeaux, & demeurent hors de terre aussi longtems que dure ce service divin, & qu'ensuite ils disparoissent, ceci est affirmé de tout le monde dans le Grand - Caire. Nous vîmes aussi un certain grand lac proche du Nil qu'on assure devenir aussi rouge que du sang une fois l'année, ce qui continue peut-être en mémoire de cette plaie dont l'Egypte fut affligée, lorsque les eaux furent, à ce qu'on dit, changées en sang.

L'Evêque Fell a corrompu beaucoup d'endroits dans l'Histoire des Antiquités de l'Université d'Oxford composée par Mr. Wood, pendant que l'ouvrage étoit sous la presse, & en particulier il a oté plusieurs passages où Mr. Wood avoit rendu justice à Mr. Hobbes & y en a inséré d'autres qui dérogent à sa réputation & à son caractère. Mr. Wood en donna lui-même avis à Mr. Hobbes; si on a la curiosité de voir quelles sont ces altérations, on peut consulter la vie de Hobbes. (115)

En un mot, rien n'est plus commun que ces sortes de fraudes dans tous les livres qui ont été mis au jour ou par les Prêtres, ou par quelque Ecclésiastique que ce fût. C'est pourquoi j'ai envie de rapporter ici ce qu'ils peuvent dire pour excuser une telle conduite auprès d'un petit nombre de gens qui s'avisent

de leur en faire des reproches. Il est certain qu'ils peuvent alléguer l'autorité des anciens Chrétiens pour excuser ce qu'ils ont ajouté, corrompu & tronqué dans les Auteurs, avec plus de raison que pour prouver aucun de leurs articles de Foi. Car St. Jérôme confesse qu'il a fait la même chose lorsqu'il dit :

„ (116) Si en traduisant les bons endroits
 „ d'Origene j'ai corrigé ou omis les mauvais,
 „ doit-on me blâmer d'avoir informé les
 „ hommes de ce qu'il avoit de bon, & de les
 „ avoir privés de ce qu'il avoit de mauvais ?
 „ Si c'est-là un crime, St. Hilaire est aussi
 „ coupable que moi ; & Eusebe de Verceil
 „ a commis la même faute en traduisant en
 „ latin les Commentaires d'Eusebe de Césarée
 „ qui étoit un grand Hérétique, sans avoir
 „ fait mention de ses Hérésies. Je ne
 „ dis rien de Victorinus & des autres, de
 „ peur qu'on ne m'accuse de ne travailler pas
 „ tant à me justifier de ce crime, qu'à cher-
 „ cher des complices pour l'autoriser. ”

Mais ce vice étoit déjà à la mode dès avant le tems de St. Jérôme. Un savant Ecrivain nous apprend que (117) le Clergé de l'Eglise Grecque avoit un si grand crédit à la Cour, que les Empereurs brûlerent, à leur considération, les Ouvrages de plusieurs des anciens Poètes Grecs. Delà vient que nous avons perdu les Comédies de Menandre,

(116) *Adv. Vigilantium. Op. Tom. 2. p. 312. 313. Ed. Erasmi.*

(117) *Johannes Medicus apud Barnesii vitam Anacreontis. pag. 61.*

d'Appollodore, de Philémon & d'Alexis, & les Poèmes de Sapho, d'Erinna, d'Anacréon, de Mimnerme, de Bion & d'Alcée. Et on leur substitua les Poèmes de Grégoire de Naziance qui excitent un ardent zèle pour la Religion, mais qui sont bien éloignés des autres, pour la justesse des paroles & pour l'élégance de l'expression. Ces prêtres, à la vérité, ont honteusement fait une grande injure aux Grecs de l'Antiquité, mais ils ont donné de très grands témoignages d'intégrité, de probité, & de religion. (118) Le ravage, que Grégoire le Grand, l'Apôtre d'Angleterre, fit parmi les Auteurs Latins, ne fut pas moindre, lorsque, sous prétexte d'une sainteté austère, il fit brûler à Rome la Bibliothèque Palatine.

A ce grand nombre de preuves que j'ai tirées de la conduite des Prêtres, en faveur de la liberté de penser, je pourrois en ajouter encore plusieurs; telles que leur coutume de déclamer contre le parti de la raison; les artifices & les mesures dont ils se servent souvent pour dissuader de l'examen des vérités de la Religion, & quelquefois pour disposer les esprits à les examiner, lorsqu'elles sont combattues par l'autorité, ou qu'ils croient que la vérité est évidemment de leur côté; le soin qu'ils ont d'inspirer leurs principes à la jeunesse, &c. Mais je les passe toutes sous silence, pour ne pas donner

trop d'étendue à cette lettre. Car, après nous être convaincus de la diversité presqu'infinie des opinions qui regnent parmi les Prêtres, non seulement de Sectes différentes, mais encore entre ceux de la même Religion; après nous être convaincus que les Prêtres reconnoissent que ces mêmes points de doctrine, qu'ils ont solennellement juré de prêcher, se contredisent, sont contraires à la raison, & qu'un grand nombre d'abus, de défauts & d'erreurs se sont glissés dans l'Eglise; après avoir connu qu'ils se déclarent eux-mêmes contre la vérité & qu'ils ne font pas difficulté de blâmer ceux qui sont assez sinceres pour la dire; après avoir vu de quelle maniere il s'y prennent pour taxer d'incrédulité & d'hérésie des gens qui, pour avoir du bon sens, n'en ont pas moins de Christianisme; après les preuves qu'ils nous donnent de l'incertitude du texte de l'Ecriture, les idées impies dont ils remplissent l'imagination des hommes, en publiant les argumens des infidèles & faisant revivre l'ancien système de l'Athéisme; enfin les fraudes dont ils se sont rendus coupables dans la publication de leurs livres; après, dis-je, toutes ces fausses démarches du Clergé, n'avons-nous pas tous les sujets du monde de conclure qu'il ne nous reste aucun moyen de nous former une juste idée de la Divinité; que nous ne pouvons plus nous régler sur l'Ecriture que nous avons aujourd'hui; qu'il n'y a point de fond à faire sur le texte Grec du Nouveau Testament

dont on se fert communément, & qu'il est impossible de mettre nos esprits en repos dans l'embarras & les préjugés que les Prêtres nous suscitent, contre toutes ces vérités, qu'en renonçant absolument à suivre leurs pensées & en faisant un libre usage des nôtres.



S E C T I O N. III.

J'ai souvent remarqué, dans la conversation, que les difficultés & les objections qu'on se forme à soi-même pour combattre la vérité de quelque proposition que ce soit, font pour l'ordinaire beaucoup plus d'impression sur l'esprit, que les preuves les plus incontestables qu'on puisse leur opposer. C'est ce qui m'a déterminé à examiner ici les objections les plus fortes que j'ai entendues, contre la liberté de penser, de la bouche même des personnes les plus sincères.

I. La première, qui se présente, est, que tous les hommes n'ont pas les qualités requises pour faire les recherches dans lesquelles on prétend les engager, en leur attribuant à tous le droit de penser sur toutes sortes de sujets; parce que la plupart manquent effectivement de capacité, pour penser justement sur une question spéculative; ainsi, conclut-on, il est contre le bon sens de soutenir que le libre usage de la pensée appar-

tienne de droit à tous les hommes, encore plus, de prétendre qu'ils soient indispensablement obligés de s'en servir.

A cela je réponds 1. que ceux qui font ce raisonnement ne prennent assurément pas le juste sens de la proposition : car, quand on dit simplement qu'un homme a droit de faire une chose, on entend qu'il a aussi celui de s'en exempter, s'il le trouve à propos. Lors donc qu'il ne se trouve pas assez d'habileté pour faire un bon usage de sa pensée, rien ne le force à s'engager dans de vaines recherches, en vertu du droit qu'il a de le faire.

2. Quand on soutient ensuite que tous les hommes sont dans l'obligation de penser avec liberté sur de certains sujets, on ne les engage qu'à l'examen de ceux pour lesquels on peut supposer qu'ils ont assez de capacité ; car, tout homme étant dans la nécessité de déférer à certaines propositions, & l'unique moyen de connoître quelle idée il doit s'en former, consistant à y penser ; il seroit infiniment absurde de s'imaginer que Dieu exigeât notre consentement sur ces sortes de propositions, sans nous avoir rendu capables d'en pénétrer le sens.

3. Si après cela on veut supposer que la plupart des hommes ne sont pas capables de faire un libre usage de leurs pensées sur les matieres de spéculation, j'accorderai volontiers que la liberté de penser n'est pas obligatoire ; mais les Prêtres m'accorderont à leur tour que la vérité ou la fausseté de ces matieres trop spéculatives n'est d'aucune impor-

tance pour ces gens-là, & qu'on ne peut exiger d'eux avec justice qu'ils acquiescent aux opinions qui en dépendent : ce qui n'empêche pas que ceux qui sont capables de faire usage de la liberté de penser, ne conservent toujours le droit de le faire.

II. D'autres objectent que, si on anime les hommes à penser librement, il s'ensuivra une diversité d'opinions innombrables; & conséquemment un desordre affreux dans la Société. Mais deux réflexions leveront toute cette difficulté.

1. Qu'on donne, pour prévenir cette diversité d'opinions, une règle qui n'en produise pas même un plus grand nombre que la liberté de penser, ou qui prévenant cette diversité d'opinions, n'engendre quelques autres inconvéniens pires que le mal même, & je m'y soumettrai volontiers.

2. Mais c'est à tort qu'on prétend que la diversité d'opinions cause de la confusion dans la Société. La Grèce est une preuve invincible du contraire. On y a vu en même tems des Pythagoriciens, des Epicuriens, des Stoïciens, des Platoniciens, des Académiciens, des Ciniques & des Stratoniciens, qui différoient tous sur les points les plus importants, tels que sont la liberté des actions humaines, l'immortalité & la spiritualité de l'ame, l'existence & la nature des Dieux, le soin qu'ils prennent du gouvernement du Monde, &c. Cependant cette diversité d'opinions n'a jamais causé de confusion, & on étoit si éloigné de croire que la différence

des sentimens parmi les Philosophes pût être la cause de quelque désordre, que les (119) Epicuriens aussi-bien que les autres recevoient des appointemens du Gouvernement. L'ancienne Rome avoit dans son sein (120) plus de six cents sortes de Religions & de Cultes différens, & nous n'apprenons d'aucun Historien que cette grande diversité y ait causé la moindre confusion dans la Société. En un mot, ils eurent si peu de Théologie Scholastique, & leurs Prêtres exciterent si peu de troubles, qu'ils n'ont fourni aucune matière pour ce qui s'appelle Histoire Ecclésiastique; car, comme l'a remarqué le célèbre Grotius, (121) l'Histoire Ecclésiastique n'est qu'un tissu des infamies du Clergé dominant. Il est vrai qu'il y avoit une raison pour laquelle cette diversité d'opinions, tant dans la Philosophie que dans la Théologie, n'étoit suivie d'aucun mauvais effet; ils étoient tous animés d'un esprit de douceur & de paix, qui leur faisoit supporter qu'on pensât librement & qu'on embrassât telles opinions qu'on vouloit. Mais si la calomnie avoit été en usage parmi eux; s'il s'étoient réciproquement condamnés aux fagots; s'ils s'étoient jettés l'un l'autre dans de noirs cachots; s'ils s'étoient confisqués les biens les uns des autres, tout cela en ce monde, en s'entre-menaçant d'une damnation éternelle dans

(119) *Cassendi de Vita & Moribus Epicuri cap. 5. L. 2.*

(120) *Lipsius de Rom. trad. Rom. L. 4. c. 5.*

(121) *Qui legit Historiam Ecclesiasticam, quid legist nisi Episcoporum Vitia? Epist. p. 7. Col. 1.*

l'autre, pour engager, par ce moyen, les ignorans dans leur parti; on auroit vu parmi eux les défordres & les cabales qu'on voit aujourd'hui parmi ces gens qui ne veulent laisser aucune liberté dans le choix des opinions. Ce n'est pas ici une réflexion faite à la légère, c'est une vérité mise dans tout son jour par l'expérience même. En effet, combien n'y a-t-il pas de disputes permises pour exercer les esprits, agitées parmi les Philosophes, les Médecins & les Théologiens mêmes, sans produire aucun mauvais effet. Qu'on parcoure l'histoire des Turcs, qu'on examine leur Gouvernement; je m'assure qu'il n'y a personne qui du premier coup d'œil ne reconnoisse quelle paix & quelle tranquillité leur principe de Tolérance répand dans tout leur Empire. Cette Tolérance est fondée sur un article de leur Alcoran, qui porte que (122) celui-là qui adore Dieu & qui pratique ce qui est bon, attire sans doute sur lui les bénédictions de Dieu, soit qu'il soit Chrétien ou Juif, soit même qu'il ait abandonné sa Religion pour en embrasser une autre. Ils ont réglé constamment leur conduite sur ce principe; & depuis le commencement de leur empire jusques à présent, ils ont souffert différentes sortes de Religions & surtout celle des Chrétiens, moyennant seulement un léger tribut, quoiqu'ils sçussent que ces mêmes Chrétiens regardent leur Prophète comme un Imposteur, & qu'ils extirperaient

(122) Azora, 2.

infailliblement, par le fer & le feu, leurs Protecteurs d'à-présent, si le pouvoir suprême étoit entre leurs mains. Enfin la tolérance & la charité des Turcs conservent dans leur Empire une tranquillité si parfaite, en comparaison de celle dont jouissent les Chrétiens, que notre pieux Evêque Taylor a avoué, (123) qu'il ne pouvoit s'empêcher de croire que Dieu n'étendît les limites de l'Empire des Turcs; & qu'il ne punit les Chrétiens d'une manière ou d'une autre, à cause de leur entêtement à vouloir disputer sur des questions inutiles & impossibles à résoudre, & à cause de la haine & des persécutions qu'ils exercent envers leurs freres, qui devroient leur être aussi chers que leur propre vie, & qu'ils ne peuvent souffrir, parce qu'ils refusent d'acquiescer aux vaines & folles opinions auxquelles ils veulent se soumettre les uns les autres.

L'expérience prouve donc évidemment que la seule cause de tout le désordre, qu'on croit venir de la diversité des opinions, vient de ce qu'on contraint les hommes dans l'usage de leurs pensées, & que l'unique moyen de prévenir cette confusion est de les en rendre les maîtres.

III. La troisième objection que l'on fait, est, que si l'on autorise cette liberté de penser, quelques personnes pourront s'imaginer être tombés dans l'Athéisme, qui est regardé dans un Gouvernement comme le

(123) Epître Dédicatoire de la Liberté de prophétiser.

plus grand de tous les maux ; comme s'il étoit fort ordinaire de trouver des Athées.

1. Mylord Bacon dit en propre terme (124) qu'il est rare de trouver un Athée de spéculation : & plusieurs Théologiens soutiennent qu'il n'y en eût jamais un d'effet. C'est donc un fait si incertain qu'il peut à bon droit passer pour problématique ; ainsi on n'a aucune raison valable de prendre des mesures pour se garantir d'un monstre chymérique.

2. Mais supposons que ce monstre si rare puisse se trouver, voyons ce que ce pourroit être. David nous en a donné le caractère en ces mots : Le fou a dit en son cœur il n'y a point de Dieu ; c'est-à-dire qu'il n'y a qu'une tête creuse, légère & oisive qui puisse nier l'existence d'un Dieu. Et Mr. Hobbes dit que (125) ceux qui, étant capables de considérer les vaisseaux qui servent à la génération & à la nourriture, ne remarquent pas qu'ils ont été faits par un Etre plein d'intelligence, pour différentes fins, doivent passer eux-mêmes pour des gens destitués d'intelligence ; à quoi on peut ajouter cette remarque de Milord Bacon, (126) qu'un peu de Philosophie tourne un esprit du côté de l'Athéisme ; mais y devient-il profond ? il reprend aussi-tôt le parti de la Religion.

(124) Dans ses Essais.

(125) *De Homine cap. 1.*

(126) Dans ses Essais.

C'est pourquoi, pour confirmer sa remarque par l'expérience, l'Athéisme regne le plus dans les pays de la Communion Romaine, où il y a le plus d'ignorance & où c'est un crime de penser librement; car la liberté de penser en étant bannie, il ne leur reste point d'autre ressource que de se reposer sur leurs Prêtres de tout ce qui concerne leur Religion; mais n'est-ce point se moquer des vérités les plus sacrées, que de les faire dépendre des différentes fantaisies de ces hommes intéressés & aussi sujets à l'erreur que ceux qui s'en rapportent à eux? Rien n'est plus sensible; mais privés de toute leur raison, parce qu'ils ont renoncé à la liberté de penser, ils souscrivent par un *Amen* à tout ce que les Prêtres leur disent. Ainsi l'ignorance est le fondement de l'Athéisme, comme la liberté de penser en est le remède. En supposant que quelques personnes pourroient devenir Athées en se rendant maîtres de leurs pensées, le nombre en fera toujours plus petit où la liberté de penser sera permise, que là où elle sera défendue.

Mais je veux que cette liberté fasse naître un grand nombre d'Athées: n'est-il pas certain, qu'en l'interdisant il y aura un nombre infiniment plus grand de Superstitieux & de Fanatiques. Or, si ces derniers sont également & même plus pernicieux que les autres à la Société, il vaut mieux autoriser la liberté de penser, quand elle augmenteroit le nombre de ceux là, que la contraindre pour accroître celui de ceux-ci. Je ne

veux rapporter que deux réflexions judicieuses de deux personnes d'autorité pour vous faire convenir que les Fanatiques & les Superstitieux feroient infiniment plus de tort à la Société, que ceux qui donneroient dans l'Athéisme.

La première est de Mylord Bacon. (127) L'Athéisme, dit-il, n'ôte à l'homme ni le bon sens, ni l'amour de la Philosophie, ni l'inclination naturelle à la piété, ni la connoissance des Loix, ni l'attachement à sa réputation, qui sont autant de guides qui, au défaut de la Religion, peuvent régler sa conduite conformément aux dehors d'une vertu morale : mais la superstition détruit tout cela, & exerce un empire absolu sur l'esprit humain. Aussi l'Athéisme n'a-t-il jamais troublé les Etats, parce que fermant les yeux aux hommes sur un avenir éloigné, il les met au-dessus des inquiétudes turbulentes ; & nous voyons que le siècle qui inclina le plus du côté de l'Athéisme (tel que fut celui d'Auguste) a été un des plus polis. Mais combien d'Etats la Superstition n'a-t-elle pas remplis de confusion, & n'a-t-elle pas produit une espèce de premier mobile, seul capable d'entraîner avec lui dans le désordre toutes les sphères du Gouvernement.

L'autre réflexion est du Dr. Hickes. (128) Si l'Athée, dit-il, fait du mal, parce qu'il

(127) Dans ses Essais.

(128) Discours sur Tillotson & Burnet.

n'a point de Religion, le Fanatique en fait mille fois davantage parce qu'il croit que la sienne autorise celui qu'il fait. Le premier, quelque méchant qu'il soit, ne s'attache à aucun moyen, parce qu'il ne se propose aucune fin ; mais l'autre s'imagine que la bonté de ses vues sanctifie les moyens les plus détestables qu'il prend pour y arriver. En un mot, tous les deux se servent du prétexte de la Religion, que l'un attaque & l'autre défend, pour assouvir leur avarice, leur ambition & leur cruauté. Ni l'un ni l'autre ne se fera une affaire de mentir, de tuer, de voler, de se révolter pour ou contre la Sainte Eglise & la Religion : & jamais il n'y eut ni Croisades, ni ligue, ni cabales soit pour commencer, soit pour poursuivre le dessein de quelque révolte sous le saint prétexte de Religion, qui n'eût pour Chefs ou des Athées ou des Fanatiques : & il est difficile de déterminer lesquels ont causé le plus de désordres ; puisqu'ils ne different qu'en ce que les Fanatiques ont mieux su se déguiser, & en imposer avec de plus belles apparences à la faveur de leur hypocrisie : car, ayant le secret de fondre en larmes avec plus de facilité & de se contrefaire plus naturellement, ils acquierent bientôt chez le peuple la réputation de Dévots : en un mot, ils se transforment de meilleure grace en Anges de lumière. Passons à une quatrième objection.

IV. C'est le devoir particulier des Prêtres, dit-on, de penser librement pour les

laïques, & doit-on avoir moins de confiance en eux qu'on en a pour les médecins, les jurisconsultes, &c. chacun dans sa faculté ? Mais j'oppose à cette objection si plausible trois réflexions qui méritent d'être pesées.

1. Il n'y a personne qui soit exclu de l'étude de la Jurisprudence ou de la Médecine, & qui ne puisse suivre ses propres lumières lorsqu'il est en procès ou malade, sous prétexte qu'il y a des hommes qui font une profession particulière de ces sciences. Rien aussi n'empêche qu'un homme, qui n'est point passé Docteur en Droit ou en Médecine, n'ait autant de connoissance des loix & des moyens de guérir, qu'aucun de ceux qui en font profession. Pourquoi donc la distinction qu'on a mise entre le reste des hommes & un petit nombre destiné à l'étude de la Théologie, ôteroit-elle à quelqu'un la liberté de s'appliquer à la même science & de suivre son propre sentiment sur un point quelconque de doctrine ? Pourquoi en un mot n'aurois-je pas autant de connoissance dans la Théologie que celui qui porte le bonnet de Docteur ? D'où, il me semble que je suis en droit de conclurre qu'il n'y a aucune nécessité de s'en rapporter au sentiment de qui que ce soit en fait d'opinion, non plus qu'en fait de Médecine ou de Droit. Ceci me rappelle un joli endroit de la Bibliothèque choisie de Mr. le Clerc ; il y parle de la nouvelle Jersey en Amérique, qui a peu d'habitans

d'habitans qui ne soient trembleurs: (129)
 un Gentilhomme, dit ce favant, demandant à un habitant de ce pays, s'il y avoit des Avocats, des Médecins, & des Prêtres, il lui répondit, par ordre, que non. L'heureux pays! répliqua le Gentilhomme, il faut que ce soit un Paradis!

2. Mais quand j'accorderois que les hommes sont obligés en général de se fier en matiere de Droit & de Médecine aux personnes de ces professions, on n'en pourroit tirer aucunes conséquences par rapport à la Théologie, parce que ce sont des cas entièrement différens, comme j'espere le prouver par les raisons suivantes.

(1.) Lorsque, ne me sentant pas assez versé, soit dans le Droit, soit dans la Médecine, j'ai recours à un Avocat ou à un Médecin, il est constant que je ne suis obligé, en aucune maniere, de croire les principes ou les sentimens sur lesquels les procédures de l'un ou les ordonnances de l'autre sont fondées, ni même d'entrer en connoissance de quelque chose que ce soit qui y ait du rapport. Le Médecin peut me guérir, l'Avocat peut me faire gagner mon procès, & moi ignorer jusqu'aux choses qui ont quelque rapport avec leurs professions, parce qu'on peut agir dans ces cas là par procureur. Mais dans les matieres de Religion je suis dans l'obligation de faire moi-même profession de telles ou telles opinions;

(129) Tom. 25. p. 130.

Tome I.

I

je ne puis dans ces sortes d'affaires substituer quelqu'autre en ma place, car ce sera ma foi, & non celle de mon voisin qui me fauvera: d'où je conclus qu'il est indispensablement de mon devoir de penser par moi-même sur le chapitre de la Religion; au lieu que je suis très libre d'étudier ou non, le Droit & la Médecine.

(2.) Les Prêtres n'ont aucun intérêt d'enseigner aux autres la vérité, ils se contentent de leur débiter les opinions qu'ils ont embrassées, & qui le plus souvent sont erronées; on peut même dire qu'il est manifeste que tous les Prêtres, exceptés les Orthodoxes, sont gagés pour conduire les hommes dans l'erreur. Il n'en est pas de même ni des Avocats ni des Médecins; ils ne sont ni établis ni gagés pour défendre les fausses opinions qui peuvent être dans leur profession; l'Avocat & son client, le Médecin & son patient ont un intérêt égal dans le succès, soit d'un procès, soit d'une cure; mais il n'en est pas de même du Prêtre & du Laïque: celui-ci a besoin de connoître la vérité, & celui-là ne demande qu'à l'attirer dans son opinion.

(3.) Les Prêtres ne sont pas établis pour étudier la Théologie, de la même manière que les Avocats & les Médecins le sont pour s'appliquer à la connoissance des Loix & de la Nature. Ce n'est pas à l'étude de la Théologie proprement dite qu'ils s'attachent, ils donnent toute leur attention à la recherche des moyens de soutenir cer-

tains systêmes qu'ils adoptent. Ainsi les Prêtres Romains, Mahométans, Luthériens, Juifs, Siamois, Presbitériens, ne sont attentifs qu'à maintenir chacun le leur. En est-il ainsi des Médecins? Les voit-on divisés en Sectateurs d'Hipocrates, ou de Galien ou de Paracelse? La Nature & les observations de toutes sortes de personnes sont les sujets sur lesquels ils s'exercent en toute liberté sans souscrire aux opinions de quelqu'un en particulier. On peut dire la même chose des Jurisconsultes; la Loi seule est leur regle, ils peuvent librement l'interpréter selon son véritable sens, & ils n'ont ni articles, ni signature qui les obligent à l'interpréter autrement.

(4.) Si l'ordonnance d'un Médecin est cause de ma mort, ou si je perds mon procès par la faute de mon Avocat, voilà le pis qui m'en puisse arriver; mais si je me mets sous la conduite d'un Prêtre hétérodoxe, il y va pour moi de la damnation éternelle, au jugement de tout le monde.

3. J'oppose en troisieme lieu à cette dernière objection, que, supposé même que les cas fussent pareils, les Prêtres n'en pourroient tirer aucun avantage en leur faveur, & généralement on n'en pourroit tirer aucune raison de se récrier tant contre la diversité des opinions, & contre les autres maux qu'on impute à la liberté de penser. En effet, les cas étant semblables, on doit avoir autant de liberté de se choisir un Prêtre, comme de se choisir un Avocat ou un Méde-

cin ; ainsi l'un pourra s'attacher à J. Bunyan, l'autre à D. Burgeff, celui-ci au Dr. Swift, celui-là au Dr. Atterbury, & ainsi des autres. Il est donc constant qu'étant libre d'adhérer à tel Prêtre qu'on voudra, il ne doit pas être moins libre de se consulter soi-même ; puisqu'il est impossible, en ce cas-ci, qu'on se haïsse & qu'on se persécute avec plus d'animosité, qu'on ne le fait en se tenant attaché à des Prêtres de différentes sectes.

V. J'ai vu encore des personnes qui croient opposer quelque chose de bien fort contre la liberté de penser, en objectant qu'il y a certaines opinions de spéculation qui sont, à la vérité, fausses ; mais qu'on doit nécessairement prescrire aux hommes, pour aider le Magistrat à conserver la paix dans la Société ; d'où l'on conclut qu'étant donc raisonnable de les tromper quelquefois en fait d'opinions pour leur propre bien, comme on fait à l'égard des enfans à qui on en fait accroire, il est absurde de vouloir engager ces mêmes hommes à penser sur ces sortes de sujets, dont il leur est avantageux d'ignorer la fausseté.

I. Je pourrois facilement détruire cette objection en priant toute personne raisonnable d'en considérer l'impiété ; c'est ainsi que Cicéron l'a réfuté. (130) Que pensez-vous, dit ce grand Orateur, de ces gens qui ont avancé que l'opinion de l'existence

des Dieux immortels n'a été inventée par les Philosophes que pour le bien public, afin que ceux qui ne voudroient pas obéir à la raison, pussent être portés par l'influence de la religion à faire leur devoir ? Ne peut-on pas dire que ces gens-là ont renversé, par ce moyen, jusqu'aux fondemens de la Religion ?

2. Mais quand j'accorderois que ce principe, le bien de la Société doit être la règle de tout ce qui doit être permis ou défendu, sur lequel cette objection est fondée, est un principe juste ; quand j'accorderois que, si les erreurs sont utiles à la Société, on a raison de les faire recevoir aux hommes comme des vérités, & que, par une conséquence nécessaire, la liberté de penser doit être limitée ; je suis toujours en droit de soutenir que, si d'un côté rien n'est plus impie que de faire valoir ce principe à l'égard de la Religion, de l'autre rien n'est plus déraisonnable que de vouloir en faire ici l'application ; puisque l'expérience aussi-bien que la raison font voir démonstrativement que rien n'est plus contraire au bien public que d'imposer aux hommes l'obligation de croire certains points de spéculation soit vrais soit faux ; & que c'est-là le plus grand mal qui soit jamais arrivé ou qui puisse arriver au genre-humain : c'est ce que j'entreprends de prouver par les deux réflexions suivantes.

(1.) Le luxe, l'avarice, la vengeance & l'ambition ont de tout tems troublé le

monde & y ont causé des maux effroyables : c'est une vérité de fait. Mais le zèle d'imposer aux hommes des sentimens de pure spéculation n'a pas seulement produit les mêmes effets, il a encore emporté les hommes à des excès de méchanceté que l'œil n'auroit rien vu, dont l'oreille n'auroit rien entendu parler & la pensée ne leur seroit jamais venue sans ce zèle monstrueux. Qu'est-ce que l'histoire ancienne & moderne peut offrir de comparable à la brutalité des (131) zélés Dévots ? à la barbarie des meurtres, des pillages, des massacres sans nombre, & tous faits par des motifs religieux ? Quoi, en particulier, de comparable aux massacres de France & d'Irlande, & aux désolations, meurtres & cruautés commises par les Espagnols dans les Indes Occidentales ? Peut-on rien inventer qui approche de la méchanceté & de la cruauté de notre Clergé Anglican, qu'Henri. IV, qui avoit usurpé la Couronne, vouloit gagner, comme nous le dit l'Evêque (132) Taylor, à quelque prix que ce fut, jusqu'à mettre à mort les Hérétiques, afin que, par cette complaisance, il pût s'assurer d'eux pour exécuter ses autres desseins ? Enfin que peut-on inventer de plus cruel, de plus tyrannique, de plus infâme que le barbare tribunal de l'Inquisition ? La plus irrégulière de nos passions

(131) Nullas infestas hominibus bestias, ut sunt sibi ferales plerique Christianorum, expertus. *Ammian. Marcell. p. 302. Ed. Valesii.*

(132) Epit. Déd. de la Liberté de prophétiser.

perd de sa vigueur avec le tems; un peu de bon sens & de politique en arrête les effets pernicioeux : il arrive même souvent qu'elle se trouve contre-balancée par d'autres, telles que sont la pitié, l'humanité, les bonnes inclinations naturelles qui nous servent à conserver un juste équilibre dans les mouvemens de notre ame. Mais il en est bien autrement du zèle religieux, le tems le fortifie, il subjugué le bon sens & toute politique; il étouffe tout sentiment d'humanité. C'est ce qui a fait observer avec beaucoup de raison au célèbre Archevêque Tillotson (133) qu'il seroit difficile de déterminer combien de degrés d'innocence & de bon naturel, ou de froideur & d'indifférence sont nécessaires pour contrebalancer la fureur d'un zèle aveugle; puisqu'il s'est trouvé de ces zélés, qui auroient été d'excellens personnages, si leur Religion n'y avoit été un obstacle, & si les sentimens & les principes de leur Eglise n'avoient perverti leurs bonnes dispositions.

2. On ne peut disconvenir que l'entretien de tant de gens destinés & nécessaires pour défendre & maintenir les opinions qu'on a imposées aux hommes, ne soit un fardeau infiniment plus pesant à la Société que tout autre. Il n'y a personne qui n'avoue que les revenus des Ordres de Prêtres & des Moines dans les pays soumis à Rome ne soient pour les peuples une taxe plus grande

(133) *Sermons*, vol. 3. pag. 26. en Anglois.

que celles que les plus avarés Tyrans aient jamais exigées ; & qu'ils ont introduit plus de pauvreté que n'en ont causé les Conqué- rans les plus ambitieux. Ces derniers se sont contentés de piller pour un tems & ils ne se sont pas appliqués à établir des moyens d'appauvrir les hommes pour toujours. D'où je conclus avec raison, què la seule charge de faire subsister un si prodigieux nombre d'Ecclésiastiques, est un très grand mal pour la Société, quand même on supposeroit qu'ils feroient employés à la chose du monde la plus innocente, c'est-à-dire à n'avoir autre chose à faire qu'à boire, manger & dormir.

3. Mais pour répondre plus précisément à la cinquième objection que j'ai rapportée ci-dessus, j'ose soutenir que la paix & le bon ordre dans la Société civile dépendent des devoirs moraux, & de la fidélité à les pratiquer, & que si on impose aux hommes quelque autre obligation que celle-là, le zèle d'y satisfaire diminuera indubitablement de leur ardeur pour la morale ; par conséquent, cette espèce d'obligation imposée au préjudice des devoirs moraux est très nuisible à la tranquillité publique.

(1.) Car, en présentant au zèle d'autres objets que ceux qui concernent la morale, il est incontestable qu'à proportion qu'il s'embrasera pour ceux-là, il se rallentira dans la pratique de ceux-ci.

(2.) La faiblesse de l'homme étant telle qu'il ne peut s'acquiescer entièrement &

parfaitement de tous ses devoirs, il est naturel qu'il préfère d'être plus exact aux plus faciles ; c'est pourquoi trouvant cette facilité infiniment plus grande dans ces obligations spéculatives que dans la pratique sévère des devoirs moraux, il ne se fera point une affaire d'omettre d'autant plus de ceux-ci, qu'il croira être plus ardemment attaché à ceux qui ne consistent que dans la spéculation.

(3.) C'est un fait que l'expérience prouve tous les jours, qu'on voit par-tout le zèle pour les matieres de spéculation détruire la pratique des devoirs moraux. Il n'y a point de Secte qui ne nous en donne des preuves. Si vous êtes un partisan zélé de la puissance absolue que les Prêtres s'attribuent, du droit qu'ils prétendent avoir seuls de prêcher, & du pouvoir de damner & de sauver qui bon leur semble ; l'indulgence, qu'ils auront pour vos défauts & vos vices, ira si loin, qu'il n'y aura rien qu'ils ne fassent pour les cacher, ou les interpréter charitablement en bien, en cas de publicité, car le fer se change en or entre leurs mains, pourvu, qu'on soit de leurs partisans. Mais vous opposez-vous, par exemple, à la Prédestination qu'on fait profession de croire en Ecosse ; à la Transsubstantiation qui a la vogue en France ; ou au pouvoir que les Prêtres ont dans l'un & dans l'autre pays ; attendez-vous aussi-tôt à passer pour le plus infame de tous les hommes. On ne trouvera rien d'irrégulier dans vos

mœurs, ni dans toute votre conduite : on s'en prendra à vos vertus-mêmes & à vos actions les plus innocentes auxquelles on donnera les interprétations les moins charitables.

J'ai fait plus d'une fois une remarque qui convient fort bien au sujet dont il s'agit. Il n'y a peut-être point de ville dont les rues soient plus remplies de femmes débauchées, dont on tolere plus ouvertement les dérèglemens, que celles de Londres; & ceux qui les fréquentent, en sont-ils punis? en sont-ils même censurés? Cependant la chaire ne retentit que peu ou point des plaintes qu'on devroit faire contre un si infame désordre, la presse même n'a jamais roulé pour ce sujet: mais quel qu'un ose-t-il avancer ou soutenir qu'un laïque peut jeter de l'eau sur la tête d'un enfant, ou faire un discours public sur quelque texte de l'Ecriture; mille presses roulent aussi-tôt contre un attentat si énorme, & le vénérable Dr. Sacheverel s'écrie aussi-tôt en chaire que (134) le Fanatique Anglois, qui établit les laïques dans les fonctions sacerdotales, est le monstre le plus horrible qui soit sur la face de la terre.

L'expérience nous apprend encore que ceux qui ont quelque intérêt soit d'agrandir leur Secte, soit de la tenir bien unie, sachant que rien ne peut contribuer davan-

(134) Sermon prêché à Oxfort en 1704.

tage à leur dessein que la tolérance du vice & du dérèglement, ils se font une loi de le souffrir, autant qu'ils le peuvent avec quelque bienfaisance; par ce moyen il font comme certains d'engager dans leur parti les plus perdus & les plus vicieux, & par conséquent, tous ceux qui auront la folie de se soumettre à leur direction. De-là est venu que le pouvoir des Prêtres étant monté jusqu'à son plus haut période, ils ont porté la tolérance ou plutôt l'encouragement du crime jusqu'à faire des Eglises autant d'aziles & de lieux de refuge pour toute sorte d'infamies.

Le Pape Sixte V. fit bien connoître qu'il n'ignoroit pas cet admirable secret de maintenir une Secte, lorsque, sur ce qu'on l'assuroit que les Protestans faisoient tout de bon la guerre à l'adultère & à la fornication, il dit: (135) s'ils ne souffrent pas ce divertissement dans leur Religion, elle ne fera pas de longue durée. On peut même dire que ce secret a été d'usage dès les premiers tems, même avec succès, puisque Zozime nous dit que Constantin le Grand avoit commis des crimes si détestables, que les Prêtres Payens lui déclarèrent qu'il n'y avoit point d'expiation dans leur Religion qui pût en effacer la noirceur; mais un Evêque (136) Egyptien l'ayant as-

(135) Non si chiava in questa Religione, non durera.
Confes. Cath. de Sancy. liv. 1. c. 1.

(136) Les Césars de Julien par Spanheim. pag. 309.

furé qu'il n'y avoit point de turpitude qui ne pût être expiée par les Sacremens de la Religion Chrétienne; il embrassa, dit Zozime, la nouvelle impiété, & abandonna la Religion de ses Ancêtres. Cette conversion de l'Empereur Constantin donna lieu à Julien de faire cette satyre contre notre Religion: (137) si quelqu'un, dit cet Apostat, est coupable de meurtre, de sacrileges, ou d'autres crimes abominables, qu'il se fasse laver d'eau, il deviendra aussi-tôt aussi pur que la sainteté même: & s'il retombe dans les mêmes excès, qu'il ne s'allarme pas, il recouvrera sa pureté & sa sainteté en se donnant des coups de poingt sur la poitrine & en se frappant la tête.

VI. La sixieme objection ne renferme que des invectives contre ceux qui font profession de penser librement, qu'on appelle les moins raisonnables, les plus méchans & les plus infames de tous les hommes.

Avant que je travaille à détruire ces accusations par des preuves, il me semble à propos de faire remarquer qu'il est ordinaire à toutes les Sectes d'employer ces reproches d'ignorance & de méchanceté les unes contre les autres. C'est un moyen dont l'usage est très commun, tant pour unir plus étroitement entr'eux les membres de chaque troupeau, que pour leur inspirer ou du mépris ou de l'indignation pour les autres Sectes.

Cela n'empêche point, à la vérité, que toute personne désintéressée ne voie fort bien qu'en effet tous les hommes, de quelque Secte qu'ils soient, sont également raisonnables, puisque la littérature est sur le même pied chez les uns & chez les autres; & que leur manière de vivre & de converser est en tout semblable; mais la plupart des hommes étant accoutumés à juger de tout par un certain esprit de parti & de secte, ils ne s'aperçoivent que des défauts des autres. En un mot, il n'y a point de Secte où la partialité ne règne, & nous ajoutons aussi aisément foi aux mauvais rapports qu'on nous fait de ceux dont les opinions ne sont pas conformes aux nôtres, que nous écoutons avec joie ce qu'on débite à l'avantage de ceux qui sont de notre parti. Ajoutons à cela qu'on a une si grande disposition à donner une interprétation maligne aux actions des uns, & à juger favorablement de celles des autres, qu'il est comme impossible, sans un commerce très-familier, à des gens de Sectes différentes & conduits par différens Prêtres, de revenir de leurs préjugés, ou même de se persuader qu'ayant des Pasteurs différens, ils peuvent cependant être doués d'un même jugement & avoir les mêmes mœurs.

Appliquons ces notions aux défenseurs de la liberté de penser, & on verra bientôt pour quelle raison ils ont moins lieu que les partisans des autres Sectes, de se disculper des reproches qu'on leur fait. Premièrement, il y a si peu d'hommes qui aient le tems, la capa-

cité & le courage de s'appliquer à penser librement, que leur nombre n'est presque rien en comparaison de la multitude des partisans de chacune des autres Sectes. En second lieu, les plaintes semées contr'eux sont si profondément grav  es dans l'esprit de tous les hommes, & on les y entretient avec tant de soin, qu'il leur est presque impossible de les détruire, du moins dans leurs conversations & dans leur commerce avec ceux qui ne sont pas de leur parti; & je crois qu'il faut implorer le secours du papier pour porter cette accusation au tribunal du public, & lui faire juger si ce n'est pas avec la plus grande de toutes les injustices qu'on les attaque. C'est ce que j'entreprends ici, & je prie le lecteur de remarquer avec moi.

1. Que ceux qui se servent de leur jugement, doivent avoir plus de sens que ceux qui ne s'en servent point; cette proposition, que j'oppose à ceux qui accusent d'ignorance ceux qui pensent librement, me paroît d'une évidence à n'être point contestée. Je réponds à ceux qui les traitent de méchans & d'infames, que tous ceux qui sont partisans de la liberté de penser doivent passer, considérés sous ce caractère, pour les personnes les plus vertueuses qui se puissent trouver dans le monde. Je fortifie cette proposition des preuves suivantes.

(1.) Il faut qu'ils soient tels, parce qu'entreprenant de penser eux-mêmes pour eux-mêmes, & renonçant, par ce principe, aux sentimens des autres hommes avec lesquels ils

vivent, ils doivent s'attendre à être exposés à toute la malice des Prêtres, & de leurs partisans qui espèrent faire fortune par leur aveugle soumission. Ainsi un partisan de la liberté de penser doit se persuader qu'il n'aura de crédit qu'autant que sa *vertu* pourra lui en procurer, en dépit de tant d'ennemis. Mais tout le contraire arrive aux scélérats les plus déterminés, qui sont sûrs de trouver de la faveur, de la protection, de l'appui dans quelque Secte qu'ils soient, pourvu qu'ils aient, pour toute recommandation, un zèle aveugle pour leur Secte, ce qui est de tous les vices les plus détestable. Tout homme qui fait profession de penser librement, est obligé, pour l'amour de lui-même, d'être vertueux & honnête homme dans ce monde : obligation à laquelle le bigot n'est point sujet, puisqu'on peut même dire qu'il est exposé à la tentation de devenir mal-honnête homme, parce que, plus il est bigot, plus il trouve d'esprits foibles, dont toutes les Sectes fourmillent, qui sont toujours prêts à le prendre pour leur conducteur, trompés par sa bigoterie, & incapables de se convaincre, quelques exemples qu'ils aient tous les jours devant les yeux, que toutes sortes de superstition rendent souvent un homme plus fripon, mais qu'elles ne peuvent jamais le rendre plus vertueux.

(2.) De toutes les occupations il n'y en a point qui demande plus de soin & d'application, que celle de penser ; on ne peut s'y appliquer, qu'on ne se soit absolument défait de

ces habitudes & de ces passions vicieuses qui agitent & entraînent ceux qui ne s'occupent de rien.

(3.) Ce n'est qu'à force de penser beaucoup que les hommes peuvent parvenir à connoître à fond ce que c'est que la vie humaine, & à se persuader que la misere & les malheurs sont les suites du vice; & que le plaisir & une vie heureuse sont toujours les fruits de la vertu. Cicéron en étoit bien convaincu lorsqu'il disoit: *Quel homme vit plus agréablement que celui qui s'acquitte de ses devoirs avec plaisir, qui est attentif sur toutes ses actions & qui sait les régler; en un mot, qui n'obéit pas à la Loi par un motif de crainte, mais qui l'accomplit & l'observe parce qu'il se persuade que c'est la meilleure chose qu'il puisse faire.* L'expérience ne nous fournit-elle pas tous les jours mille exemples, qui prouvent invinciblement que, parce que la plupart des hommes ne considèrent pas ce que c'est que la vie, ils se trompent lourdement dans le choix des choses qu'ils croient devoir faire leur bonheur? Ils le font consister, ce bonheur, à satisfaire leurs inclinations, &, sur ce principe, la croyance d'une félicité ou d'une misere future les excite fort peu à devenir vertueux, tant qu'ils sont dans cette erreur. Ainsi c'est une espece de nécessité que les gens qui ne pensent point vivent dans le dérèglement, ou il faut qu'ils en soient empêchés par quelques défauts naturels; & si leurs mœurs sont bien réglées, ce n'est qu'un effet de leur bon naturel.

On

On peut dire que Cicéron a fort bien connu tous les mauvais effets que produit l'illusion qu'on se fait dans le choix de la règle qu'on doit observer dans la morale : voici comme ce grand homme s'en explique : (138) lorsqu'on ne fait point dépendre le souverain bien de la vertu & de l'honnêteté, & qu'au lieu de l'y faire consister on ne le mesure que par l'utilité & l'intérêt ; il est clair que, si l'on veut être d'accord avec soi-même & si la bonté du naturel ne l'emporte quelquefois sur les principes, on ne sauroit être ni bon ami, ni équitable, ni bienfaisant, & qu'il n'est pas possible de trouver, ni force dans celui qui croit que la douleur est le souverain mal, ni tempérance dans celui qui fait son souverain bien de la volupté.

2. La seconde chose à laquelle je crois qu'on doit faire attention, c'est qu'il n'y a presque point de pays, quelque dépourvu de Prêtres qu'il ait été, quelque peu d'autorité qu'ils y eussent, & quelque foible qu'y fût la superstition, où il n'y en eût assez pour susciter toujours du chagrin aux défenseurs de la liberté de penser, ce qui les a fait, ou succomber sous le règne de la superstition, ou souffrir en patience qu'elle fît toujours de nouveaux progrès, parce qu'ils prévoyoit bien d'un côté le peu de bien qu'on devoit attendre d'un animal aussi malhonnête & aussi ignorant que l'homme, & de l'autre le mal qu'il peut faire. Cela n'a cependant

(138) *De Offic. l. 1.*

pu empêcher que ceux, qui se font les plus distingués dans tous les siècles, par la solidité de leur jugement, n'aient fait profession de penser librement.

(1.) Socrate, l'homme le plus sage qui ait jamais paru dans le Paganisme, à la vertu & à la sagesse duquel tous les âges ont rendu justice, a été un des plus grands amateurs de cette liberté de penser. Nonseulement il ne pouvoit reconnoître la Divinité des Dieux de son pays, ni goûter la croyance que chacun en avoit; non-seulement il faisoit éclater son indignation, lorsqu'il entendoit attribuer aux Dieux le repentir, la colere & les autres passions, lorsqu'on parloit de guerres & de combats dans les Cieux, ou que les Dieux débauchent les femmes, & d'autres semblables histoires aussi fabuleuses qu'impies; mais même on peut dire qu'il étoit parvenu jusqu'à une connoissance de la Nature & des Attributs de Dieu, parfaitement conforme à celle que la Révélation nous en a donnée. C'est ce qui a fait juger que SOCRATE étoit véritablement Chrétien, si nous croyons que les anciens Peres sçussent bien ce que c'étoit que le Christianisme; car Justin Martyr dit en propres termes: (139) Christ le premier né de Dieu n'est autre chose que la Raison, dont tous les Hommes sont participans; & tous ceux, qui font un bon usage de cette Raison, quand bien même on les feroit passer pour des Athées, pour des gens qui n'a-

dorent point de Dieu, ils sont cependant de véritables Chrétiens ; tels ont été Socrate & ses semblables. Erasme faisant comparaison, dans ses Dialogues, de Socrate avec les Chrétiens, avoue qu'il trouve plus de Christianisme dans ce sage Payen, que dans ceux-ci, & il déclare que rien ne conviendrait mieux à un Chrétien que ces dernières paroles de Socrate à Criton, un moment avant d'avaler son poison : „ je ne fais, disoit ce Philosophe, si Dieu approuvera les actions de ma vie ; du moins suis-je certain d'avoir fait tous mes efforts pour lui plaire, & j'espère que ces efforts lui auront été agréables”. Pensée digne d'admiration, s'écrie Erasme, dans un homme qui ne connoissoit, ni Jésus-Christ, ni les saintes Écritures. Lorsque je lis ces choses, peu s'en faut que je ne m'écrie : *Sancte Socrates, ora pro nobis!* sur-tout quand je me rappelle dans la mémoire avec quelle froideur j'ai vu mourir plusieurs Chrétiens. Quelques-uns mettent leur confiance dans des choses qui ne la méritent pas ; d'autres mêlent le désespoir à leur dernier soupir, en proie aux remords de leur conscience, & aux scrupules dont un Prêtre ignorant leur a rempli la tête. Mais doit-on être surpris que des gens, qui ont passé toute leur vie à disputer sur des je-ne-sais-quoi & à pratiquer de seches cérémonies, aient une telle fin. Mais revenons à Socrate, il étoit si éloigné de faire consister aucune partie de la Religion, soit dans des spéculations, soit dans des mystères, qu'il prouve démon-

strativement que (140) ceux-là méritent de passer pour des insensés qui se donnent tant de peine pour pénétrer dans les mystères célestes; & il demande à ces curieux, s'ils sont parvenus à une parfaite connoissance des choses humaines, puisqu'ils veulent approfondir les secrets du Ciel? ou s'ils se croient sages de négliger ce qui les touche de plus près pour s'appliquer à ce qui passe leur lumières?

Enfin peut-on avoir une preuve plus évidente que Socrate étoit du nombre de ceux qui pensent librement, qu'en le voyant subir le sort commun à tous ceux qui se déclarent pour cette même liberté. Pendant sa vie, la calomnie le taxa d'Athéisme, quoique l'Oracle d'Appollon eût déclaré qu'il étoit l'homme le plus sage qui fût sur la terre: & il a eu la même fin que la méchanceté & la folie des hommes, unies ensemble & arrivées à un certain degré, voudroient faire subir à tous ceux qui ont le courage d'imiter ce grand homme.

(2.) Platon, ayant vu quel avoit été le destin de Socrate, fut plus politique que lui dans ses conversations. Il ne parla jamais, ni contre les Dieux, ni contre la Religion de son pays. Cependant il n'en fut pas moins amateur de la liberté de penser, puisqu'il eut des sentimens si opposés aux opinions communes en vogue dans la Grece. que quelques Chrétiens se sont persuadés qu'il avoit été di-

vinement inspiré, & d'autres qu'il falloit qu'il eût lu l'Ancien Testament. En un mot, il se trouve tant d'endroits dans ses ouvrages, conformes aux vérités Evangéliques, que Celse, le grand adversaire du Christianisme, (141) accuse notre Seigneur Jesus-Christ d'avoir emprunté sa Doctrine de ce sage Payen. Il est vrai qu'Origene, en le réfutant dit que (142) Celse mérite qu'on se moque de lui, lorsqu'il assure que Jesus-Christ avoit lu Platon, puis, dit-il, qu'il étoit né & avoit été élevé parmi les Juifs, & que tant s'en faut qu'il eût appris les lettres Greques, que, selon le témoignage des Ecritures, il n'avoit pas même été instruit dans l'Hébreu. Mais bien loin qu'Origene désavouât la conformité qu'il y a entre le Christianisme & le Platonisme, une grande partie de son ouvrage, contre Celse, ne roule que sur cette conformité. Amelius, Payen Platonicien, qui fleurissoit dans le troisieme siecle, porta le même jugement, lorsqu'à la seule lecture des premiers Versets de l'Evangile de St. Jean, il s'écria: (143) „ Par Jupiter! ce barbare „ est du sentiment de notre Maître Platon.” On peut ajouter que le grand rapport qui se trouve entre le Platonisme & le Christianisme, a été cause que plusieurs Platoniciens se sont fait Chrétiens, & que plusieurs des premiers Chrétiens se sont attachés aux sentimens de

(141) Origen. contra Cels. pag. 286.

(142) Ibid.

(143) *Per Jovem barbarus iste cum nostro Platone sentit.* Dissert. de Reeve sur Justin Martyr.

Platon; & c'est pour cette raison, que diverses opinions de ce Philosophe ont été regardées dans la suite comme articles fondamentaux de la Foi Chrétienne, & qu'elles ont servi de base à plusieurs écrits, que des Chrétiens zélés ont forgés sous le nom de Platon, & qui étoient cependant beaucoup plus conformes aux vérités de leur sainte Religion. Je puis mettre de ce nombre la XII. Lettre à Denis, imprimée dans ses ouvrages, laquelle, avec plusieurs autres de même caractère, n'a pas peu servi à la conversion des Nations Payennes.

(3.) Aristote n'a pas moins contribué, pendant le cours de plusieurs siècles, aux (144) articles de foi de l'Eglise de Rome, que Platon avoit fait à ceux de l'Eglise primitive. Ce célèbre Philosophe traitoit de la liberté de penser dans les leçons qu'il donnoit à ses disciples, du vivant même d'Alexandre le Grand, son disciple & son protecteur; mais après la mort de ce Monarque, le Prêtre Eurimédon l'accusa (145) d'impiété, & de vouloir introduire des sentimens philosophiques contraires à la Religion des Athéniens. Et le zèle fut porté si loin, qu'il fut obligé de se dérober d'Athènes, d'où il alla à Chalcis, après en avoir donné cette raison à ses amis; (146) qu'il quittoit Athènes, afin de ne pas donner occasion aux Athéniens de commettre

(144) Senza Aristotele noi mancavamo di molti Articoli di Fede, *selon le sentiment du Cardinal Palavicino.*

(145) Diog. Laert. in vitâ Aristot.

(146) Origen. contra Celsum, pag. 51.

une seconde fois le même crime qu'ils avoient commis en la personne de Socrate, & de peur qu'ils ne se rendissent doublement coupables à l'égard de la Philosophie.

(4.) EPICURE a été reconnu d'une maniere distinguée, parmi les Savans de tous les siècles, pour un grand fauteur de la liberté de penser, aussi bien que pour un homme d'une rare vertu; & il semble qu'il ait excellé, par ce dernier endroit, sur tous les autres Philosophes. Il ne se distinguoit pas seulement par sa (147) piété envers ses parens, par sa tendresse à l'égard de ses freres, par sa douceur envers ses domestiques, par son honnêteté à l'égard de tout le monde, par son amour pour sa Patrie & par sa chasteté, sa tempérance & sa frugalité; mais il étoit surtout remarquable par la maniere dont il cultivoit l'amitié, qu'on peut appeller la plus excellente de toutes les vertus, celle qui fait éprouver au cœur qui la pratique, le plus grand plaisir de la vie, plaisir dont un méchant est incapable. Il avoit en lui cette noble qualité à un si haut degré de perfection, & il la cultiva si bien en ses disciples, que la succession de son école continua plusieurs centaines d'années après la fin des autres, se préservant de la division qui arriva plus ou moins dans celles-ci, & qui avança leur ruine. Cicéron tout opposé qu'il étoit aux opinions philosophiques d'Epicure (148) & quelques peines qu'il se donnât pour ren-

(147) Diog. Laert, in vitâ Epicuri.

(148) De natura, Deor. l. 1.

verfer, fous le nom de Cotta, fon système du hazard, lui rend cependant ce témoignage; (149) Epicure, dit-il, déclare que de toutes les choses que la sagesse nous peut suggérer pour mener une vie heureuse, l'amitié cause le plaisir le plus excellent, le plus universel & le plus délicieux. C'est un sentiment qu'il ne soutient pas seulement, dans ses écrits, mais dont il a laissé des preuves par les exemples qu'il en a donnés & dans sa vie & dans ses entretiens. Il en mérite d'autant plus de louange, que les exemples de cette amitié paroissent rares dans la Mythologie des anciens, qui, quelque ample qu'elle soit & quoique pleine de variétés, nous en fournit à peine trois depuis le tems de Thésée jusqu'à celui d'Orestes. Mais quelle foule d'amis se rendoient de tous côtés dans la petite habitation d'Epicure, & quelle admirable harmonie régnoit entr'eux! Aujourd'hui même, les Epicuriens suivent encore ce bel exemple.

L'attachement qu'Epicure avoit pour l'amitié devoit nous inspirer pour lui infiniment plus d'estime que Cicéron n'en avoit; puisqu'il nous dépeint si bien une si admirable vertu à la pratique de laquelle nous ne nous trouvons cependant engagés par aucune loi de notre Sainte Religion. En effet l'Evêque Taylor observe fort bien, dans le traité qu'il en a fait, que le terme (150) d'amitié, dans le sens qu'on le prend

(149) *De Finibus, &c. l. 1. ad finem.*

(150) A la fin de ses ouvrages polémiques.

ordinairement, ne se trouve seulement pas dans tout le Nouveau Testament, & que notre Religion ne nous prescrit rien touchant cette vertu; ceci vous surprendra, dit ce Prélat, mais lisez le Nouveau Testament, & suspendez votre étonnement jusqu'à ce que vous l'ayez lu. Il est vrai qu'il y est fait mention d'amitié avec le monde; & elle y est traitée d'inimitié avec Dieu; mais le mot ne s'y trouve nulle autre part, ni en ce sens, ni en un autre. On y parle souvent d'amis; mais sous ce nom on entend nos connoissances, nos parens, les alliés de notre Famille, ou ceux qui ont du rapport à notre Fortune ou à notre Secte. Il y est touché quelque chose de Société ou d'honnêteté; ce qui ne marque qu'une expression de tendresse & de civilité, un engagement de bienfait ou de devoir, de service ou de soumission; de sorte que je crois avoir raison d'affirmer que le mot d'ami n'est employé dans les Evangiles, les Epîtres ou Actes des Apôtres, que pour signifier ces différentes relations.

(5.) Plutarque est, de tous les Anciens, l'Auteur le plus connu. Ses ouvrages ont été traduits dans toutes les langues modernes, & par ce moyen son savoir & sa vertu sont exposés aux yeux de tous ceux qui aiment la lecture. Quoique Prêtre payen, il conserva toujours son jugement libre; le motif du gain ne put jamais lui faire prendre parti pour la superstition; & il ne donna

point dans les pratiques des gens de son métier, du moins jusqu'au point de déguiser ce qu'il pensoit du mal que la superstition peut causer. (151) L'impiété de l'Athée, dit-il dans son traité de la superstition, est un faux jugement, qui, lui faisant croire qu'il n'y a point d'Etre incorruptible & souverainement heureux, le conduit à n'avoir pour un tel Etre ni amour ni crainte : surtout la fin de celui qui nie un Dieu, est de s'exempter de le craindre. La superstition, n'étant (selon la propre signification du mot Grec, & comme Théophraste l'a défini dans ses caractères) autre chose que la crainte des Dieux, on peut dire que c'est en même tems une opinion que la passion fait naître, ou plutôt une imagination creuse qui imprime dans l'esprit de l'homme une frayeur qui l'abat & l'atterre ; car en le convainquant de l'existence des Dieux, elle les lui représente comme malfaisans, sévères, & toujours prêts à se venger. Ainsi l'Athéisme est la suite d'un faux raisonnement, au lieu que la superstition n'est autre chose que la crainte qui est une passion également déstituée de raison & de courage, qui étourdit l'homme, lui ôte le bon-sens, & le jette dans une inaction dangereuse..... On peut même dire qu'il n'y a point de peur qui trouble l'homme comme celle que la Religion superstitieuse lui inspire : car celui-là ne craint

(151) En différens endroits des trois premières pages de son Traité de la Superstition, le XXI. des ses Œuvres Morales.

point la mer qui ne navige point ; ni le combat , qui ne suit point les Armées ; ni les voleurs de grand chemins , qui ne font point de sa maison ; ni la calomnie , qui n'a rien ; ni l'envie , qui mène une vie privée ; ni les tremblemens de terre , qui demeure dans les Gaules ; ni la foudre , qui habite l'Éthiopie ; mais , celui qui craint les Dieux , craint toutes choses , la terre & la mer , l'air & le ciel , les ténèbres & la lumière , le bruit & le silence , il craint même jusqu'à un songe : en un mot , le sommeil fait oublier à l'esclave la sévérité de son maître , & au malheureux la pesanteur des fers dont il est garoté ; l'inflammation d'une plaie , la malignité d'un ulcère , les douleurs les plus aiguës donnent quelque relâche pendant la nuit à ceux qui en sont tourmentés ; mais la superstition ne fait point de trêve , pas même avec le sommeil ; elle ne permet pas à une pauvre ame de respirer un seul moment , ni de se rassurer , en rejetant , du moins pour quelque instant , ces mauvaises & effrayantes idées qu'elle a de la Divinité (152) Mais le pis est que les superstitieux n'ont pas même l'esprit , lorsqu'ils sont éveillés , de rire de tout cela , & de concevoir qu'il n'y a

(152) Plutarque ajoute quelque chose ici qui dépeint bien le trouble du Superstitieux. *Ainsi , dit-il , on peut dire que le dormir du Superstitieux , est pour lui un Enfer où il est en proie à mille imaginations horribles , & à mille visions monstrueuses & effrayantes de Diables & de Furies qui tourmentent sa misérable Ame & lui ôtent tout son repos , par des songes dont elle se tourmente elle-même avec autant de soin que si elle y étoit contrainte par quelque autre.* Plutarque d'Amiot pag. 324. in 8.)

rien de réel dans tous ces fantômes qui les épouvantent ; enfin quoiqu'ils soient sortis de leurs songes, ils s'entretiennent encore dans leur illusion, & redoutent une ombre chimérique qui ne leur peut faire aucun mal Mais ce qui passe toute imagination, c'est que la mort même, qui vient mettre fin à la vie de l'homme, non seulement n'engloutit pas la superstition, qu'au contraire on diroit qu'elle la fortifie, & l'imagination passant les limites du tombeau, porte les craintes jusqu'au de la vie, où elle trouve des peines éternelles ; & cessant alors de penser aux maux passés, elle s'en représente qui les suivront pour ne finir jamais : les portes de je ne sais quel enfer s'ouvrent pour laisser voir à l'ame superstitieuse, des rivières de feu, & les noirs torrens du Styx ; là elle apperçoit d'épaisses ténèbres remplies de spectres hideux & de figures affreuses à voir ; qui poussent des cris & des gémissemens pitoyables. Là se présentent à son imagination des juges, des tourmens, des bourreaux, enfin des abîmes & des cavernes pleines de misères & de douleurs.

Plutarque n'en reste pas-là, il porte ses réflexions mordantes jusques sur le culte public, qui est cependant tel qu'il passe, dans la plupart des pays, pour la véritable manière de servir Dieu. Voici comme il en parle dans le même traité ; *Misérables Grecs, qui introduisez dans la Religion, une dévotion basse & méprisable, que vous ne faites consister que dans des grimaces épouvanta-*

bles, dans des humiliations indécentes, un visage contrefait, des yeux baissés, une contenance mortifiée, des prosternemens & d'autres mouvemens qui vous défigurent; au milieu même du Service Divin vous joignez à ces contorsions, à ces postures gênantes & contraintes, à ces visages contrefaits, des tons de mendiants, des grimaces de gueux & autres choses semblables.

(6.) Varron, le plus savant des Romains, dit en parlant de leur Théologie (153) qu'elle contenoit plusieurs fables indignes de la majesté & de la nature des Etres Immortels, entre lesquelles il rapporte pour exemples des Dieux naissans de la tête, de la cuisse ou même de quelques gouttes du sang des autres Dieux. Et il dit ailleurs qu'il y avoit dans la Religion plusieurs vérités qu'il n'étoit pas bon que le Peuple approfondît, & même quelques faussetés qu'il n'étoit pas à propos qu'il connût pour telles. St. Augustin, en rapportant ce passage, remarque sur cette découverte, que (154) Varron n'avoit faite qu'en se servant du droit qu'il avoit de penser librement, que (155) ce Romain découvroit par-là tout le secret des Politiques & des Ministres d'Etat. Enfin Varron, voulant rendre raison de ce que dans ses ouvrages il traite le plus souvent des choses humaines avant les divines, il dit que c'est, (156) *parce que les villes sont avant*

(153) *Aug. de Civ. Dei.* l. 6. c. 5.

(154) *Ibid.* l. 4. c. 31.

(155) *Ibid.* l. 4. c. 31.

(156) *Apud Sartorii Hypocrisin Gentilium.* p. 7.

les Dieux qu'elles ont établis, comme le peintre est avant le tableau qu'il a fait.

(7.) On peut dire que la sage hardiesse, avec laquelle Caton le Censeur a fait usage de la liberté de penser, lui a acquis un nom qui vivra éternellement. C'est avec cette louable liberté qu'il a dit ce que Cicéron rapporte & qui fait voir qu'il pénétrait dans le mystère de la Religion établie à Rome par les loix. Je m'étonne, disoit-il, comment un de nos Prêtres peut s'empêcher de rire quand il en voit un autre.

(8.) Quoique Cicéron, aussi grand Philosophe que fidele patriote, fût Prêtre, Consul, & engagé dans les charges publiques, qui obligent les hommes à être plus sur leurs gardes & à avoir moins de sincérité, rien ne l'empêcha de laisser des preuves éclatantes de la liberté avec laquelle il pensoit.

Comme il faisoit profession des sentimens des Académiciens ou Sceptiques, il étoit engagé, par cela même, à examiner la Doctrine de tous les autres Philosophes, pour voir s'il y avoit quelque certitude dans quelqu'un de leurs systêmes. Cet examen lui a donné lieu de composer deux traités, l'un de la Nature des Dieux, dans lequel il a tâché de faire sentir la foiblesse de tous les argumens dont les Stoïciens, qui furent les plus grand Déistes de l'antiquité, se servoient pour prouver l'existence des Dieux; & l'autre touchant la Divination, qu'il emploie à renverser toute la Religion des Grecs

& des Romains, qui se vantoient qu'elle leur avoit été révélée. Pour en venir plus aisément à bout, il découvre l'imposture de leurs miracles, & la foiblesse des raisons sur lesquelles on prétendoit que toute cette Religion étoit fondée. On peut dire que Cicéron qui avoit lu tous les ouvrages des Philosophes, qui avoit pratiqué ce qu'il y avoit de savans de son tems, & qui lui-même faisoit profession de Philosophie, a voulu nous laisser son caractère & celui de la plupart des Philosophes, lorsque rapportant ses sentimens & les leurs, il fait passer pour probable que, (157) ceux qui s'appliquent à la Philosophie ne croient pas qu'il y ait de Dieux: c'est-à-dire, qu'il y en ait de tels que le peuple les croit. Ses Tusculanes sont pleines de propositions qui nient directement les châtimens à venir; & après avoir rapporté les sentimens de plusieurs Philosophes sur la nature de l'ame, il en conclut qu'il ne peut rien y avoir après la mort, si leurs opinions peuvent passer pour véritables. Dans un autre endroit, s'adressant à Atticus, qu'il fait parler dans ses Dialogues, ou qui étoit son auditeur, comme quelques-uns le prétendent, il dit: pour ce qui est des preuves sur lesquelles Platon fonde l'Immortalité de l'ame, nous les passerons sous silence, si vous voulez m'en croire, & nous ne nous arrêterons pas à l'espérance de cette

(157) *Hujusmodi est probabile — eos, qui dant Philosophia operam, non arbitrari deos esse. Opera Ed. Gron. p. 157.*

Immortalité. Ces paroles firent bien concevoir à Atticus que Cicéron nioit l'Immortalité de l'Ame, c'est ce qui lui fit sagement répondre à cet habile Maître : vous me manquez de parole, après m'avoir disposé à entendre de vous des preuves de l'Immortalité de l'Ame ; mais n'importe, j'aime mieux me tromper avec Platon, pour qui je connois l'estime que vous avez, & que j'admire sur votre témoignage, que de suivre les sentimens des autres, quand même je saurois que c'est la vérité.

Tel fut Cicéron, & cependant on ne cesse de citer ses ouvrages, & en chaire & dans le cabinet, contre les partisans de la liberté de penser, espérant de les confondre par l'autorité de ce grand homme. C'est pourquoi je trouve à propos d'enlever ce rempart aux ennemis de cette liberté, ce qui ne me sera point difficile, puisque je n'ai qu'à découvrir la supercherie dont on se sert dans cette occasion pour faire illusion à tout le monde. Elle doit son origine, cette supercherie, à quelques personnes éminentes en savoir, soit faute de discernement, soit faute de bonne foi ; & de moins savans l'ont perpétuée en déférant aux sentimens des autres.

On doit savoir avant toutes choses que les Ouvrages Philosophiques de Cicéron étant pour la plupart écrits en forme de Dialogues, il y introduit des Philosophes de différentes Sectes, qui raisonnent chacun selon ses opinions. C'est ainsi que les trois livres de la
Nature

Nature des Dieux contiennent un Dialogue entre un Epicurien, un Stoïcien, & un Académicien; & que les deux qu'il a faits de la Divination est un entretien qu'il a avec son frere Quintus, qui parle en Stoïcien. Venons présentement au fait; toutes les fois que les Prêtres modernes rencontrent un endroit que Cicéron met dans la bouche du Stoïcien, ou de l'Epicurien, & qui favorise la superstition, ils jugent aussi-tôt à propos de le sanctifier, comme ils disent; & ils ne manquent pas, pour lui donner plus d'autorité, de le faire passer pour un sentiment de Cicéron. C'est ainsi que quand ils trouvent un Epicurien qui tire des idées naturelles à tous les hommes & de leur consentement universel, des preuves pour l'existence des Dieux, dans le même sens d'Epicure, c'est-à-dire, des Dieux sous une forme humaine, qui n'ont aucun soin du monde ni des affaires d'ici-bas, ils voudroient persuader le lecteur que c'est Cicéron qui tire cette conséquence. Cependant rien de plus éloigné de la pensée de Cicéron, qui, bien loin d'approuver ce qu'il met dans la bouche des Stoïciens & des Epicuriens, n'a composé tout son discours de la nature des Dieux, que pour réfuter leurs argumens sous la personne d'un Académicien, dont il professe partout les sentimens; on peut dire la même chose de son discours de la Divination, dans lequel il se moque ouvertement de toutes les raisons que les Stoïciens apportent en faveur de la Superstition. De cette maniere

Cicéron est aussi maltraité toutes les fois qu'on le cite contre la liberté de penser, que les Prêtres le feroient, si quelqu'un faisoit passer pour leurs sentimens, ce qu'ils font dire aux Déistes, aux Sceptiques & aux Sociniens, dans les ouvrages qu'ils composent en forme de dialogues contre ces différentes sectes.

Ainsi le véritable moyen de découvrir les sentimens de Cicéron, est de voir ce qu'il dit lui-même, ou en la personne d'un Académicien; de même que le meilleur expédient, pour sçavoir quels sont les opinions que nos Théologiens soutiennent dans leurs dialogues, est de prendre garde à ce qu'ils y font dire à celui à qui ils font faire le personnage d'un orthodoxe. Si les lecteurs de Cicéron, cherchant à bien entendre ce célèbre Ecrivain, suivent cette règle que le sens commun enseigne, ils trouveront qu'il s'est autant rendu recommandable par sa liberté de penser que pour sa Philosophie, l'art de bien parler, sa vertu, & son amour pour sa patrie. Ils ne rencontreront dans tous ses ouvrages aucun passage, qui favorise le moins du monde la superstition, sinon ceux qu'on voit évidemment qu'il débitoit soit pour éluder une difficulté, soit pour montrer son habileté à tourner un argument comme il vouloit; & les autres qu'il emploie dans ses Harangues, pour se faire estimer de la populace de Rome, qui comme celles des autres pays, étoit extrêmement superstitieuse, & ne différoit en rien de sa

Postérité qui y vit à présent, à moins qu'on ne dise qu'elle étoit plus innocente, & que sa superstition avoit moins d'absurdités. Quoi qu'il en soit, le zèle de Cicéron contre tout ce qu'il regardoit comme superstitieux, lui faisoit souvent oublier sa propre (158) maxime, & il lui échappoit quelquefois dans ses Harangues publiques des choses qu'il ne pouvoit prononcer en sûreté que dans une assemblée de Philosophes. Je ne voudrois pas, disoit-il, que vous vous persuadassiez que des furies armées de flambeaux ardens, comme on les représente sur le Théâtre, poursuivent sans relâche les méchans par l'ordre des Dieux. La propre injustice d'un chacun, sa propre malice, son infamie, sa hardiesse désespérée, le transportent hors de lui-même, & mettent ses pensées en désordre: ce sont là les Furies qui tourmentent le méchant; ce sont là les flammes & les flambeaux. Il dit ailleurs: quand vous haranguez le peuple avec une éloquence empoisonnée, quand vous renversez les maisons des Citoyens, quand à coups de pierres vous chassez les plus dignes Sénateurs hors de la place publique; quand vous mettez en feu les maisons de vos voisins & que vous réduisez les temples en cendres; quand vous excitez les esclaves à la sédition; quand vous troublez la célébration du Culte Religieux;

(158) *Queritur sintne Dei, nec ne sint? Difficile est negare. Credo, si in Concione queratur; sed in ejusmodi Sermone & Confessu, facillimum. De nat Deor. lib. I.*

quand emportés par une brutalité infame vous ne faites point de distinction entre votre femme & votre sœur, & que vous ne vous souciez point de qui vous souillez la couche; quand semblables à des Bacchantes en furie vous vous abandonnez à la rage & à la fureur la plus effrénée, c'est alors que vous êtes en proie à ces supplices horribles, qui sont les seuls que les Dieux ont destinés pour châtier les crimes des hommes. Et ailleurs: Pouvons-nous dire que la mort est un mal pour lui, à moins qu'ajoutant foi au récit de certaines fables ridicules, nous ne croyions qu'il subit quelque punition dans les enfers & qu'il a trouvé là plus d'ennemis qu'il n'en a laissé ici? On peut donc dire que si la mort l'a privé de quelque chose, c'est du sentiment de toute douleur?

Je conclus de cette longue digression que si quelqu'un vouloit se donner la peine de lire tous les ouvrages de Cicéron, qui méritent assurément cette peine, autant que ceux d'aucun autre homme, on reconnoîtroit qu'ils sont aussi peu propres au dessein auquel les Prêtres veulent les faire servir, que les écrits des Peres de l'Eglise (auxquels on renvoie les laïques pour y trouver ce qui n'y est pas) répondent peu aux vues de toutes les différentes Eglises qui sont sur la terre.

(9.) De Cicéron nous passerons à un de ses illustres contemporains, c'est Caton d'Utique, dont V. Paternus fait cet éloge, qu'il étoit un homme d'une si grande

vertu qu'il en étoit la véritable image & que par la sagesse de ses actions il ressembloit plus aux Dieux qu'aux hommes ; que jamais il n'a fait une bonne action pour la gloire de l'avoir faite, mais parce qu'il lui étoit impossible de faire autrement ; qu'il n'estimoit raisonnable que ce qui étoit juste, & qu'exempt des défauts ordinaires aux hommes, il étoit toujours maître de la fortune. Paterculus n'est pas le seul qui a eu la gloire de faire l'éloge du mérite de ce grand homme, l'inimitable Lucain a élevé un illustre monument à sa sagesse & à sa vertu, mais sur-tout à sa liberté de penser. Il en a pris occasion de l'approche de Caton vers le Temple de Jupiter Ammon, lorsqu'à la tête d'une Armée il traversoit les déserts de l'Afrique.

Aux portes de ce Temple où l'Africain adore,
On voit dans le respect les Peuples de l'Aurore,
Qui viennent consulter l'Arbitre des Destins.
A l'instant chacun court vers le Chef des Latins,
On le presse de suivre un si pieux exemple,
D'interroger le Dieu qu'on révere en ce temple,
De voir pour qui le Ciel s'est enfin déclaré,
Et fonder sur l'oracle un espoir assuré.
Seigneur, dit l'un des siens, vers ces lieux adorables,
Les Dieux, à nos desseins peut-être favorables,
Ont dirigé nos pas pour selon nos souhaits,
Par un Divin Oracle, approuver nos projets.
A qui le Dieu puissant qui régit la Nature,

Peut-il mieux s'expliquer qu'à ton ame si pure,
Qui se rend chaque jour, en respectant ses Loix,
Digne de son oreille & digne de sa voix;
De ces devoirs remplis un Mortel doit attendre
Le Droit de lui parler & le droit de l'entendre.
Ose donc en ce jour, ose l'entretenir,
Entre, apprend de ce Dieu ce que pour l'avenir,
De l'orgueilleux César résoud sa Providence,
Quels seront ses progrès, quelle sa décadence;
Si nos Dieux méprisés trament ses châtimens,
Ou nous ôtent les fruits des civils mouvemens:
Ou du moins, sectateur d'une vertu sévère,
Vois quelle est son essence, ou quel est son salaire,
Et puisque le hazard te conduit en ce lieu,
Des loix de ton devoir informe-toi du Dieu
Qui seul peut éclaircir les doutes de ton Ame.
A ces mots le Héros, plein du Dieu qui l'enflame,
Sans, dit-il, que ce Dieu m'instruise par sa voix,
Je fais de mon devoir la mesure & les loix,
Et pour être certain que la vie est à plaindre,
Que c'est un long combat dont l'issue est à craindre,
Qu'un trépas glorieux est préférable aux fers,
Je ne consulte point les Dieux ni les Enfers;
Sans que le Dieu AMMON éclaire ma pensée,
Je fais que la Vertu ne peut être blessée,
Que le Cœur généreux trouve en soi son apui,
Que les maux du dehors ne vont point jusqu'à lui,
Que dans sa fermeté l'une ou l'autre fortune
N'a rien qui le séduise ou rien qui l'importune;
Je fais que les succès ne reglent pas l'honneur,

Que le solide éclat n'est pas dans le bonheur,
 Lorsque d'un rien fécond nous passons jusqu'à l'Etre,
 Le Ciel met dans nos cœurs tout ce qu'il faut connoître.
 Nous trouvons Dieu par-tout, par-tout il parle à nous,
 Nous savons ce qui fait ou détruit son courroux,
 Et chacun porte en soi ce conseil salutaire,
 Si le charme des sens ne le force à se taire.
 Crôyons-nous qu'à ce temple un Dieu soit limité,
 Qu'il ait dans ces sablons plongé la vérité ?
 Faut-il d'autre séjour à ce Monarque auguste,
 Que les Cieux, que la Terre, & que le cœur du juste ?
 C'est lui qui nous soutient, c'est lui qui nous conduit,
 C'est sa main qui nous guide & son feu qui nous luit ;
 Tout ce que nous voyons est cet Etre suprême
 Ou du moins c'est pour nous un crayon de lui-même ;
 Oui, c'est assez pour moi que ces vives leçons
 Que Dieu grave en notre Ame au point que nous naissons.
 A l'un & l'autre sort mon Ame est préparée
 Rien ne l'assure mieux qu'une mort assurée.
 Ainsi laissons, Romains, un secours si honteux
 A ces Ames qu'agite un avenir douteux.
 Mais déjà trop longtems nous flottons dans ce doute
 Fuyons, quittons ces lieux, poursuivons notre Route.
 Le Héros prend ses dards & devance les siens.
 C'est lui qui fait l'essai des périls Libiens
 Le premier à souffrir des fatigues immenses
 Le dernier à chercher un remède aux souffrances ;
 Tous les siens après lui sentent moins leurs tourmens,
 Ses exemples pour eux sont les commandemens :
 Mais après les sueurs d'une pénible course

Si quelque heureux vallon leur montre quelque source
 S'il faut offrir ce charme à leurs corps abattus
 Alors il suit l'exemple & ne le donne plus.

Certes si la vertu consacre la mémoire,
 Si sans d'heureux succès elle mène à la gloire,
 Ce stérile travail est bien plus glorieux
 Que tous les hauts exploits qu'ont produit nos Ayeux.
 Bien que l'Afrique ait vu cette vertu trompée,
 Les Syrtes valent plus que les chars de POMPE'E,
 Et ces Héros fameux qu'a couronné l'honneur,
 Sont, au prix de Caton, l'ouvrage du bonheur.
 Voilà, Rome, voilà le soutien d'Hespérie,
 Le Pere de l'Etat, l'appui de sa Patrie,
 La ressource & l'espoir de tes droits expirans,
 Par qui tu peux jurer mieux que par tes Tyrans,
 Et qui mérite mieux l'encens que tu prophanes,
 L'hommage que tu perds, que ces indignes Manes.

(10) Ajoutez encore le fameux Sénèque à tous ces amateurs de la liberté de penser que le Paganisme le plus savant & le plus éclairé nous a fournis. Il n'y a guerre d'Anglois qui n'ait entre les mains l'excellente Morale de ce célèbre Philosophe qui s'est acquis une réputation immortelle par sa vertu & par sa science, & qui ne dissimule pas en plusieurs endroits de ses écrits combien cette liberté de penser lui étoit chère; ces mêmes écrits sont pleins de la haute idée, qu'il avoit du culte des Dieux, & cependant ce qu'il en dit suffiroit aux Prêtres de nos jours pour les faire crier à l'Athée contre un

homme qui parleroit aujourd'hui comme Sénèque. Peut-on cependant rien de plus juste que ce qu'il dit dans une de ses lettres, j'en fais tout le monde juge; (159) ne souffrons point, dit-il, qu'on allume des lampes en présence des Dieux aux jours de Sabat, parce que d'un côté les Dieux n'ont pas besoin de lumière, & que de l'autre les hommes n'aiment pas l'odeur de leur épaisse fumée: ne permettons pas aussi ces sortes de dévotions qu'on pratique d'ordinaire le matin, & empêchons qu'on s'asseie aux portes des Temples; ces choses sont inutiles, la véritable manière d'adorer les Dieux, c'est de les connoître. Empêchons encore qu'on vienne offrir à Jupiter des linges & des peignes, & de tenir des miroirs en la présence de Junon. Les Dieux n'ont besoin ni de ministres, ni de serviteurs: en effet, ne sont-ce pas eux qui servent les hommes, & ne sont-ils pas toujours prêts à les secourir en tous lieux? En un mot, veut-on se rendre les Dieux propices, qu'on soit homme de bien, c'est honorer les Dieux que de les imiter. Dans une autre lettre il décrit bien naturellement, & ce que c'est que la Superstition, & ce qu'il en pense, lorsqu'il dit (160): la superstition est une erreur qui a un caractère de

(159) *Epist.* 95.

(160) *Superstitio infanus est error. Amandos timet, quos colit violat. Epist.* 123.

folie, car elle craint ceux qui méritent d'être aimés, & elle outrage ceux qu'elle adore.

Tout religieux que fut Sénèque, étant de la secte des Stoïciens qui avoient une si grande réputation de piété, il nioit, comme eux, l'Immortalité de l'Ame; & c'est ce qui lui faisoit dire à Marcia, en la consolant de la mort de son fils: (161) vous devez vous persuader que celui qui est mort ne souffre aucun mal, & que tout ce qu'on nous dit d'un épouvantable enfer, ne sont que des fables. Non, non, les morts ne sont sujets, ni à des ténèbres affreuses, ni à de tristes prisons, ni à un Phlégéon ardent, ni à un fleuve Lethé, ni à un Tribunal redoutable: ce sont des inventions de la verve échauffée des Poètes qui nous remplissent sotement l'ame de frayeurs. La mort est l'heureuse fin de toutes sortes de maux, & bien loin que ces maux nous suivent dans le tombeau, nous y rentrons dans cette paisible tranquillité dont nous jouissions avant notre naissance: ainsi, on a bien, plus raison de pleurer sur ceux qui naissent que sur ceux qui meurent.

Quels noms des pensées si hardies n'auroient-elles pas attirés à Sénèque, s'il les eût prononcé de nos jours? cependant bien loin qu'elles aient diminué en rien la juste estime que les premiers Chrétiens avoient pour sa science & pour sa vertu, ils crurent

(161) *Conf. ad Marciam*, c. 19.

rendre un grand service au Christianisme en inventant une correspondance de (162) lettres entre St. Paul & lui. Ces lettres sont citées par St. Jérôme & St. Augustin comme véritables; le premier étoit si charmé de Sénèque qu'il n'a pas fait de difficulté de le mettre dans le Catalogue des Saints.

(11.) De ces Illustres Payens passons à des hommes éclairés d'une Sainte Révélation. Le premier qui s'offre est Salomon, qualifié *du plus sage de tous les hommes*. Quelques-uns des Ecrits de ce Roi font partie des Saintes Ecritures, & il y en a qui nous donnent de si grandes preuves de la liberté avec laquelle ce plus sage de tous les hommes pensoit, que s'il vivoit aujourd'hui, il ne passeroit pas moins que pour un Athée, à moins qu'il ne gagnât les bonnes grâces des Prêtres par sa générosité à leur bâtir des Eglises.

Mais afin qu'on ne m'accuse pas de rapporter aucun fait sans preuves, voyons ce qu'il dit dans son Ecclésiaste; (163) Une génération passe, & l'autre génération vient; mais la terre demeure toujours ferme. Le soleil de même se leve, & le soleil se couche, & court avec rapidité vers le lieu d'où il se leve. Le vent va vers le midi & tourne vers l'aquilon; il va tournant çà & là &

(162) Nous les avons encore, & on les trouve imprimées dans plusieurs anciennes éditions de Sénèque & depuis peu dans le Codex Apocryphus Nov. Testam. de Fabricius p. 892.

(163) Chap. I. Vers. 4. 5. 6. 7. 9.

continuellement il revient sur ses pas : tous les fleuves vont à la mer , & la mer n'en est point remplie ; les fleuves retournent au lieu d'où ils étoient partis pour revenir à la mer... Ce qui a été , c'est ce qui sera ; & ce qui a été fait , c'est ce qui se fera ; & il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Peut-on faire une plus élégante description de l'éternité du monde , & le Poëte Manilius a-t-il parlé autrement quand il a dit : il n'y a rien de créé qui ne soit assujetti à un continuel changement ; la terre change de face au retour de chaque année , & il n'y a point de Nation qui voie écouler un siècle sans éprouver quelque révolution. Il n'en est pas ainsi du monde , toujours le même , on ne voit point de changement chez lui , ses jours qui se suivent , ne le voient pas croître , & sa vieillesse ne le rend pas plus foible , sa course toujours égale ne le fatigue pas , & il sera toujours le même , parce qu'il l'a toujours été ; tel que nos ancêtres l'ont vu , tel le verra notre postérité ; en un mot , c'est un Dieu , il n'est sujet à aucun changement.

Mais revenons à Salomon & voyons comment il continue dans le même livre. J'ai pensé en mon cœur , dit-il , sur l'état des hommes , que Dieu les en éclairciroit , & qu'ils verroient qu'ils ne sont que des bêtes ; car l'accident qui arrive aux hommes & l'accident qui arrive aux bêtes , est un même accident : telle est la mort de l'un , telle est la mort de l'autre , & ils ont tous un même souffle ; & l'homme n'a point d'avantage par

dessus la bête : car tout est vanité : tout va en un même lieu , car tout a été fait de poudre , & tout retourne en poudre. Qui est-ce qui connoît que le souffle des enfans d'Adam est celui qui monte haut & que le souffle de la bête est celui qui descend en-bas en terre. J'ai donc connu qu'il n'y a rien de meilleur sinon que l'homme se réjouisse en ce qu'il fait , d'autant que c'est là sa portion ; car qui est-ce qui le ramenera pour voir ce qui sera après lui (164).

Le raisonnement dont on a coutume d'appuyer l'existence d'une vie à venir est celui-ci ; pourquoi les gens de bien seroient-ils ici dans une continuelle misère pendant que les méchans y regorgent de biens , s'il n'y avoit une œconomie future , où leurs conditions seront bien différentes , *Cur bonis malè & malis benè*. Salomon prévient les conséquences qu'on peut tirer de ce raisonnement. (165) Au jour du bien , dit-il , use du bien , & au jour de l'adversité , prends y garde aussi , Dieu a fait l'un à l'opposite de l'autre afin que l'homme ne trouve rien après lui. Enfin il dit en un autre endroit ; (166) les morts ne savent rien & ne gagnent plus rien , & en sépulture il n'y a ni œuvre , ni discours , ni science , ni sagesse.

Ces passages , que quelques-uns suppo-

(164) Chap. III. Vers. 18. 19. 20. 21. 22.

(165) Ecclesiaste. Chap. VII. Vers. 14.

(166) Chap. IX. Vers. 5. & 10.

fent, fans aucun fondement, être les paroles d'un Epicurien que Salomon fait parler, montrent évidemment que lorsque dans d'autres endroits de ses ouvrages il parle d'un jugement, il entend un jugement en ce monde, & non pas en l'autre, qui est cependant le sens que les Chrétiens ont coutume de donner à ce mot dans le Nouveau Testament, fans faire réflexion que, selon la Religion & les Loix Judaïques, les récompenses promises & les châtimens dont on menace, ne signifient jamais rien que de temporel.

Mais parce que je ne doute pas que le lecteur étant persuadé de l'immortalité de l'Âme, & cela avec raison, puisque c'est sur l'autorité infallible de Jesus-Christ, ne soit surpris qu'un homme aussi sage que Salomon prit une si grande liberté de penser que de nier si ouvertement une vérité si importante, je crois devoir prendre en main la défense de la sagesse de ce Roi, & j'observe.

1. Que l'Immortalité de l'Âme étoit un point si obscurément traité dans l'ancien Testament, que les Saducéens, qui étoient les plus grands Philosophes de la Nation Juive, chez laquelle ils tenoient les premières places dans la Magistrature, la nioient absolument. La plupart des Philosophes Grecs convenoient en cela avec les Saducéens, puisque s'ils ne la rejettoient pas tout-à-fait, ils en doutoient; & que les Stoïciens, qui étoient la Secte la plus religieuse, la nioient

sans réserve. Cicéron nous apprend (167) qu'avant Phérécyde de l'île de Syros aucun Auteur ne l'avoit soutenue par écrit; & un autre Auteur dit que (168) les Egyptiens sont les premiers qui l'ont enseignée. Notre savant Chevalier Marsham confirme cette pensée d'Hérodote en soutenant (169) qu'elle est une noble invention de ces peuples. Il ne faut donc pas s'étonner si Salomon qui vivoit avant la plupart d'eux, a raisonné de la même manière que les savans de son pays & que les plus éclairés des Philosophes des Nations voisines.

2. C'est dans le Nouveau Testament qu'il faut rechercher les principes sur lesquels on fonde l'Immortalité de l'Ame. Car l'Ancien en nous disant qu'Adam, en mangeant du fruit défendu se rendit sujet à la mort avec toute sa postérité, nous donne par ce mot de mort, une idée que nous ne trouvons expliquée que dans le Nouveau Testament, qui nous apprend que par la mort il faut entendre une vie éternellement malheureuse; alors nous apprenons que Dieu n'avoit qu'un moyen de nous rendre capables de jouir d'une félicité éternelle, qui consistoit à envoyer dans le monde Jésus-Christ, qui est Dieu & homme, & fils de Dieu, d'une même essence avec ce Dieu

(167) *Pherecydes Syrius (quod literis exstet) primum dixit animas hominum esse sempiternas. Tusc. Quest. Edit. Davissii. p. 33.*

(168) *Herodotus, Edit. Geneva pag. 123.*

(169) *Chron. Canon. pag. 21.*

dont il est fils, mais dont les personnes sont distinctes, & qui pouvoit, (par ses souffrances comme homme & non comme Dieu qui ne peut ni souffrir ni mourir,) donner une satisfaction d'un prix infini à Dieu infiniment offensé & infiniment miséricordieux, afin d'apaiser sa colere & sauver les hommes. Après avoir fait cette réflexion importante, je suis en droit de demander comment un homme pouvoit, sans une Révélation expresse, savoir que cette mort signifioit une vie éternellement malheureuse, ou que la postérité d'Adam deviendrait, à cause de la transgression du Pere des hommes, sujette à une damnation éternelle? Comment un système aussi sublime que celui de l'Evangile, qui est l'unique fondement d'une immortalité bien-heureuse, pouvoit-il, sans être révélé, entrer dans l'imagination même du plus sage de tous les hommes?

(12) Je trouve, après Salomon, une succession, pour-ainsi-dire non interrompue, de gens qui faisoient une profession ouverte de penser librement, ce sont les Prophètes. Il y avoit parmi les Juifs peu de personnes mieux instruites qu'eux, ils étoient élevés dans des especes d'Académies qu'on nommoit les écoles des Prophètes; c'étoit-là qu'ils apprenoient à prophétiser, ou plutôt (170) ils y apprenoient à jouer des instrumens & à boire, deux qualités qu'ils regardoient comme très-propres pour obtenir l'esprit prophétique. Nous les entendons dans leurs

(170) *Dodwel de Jure Laïc. p. 359.*

leurs écrits se déchaînent continuellement contre la Religion établie parmi les Israélites , avec autant de liberté que s'ils la regardoient comme un tissu d'imposture , quoique les peuples la respectassent comme instituée de Dieu même. En un mot, les Prophètes ont plus décrié, & les Prêtres & les autres Prophètes, tout inspirés qu'ils étoient, que n'a fait l'Auteur des (171) Droits de l'Eglise à l'égard des Prêtres & des Prophètes de notre Israël qui sont sans inspiration. Mais venons à la preuve de ces deux sujets sur lesquels les Prophètes ont usé d'une entière liberté de penser.

1. Voici les termes dont ils se sont servi par rapport à la Religion établie (172) : Qu'ai-je à faire, dit l'Eternel, de la multitude de vos sacrifices ? je suis sou d'holocaustes de moutons & de graisse de bêtes grasses. Je ne prens point plaisir au sang des jeunes bœufs, ni des agneaux, ni des boucs. Quand vous entrez pour vous présenter devant ma face, qui a exigé cela de vos mains, que vous fouliez de vos pieds mes Parvis ? ne continuez plus de m'apporter des oblations de néant ; le parfum m'est abominable : quant aux nouvelles Lunes & aux Sabats, & à la publication de vos convocations, je n'en puis plus supporter l'ennui, ni de vos Assemblées solennelles. Mon ame hait vos nouvelles Lunes & vos Fêtes solennelles : elles me sont

(171) Voyez au sujet de ce Livre, le tome X. de la Bibliothèque choisie de Mr. le Clerc.

(172) Esaïe Chap. I. Vers. 11. 12. 13. 14.

fâcheuses, je suis las de les porter..... (173)
 A quoi faire me sera présenté l'encens venu
 de Séba, & le roseau aromatique du pays
 éloigné? vos holocaustes ne me font point
 plaisir, & vos sacrifices ne me font point
 agréables. Ils font même dire à Dieu sans
 aucun détour: (174) je n'ai point parlé à
 vos Peres, ni ne leur ai point baillé de charge,
 au jour que je les fis sortir hors du pays
 d'Egypte, par rapport aux holocaustes &
 aux sacrifices..... (175) Je leur ai donné,
 dit l'Eternel, des Statuts qui n'étoient point
 bons, & des Ordonnances par lesquelles ils
 ne vivoient point..... (176) Je hais & re-
 bute vos Fêtes, & je ne flairerai point, (177)
 ce que vous m'offrirez dans vos Assemblées
 solennelles. Que si vous m'offrez vos holo-
 caustes & vos gâteaux, je ne les accepterai
 point, & ne regarderai point les Oblations
 de prospérité de vos bêtes grasses. Ote ar-
 riere de moi le bruit de tes chansons; aussi-
 bien n'écouterai-je point la mélodie de tes
 instrumens.

2. Pour ce qui regarde les Prêtres & les
 Prophètes, voici comme ils les décrivent:
 (178) le Sacrificateur & le Prophète se sont
 oubliés en la cervoise, ils ont engloutis le
 vin, ils se sont égarés à cause de la cervoise,

(173) Jérémie Chap. VI. Vers. 20.

(174) Idem. Chap. VII. Vers. 22.

(175) Ezechiel chap. XX. Vers. 25.

(176) Amos chap. V. Vers. 21. 22. 23.

(177) Ces mots ne sont ni dans le Texte; ni dans
 l'Anglois.

(178) Esaie. chap. XXVIII. Vers. 7.

ils se sont oubliés en la vision, & ils ont chopé au jugement..... (179) Les Sacrificateurs n'ont point dit, où est l'Eternel? Et ceux qui manioient la Loi ne m'ont point connu : & les Pasteurs ont forfait contre moi ; & les Prophètes ont prophétisé de par Bahal, & ont cheminé après des choses qui ne profitent de rien..... (180) Les Prophètes prophétisent mensonge, & les Sacrificateurs dominent par leur moyen : & mon Peuple a aimé cela..... Tant le Prophète que le Sacrificateur, tous se portent fausement..... L'Eternel me dit, ce n'est que mensonge que ces Prophètes prophétisent en mon nom ; je ne les ai point envoyés ; & ne leur ai point donné charge, & n'ai point parlé à eux : ils vous prophétisent vision de mensonges & de devinement & choses de néant, & tromperie de leur cœur..... Tant le Prophète que le Sacrificateur sont des Hypocrites..... J'avois vu la folie des Prophètes de Samarie, ils prophétisoient de par Bahal, & jettoient mon peuple d'Israël dans l'erreur ; mais j'ai vu une chose énorme dans les Prophètes de Jérusalem, car ils commettent adultere & cheminent dans le mensonge, ils ont protégé ceux qui font le mal, tellement que pas un ne s'est détourné de sa malice. Eux tous me sont comme Sodome & les habitans de la ville comme Gomore..... La profanation est sortie des Prophètes de Jérusalem par tout le pays ; Ainsi a

(179) Jerém. chap. 2. Vers. 3.

(180) Jerém. V. 31. VI. 13. & VIII. 10. XIV. 14. 21. 25. 30. XXVII. 15. & 16. XXXIII. 11. 14. 15. 16.

dit l'Eternel des Armées, n'écoutez point les paroles des Prophètes, qui vous prophétisent; ils vous font devenir vains; ils prononcent la vision de leur cœur & non point de la bouche de l'Eternel..... Je n'ai point envoyé ces Prophètes, & ils ont couru, je n'ai point parlé à eux & ils ont prophétisé..... Ils prophétisent mensonges en mon nom.... J'en ai contre les Prophètes, dit l'Eternel..... N'écoutez point vos Prophètes, car ils vous prophétisent mensonge, mais asservissez-vous au Roi de Babilone..... (181) L'Ennemi fut entré dans les portes de Jérusalem à cause des péchés de ses Prophètes & des iniquités de ses Sacrificateurs, qui répandoient le sang des justes au milieu d'elle..... (182) Prophétise contre les Prophètes d'Israël..... il y a un complot de ses Prophètes au milieu d'elle: ils sont comme des Lions rugissans, ravissans la proie, ils ont dévoré les ames, ils ont emporté les richesses & la gloire: ils ont multiplié les veuves au milieu d'elle..... ils ont prophétisé disant l'Eternel dit ainsi, & l'Eternel n'avoit point parlé.... (183) Comme les bandes de brigands attendent quelqu'un, ainsi les Sacrificateurs ayant comploté tuent les gens en chemin..... (184) Les Sacrificateurs enseignent pour salaire & les Prophètes devinent pour de l'argent; puis s'appuient sur l'Eternel; disant, l'Eternel n'est-il point parmi nous?

(181) Lament. chap. IV. Vers. 12. & 13.

(182) Ezechiel chap. XIII. Vers. 2. XXII. Vers. 25.

(183) Osée chap. VI. Vers. 9.

(184) Michée chap. III. Vers. 11.

Voilà des preuves de la liberté de penser des Prophètes qui sont telles que si un Anglois de nos jours avoit osé les prendre pour exemple, & parler avec la même hardiesse contre le Clergé d'aujourd'hui, il ne faut pas douter qu'on ne lui eût donné une place dans le procès du Dr. Sacheverel; & la Chambre basse de la Convocation du Clergé n'auroit pas manqué de le noter dans ses Remontrances, comme une preuve de la profanation, du blasphème & de l'Athéisme de la Nation.

(13) Depuis le tems des Prophetes, on ne trouve rien de plus illustre dans la République Juive que l'Historien Joseph. L'Antiquité ne nous a rien laissé de plus fort, (à l'inspiration près) pour prouver l'autorité du Canon des Divines Ecritures, que ce qui nous reste de ce célèbre Auteur, qui fut le plus savant & le plus poli de toute sa Nation. Le style, l'ordre & la netteté de son Histoire ne le cedent en rien aux Grecs & aux Romains; & j'avoue qu'en la lisant j'ai souvent souhaité qu'il eût pris pour écrire un sujet plus digne que n'étoit un (185) Peuple aussi ignorant, aussi barbare, & aussi extravagant.

Les Prêtres avouent que Joseph s'est donné beaucoup de liberté dans ses Ecrits & qu'il suivoit inviolablement certaines idées générales de l'excellence de la vertu & de la piété; c'est-à-dire selon ces Messieurs, que Joseph

(185) Voyez le portrait qu'en font les Drs. South, Spenier & Burnet.

n'étoit pas moins amateur de la vertu, que d'une raisonnable liberté de penser. Pour le prouver je rapporterai ici quelques endroits où il s'est servi de cette liberté; voici, par exemple ce qu'il dit touchant Caïn: „ Après
 „ avoir traversé divers Pays, il établit sa
 „ demeure en un lieu nommé Naïs, où il
 „ eut plusieurs enfans. Mais tant s'en faut
 „ que son châtiment le rendît meilleur, qu'au
 „ contraire il en devint encore pire: il s'a-
 „ bandonna à toute sorte de voluptés & usa
 „ même de violence; il ravit, pour s'enri-
 „ chir, le bien d'autrui, rassembla des mé-
 „ chans & des scélérats, dont il se rendit le
 „ chef, & leur apprit à connoître toute sorte
 „ de crimes & d'impiétés. Il changea cette
 „ innocente maniere de vivre qu'on prati-
 „ quoit au commencement, inventa les poids
 „ & les mesures, & fit succéder l'artifice &
 „ la tromperie à cette franchise & à cette
 „ sincérité qui étoit d'autant plus louable,
 „ qu'elle étoit plus simple.” En parlant ain-
 si ne suppose-t-il pas évidemment qu'il y a-
 voit des hommes avant Adam.

Le même Auteur dit ailleurs que le Passa-
 ge des Israélites au travers de la mer rouge
 n'eut rien de plus extraordinaire, que celui des
 Macédoniens par la mer de Pamphilie sous la
 conduite d'Alexandre le Grand, & dans le-
 quel, si on en croit Alexandre (186) même,
 il n'y eut rien moins que du miracle. Lors-
 que cet Historien Juif rapporte l'apparition
 miraculeuse de Dieu sur la montagne de Sinaï,

(186) Dans une Lettre de ce Prince rapportée par Plu-
 tarque dans sa vie.

ce n'est qu'en ajoutant, je laisse à ceux qui liront ceci à en juger comme ils voudront. Et au lieu de rapporter l'Histoire de Nabucadnezar comme Daniel, qui nous apprend que ce Roi (187) fut chassé d'entre les hommes, qu'il mangea l'herbe comme les bœufs, & que son corps fut arrosé de la rosée des cieux, jusqu'à ce que son poil crût comme celui de l'aigle, & ses ongles comme ceux des oiseaux &c. Joseph rend ainsi cet endroit de l'Histoire de ce Roi superbe; ce prince remonta sur le trône après avoir passé sept ans dans la solitude & apaisé la colère de Dieu par une si grande pénitence, sans que personne durant ce tems-là osât s'emparer de son Etat.

Je pourrois extraire ici une infinité d'endroits du même ordre que ceux-ci, mais de peur d'être trop long, je finirai par le plus remarquable qui se rencontre dans tout les ouvrages qui nous restent de cet Ecrivain, & que je tire de son second livre contre Apion (188) où il dit que Moïse jugea bien par sa justice & par sa piété qu'il avoit Dieu même pour son guide, & que quand il se fut une fois fortement persuadé de cela, il fit bien d'en persuader de même le peuple; semblable en cela aux Grecs qui s'imaginoient avoir reçu leurs Loix d'Apollon, soit qu'en effet ils eussent cette croyance, soit qu'ils ne l'eussent pas, & qu'ils crussent que c'étoit le meilleur expédient pour les faire recevoir aux Peuples.

(187) *Prophétie de Daniel ch. IV. Vers. 33. 34. 36.*

(188) Suivant la traduction Angloise du Dr. Willes.

Les Prêtres voulant pallier cette liberté de penser de Joseph se jettent eux mêmes dans une autre liberté qui ne me paroît céder en rien à celle de cet Auteur : car presque tous s'accordent à dire avec notre savant Docteur Gregory (189) que Joseph, ayant envie que son ouvrage fût bien reçu des Gentils, avoit pris un grand soin d'apporter dans son Histoire un si juste tempérament qu'elle ne renfermât rien de si incroyable qu'il ne fût conforme avec tout ce qui avoit été connu auparavant, & qui n'eût quelque apparence de l'être avec ce qui devoit arriver dans la suite.

(14.) Mais si du Judaïsme nous passons au Christianisme, nous y trouverons autant de sectateurs & de défenseurs de la liberté de penser que le Paganisme & le Judaïsme ensemble nous en ont fournis; mais craignant d'être trop long si je rapportois des preuves de l'usage qu'ils ont tous fait de cette liberté, je me contenterai de quatre ou cinq des plus illustres & je commence par Origene, le premier Chrétien d'une Littérature universelle, dont les talens furent si éclatans qu'ils détruisirent, selon un grand (190) Théologien, l'objection populaire qu'on faisoit aux Chrétiens pendant les deux premiers siècles, qu'il n'y avoit que des fous qui embrassassent leur Religion; Origene, dis-je, dont le savoir & la piété étoient si dignes d'admiration qu'Eusebe a employé tout le sixième Livre de son Histoire Ecclésiastique pour nous en donner une juste idée, cet Origene étoit un des

(189) Dans ses Oeuvres Postumes p. 32.

(190) Le Dr. Reeve dans son Apologie Vol. 2. p. 325.

plus grands amateurs de la liberté de penser ; c'est pour cette raison qu'il n'a point été honoré du titre de Saint comme les autres Peres qui n'y avoient d'autre droit que celui que leur donnoit, ou leur ignorance, ou l'excès de leur zèle. On peut même dire que l'Eglise a donné un témoignage authentique de la liberté de penser de ce grand homme en mettant en question s'il est damné ou non ; & en se déterminant pour l'affirmative dans (191) le cinquieme Concile général : jugement que les Prêtres de ce Concile rendirent pour deux raisons dont je fais tout le monde juge ; la premiere, parce qu'un saint vieillard avoit vu en songe Origene dans les enfers : & la seconde, parce que l'Empereur (192) de ce tems-là souhaitoit qu'il en fût ainsi ordonné, afin que ses opinions fussent condamnées avec lui.

(15.) Minutius Felix est aussi un de ces Ecrivains qualifiés du titre de Peres de l'Eglise. Il avoit toute la science & toute la politesse qui étoient le partage ordinaire de ceux

(191) Binet du salut d'Origene p. 191. C'étoit le II. Concile de Constantinople tenu en 553. où il y avoit cent soixante - cinq Prélats ; ce Concile peut passer pour le plus fameux & le plus bizarre des Conciles généraux, tant par la maniere dont ceux qui le composoient se comporterent, que par les démarches du Pape Vigile & de l'Empereur.

(192) C'étoit Justinien, celui qui a fait recueillir les Loix en un corps, qui commença son Empire par plusieurs actions d'une piété exemplaire, mais qui s'étant mêlé ensuite des disputes de Religion, qui étoient en grand nombre de son tems, tomba dans une infinité de fautes dont ses préjugés, son ambition, & son entêtement furent la cause.

qui comme lui, brilloient dans le Bareau Romain. Nous avons de lui une apologie pour la Religion Chrétienne, à laquelle un Auteur distingué ne fait pas difficulté de donner (193) le premier rang après les Livres de la Bible. C'est dans cet excellent Livre que Minutius nous a laissé des preuves de la liberté avec laquelle il pensoit, liberté que tout Chrétien raisonnable devoit imiter.

Cet Auteur avoit une si haute idée du Christianisme qu'il avance que (194) tous les Chrétiens étoient Philosophes ou que tous les anciens Philosophes étoient Chrétiens. Et sur ce que les Payens reprochoient aux Chrétiens qu'ils n'avoient ni Temples, ni Autels, ni Prédication, ni Assemblées publiques; Minutius répond comme auroit fait un Libertin moderne, (car c'est ainsi que les Prêtres trouvent bon de qualifier les Chrétiens qui se mettant au dessus des préjugés, examinent les choses librement & en parlent de même): (195) Quel Temple puis-je bâtir à ce Dieu, que toute la vaste étendue de la terre ne peut contenir? Moi qui n'étant qu'un simple homme aime à me loger commodément, comment oserois-je entreprendre de renfermer dans un petit édifice toute l'immensité de mon Dieu? N'est-il pas infiniment plus digne de la Majesté de cet Etre parfait de lui consacrer un Temple dans nos esprits & dans nos cœurs? Offrirois-je à Dieu en sacrifice ces

(193) *Le Dr. Reeve dans la Préface de son Apologie.*

(194) Aut Christianos Philosophos esse, aut Philosophos fuisse Christianos. *Min. Felix.* notis vat. p. 153.

(195) *Ibid.* p. 313.

choses qu'il a la bonté de me donner pour mon usage ? ne seroit-ce pas, pour ainsi dire, refuser ses présens ? & ne tomberoîs-je point par-là dans la plus basse des ingrattitudes, sur-tout sachant que le sacrifice qui lui est le plus agréable c'est la justice, la pureté, la sincérité. C'est pourquoi celui qui vit innocemment, l'adore ; celui qui fait ce qui est juste, lui sacrifie ; celui qui a en horreur tout ce qui s'appelle fraude, se le rend favorable ; celui qui sauve son prochain du danger, lui offre de toutes les victimes la plus agréable. Aussi sont-ce là nos sacrifices & notre service divin ; c'est ainsi que parmi nous le plus honnête homme est celui que nous regardons comme le plus religieux.

Minutius Felix fait voir dans ce beau passage qu'on regardoit de son tems & qu'il regardoit lui-même les Autels, les Sacrifices, les Prédications, comme des choses qui ne faisoient nullement partie du culte religieux ; & par une conséquence nécessaire il falloit qu'il crût que les Prêtres n'étoient pas plus nécessaires ; aussi s'est-il servi des couleurs les plus vives pour nous dépeindre les maux que causent ces sortes de gens, & quel étoit le bonheur de la Société avant qu'il en y eût. Voici comme il s'exprime ; (196) Peut-on trouver des lieux où il se donne plus de rendez-vous, où il se fasse plus de commerces honteux, où il se concerte plus d'adultères que dans les Temples & au pied des Autels, & cela par les Prêtres mêmes ? Et ne s'abandonne-t-on point aux impuretés les plus sales,

dans toutes les Chapelles dont les Temples sont pleins, avec plus de licence, que dans les maisons les plus débauchées. Mais de quelle nécessité sont ces Prêtres? Avant qu'il y en eût au monde, oui avant qu'il y eût ni Pontifes, ni Prêtres de Cérès & de Bacchus, ni Saliens, ni Vestales, ni Augures, les Empires des Assyriens, des Medes, des Perses, des Grecs & des Egyptiens ont subsisté, & même avec gloire. Enfin il faut avouer que ce sage Romain connoissoit bien le foible & la malice du genre humain, lorsqu'il disoit que (197) quoique nous sçussions que nos Peres ne nous ont laissé que des fables & des absurdités, cependant, ce qui est insupportable, nous y donnons toute notre étude.

(16) Synesius, célèbre d'Evêque d'Afrique dans le cinquieme siecle, étoit un des plus grands Philosophes de son tems. Il avoit, comme Origene & Minutius Felix, trop de savoir, & trop peu de ce zèle bigot pour mériter le titre de Saint. En un mot, il porta la sincérité & la probité jusqu'à n'accepter l'Episcopat qu'à condition de penser avec liberté. Voici comme il s'en exprime: (198) Je regarde comme une chose difficile, pour ne point dire impossible de renoncer à certains principes qui sont d'une évidence démonstrative; & d'un autre côté la Philosophie est telle, qu'elle peut difficilement compatir avec les opinions vulgaires. Je ne saurois convenir, par exemple, que l'ame soit d'une date postérieure à celle du corps; je ne peux con-

(197) *Pag.* 203.

(198) *Synes. Opera.* p. 249.

cevoir que l'Univers & toutes ses parties doivent périr un jour; il me semble que l'opinion commune touchant la Résurrection contient quelque chose de sacré qu'on ne doit pas divulguer. Car je ne crois pas qu'on doive tout dire; & un Philosophe, toute connue que la vérité lui soit, doit pourtant céder à la nécessité de la déguiser: ce que la lumière est à la vue, la vérité l'est pour le Peuple; or comme la vue ne peut supporter sans courir risque, une lumière trop éclatante, & que les ténèbres sont plus propres pour des yeux faibles, de même le déguisement, à mon avis, est plus salutaire pour le vulgaire, car la vérité blesse ceux qui ne sauroient être attentifs à l'évidence des choses. Ainsi, si les Loix de la Consécration Episcopale, qui sont établies parmi nous, souffrent ces tempéramens, je me soumettrai à être consacré, puisqu'alors j'aurai la liberté de philosopher en mon particulier, & de parler mystérieusement au peuple sans lui enseigner aucune chose dans toute son étendue; & sans le désabuser des opinions dont il aura été imbu & dans lesquelles je trouve qu'on doit le laisser continuer. Mais si ces Loix exigent d'un Evêque qu'il ait la même croyance que le Peuple, j'avoue que je ne puis me résoudre à désavouer mes sentimens en public; car quel rapport y a-t-il entre la Philosophie & le peuple, auquel on ne doit faire appercevoir la vérité des choses divines que d'une manière tout mystérieuse. Je le répète encore, & je déclare hardiment que je crois qu'un homme sage doit, à moins d'une pressante nécessité du contraire, laisser les autres

dans leurs sentimens, & en même tems avoir les siens en particulier. Ainsi, si l'on me fait Evêque, je prends Dieu & les hommes à témoins que je ne veux rien changer à mes sentimens. Il fut Evêque de Cyrene à ces conditions de penser librement.

Il faut avouer que ceux qui l'élurent, étoient bien persuadés que la vertu du Caractère Episcopal opéreroit bientôt quelque changement, & ils ne furent pas trompés; car à l'instant même de sa consécration il en reçut des connoissances, qu'on peut appeller infuses, sur le point important de la Résurrection. Evariste, Philosophe Payen, son ancien Ami, l'étant venu féliciter sur sa promotion, Synesius prit sa conversion tellement à cœur, que ce Philosophe déclara qu'il étoit convaincu de la vérité de la Religion Chrétienne & en particulier de la Résurrection. On a sans doute eu envie de laisser à la postérité une preuve convaincante de la sincérité de ces deux personnages, lorsqu'on a couché le fait suivant dans l'Histoire Ecclésiastique. „ Après que ce Phi-
 „ losophe eût reçu le Baptême, il vint trou-
 „ ver Synesius, à qui il donna une som-
 „ me d'argent pour la distribuer aux pau-
 „ vres, & lui demanda un reçu signé de
 „ sa main, dans lequel il s'engageât de lui
 „ rendre cet argent dans l'autre monde. Sy-
 „ nesius ne fit aucune difficulté de lui don-
 „ ner un tel reçu que le Philosophe garda
 „ précieusement, & quelque tems avant sa
 „ mort il ordonna à ses enfans de le mettre
 „ dans son tombeau. Il y avoit déjà trois

„ jours qu'il étoit enterré lorsqu'il apparut
 „ à Synesius & le pria d'aller à son tom-
 „ beau pour y reprendre l'écrit qu'il lui
 „ avoit donné, parce qu'il avoit reçu son
 „ argent, & il l'assura qu'il trouveroit un
 „ reçu en bonne forme au bas de l'écrit.
 „ Synesius, qui ne favoit pas que les enfans
 „ d'Evariste avoient mis l'écrit dans le cer-
 „ cueil de leur Pere, les fit venir, & ayant
 „ appris d'eux la vérité du fait, il leur fit
 „ part de ce qui s'étoit passé dans la vision;
 „ il fut ensuite avec le Magistrat & le Cler-
 „ gé de Cyrene au tombeau d'Evariste; on
 „ ouvrit le cerceuil, & on trouva l'écrit a-
 „ vec un reçu signé de sa main." C'est en
 témoignage de la vérité de ce fait qu'on a
 conservé la promesse & le reçu dans les
 Archives de l'Eglise Episcopale de Cyrene.

(17.) Mylord Bacon a donné des mar-
 ques authentiques de sa liberté de penser,
 non seulement lorsqu'en rejetant l'ancien-
 ne Philosophie il en introduisit une nouvelle;
 mais encore dans plusieurs endroits de ses
 ouvrages qui regardent directement la Reli-
 gion. Il y explique tout le secret de la su-
 perstition, en disant que (199), la Nature a
 mis dans toute créature vivante une espece
 de souci, & de crainte pour la conservation
 de sa propre vie & de son être, pour aller
 au devant & résister aux maux qui peuvent
 lui arriver; que cependant cette nature n'a
 pu s'empêcher d'y entremêler des craintes
 vaines & frivoles; en sorte que si on pouvoit
 pénétrer dans l'intérieur de ces créatures,

(199) *Aug. Scient.* l. 2. C. 13.

on trouveroit qu'elles sont pleines de terreurs paniques: sur-tout les hommes & particulièrement ceux du vulgaire, qui dans des circonstances mêlées de dangers & d'adversités sont en proie à mille superstitions, qui ne sont que des frayeurs paniques. Il fait beaucoup de cas de ces paroles d'Epicure qu'il appelle divines, (200) „ que les Sages ne sont point des profanes lorsqu'ils „ nient les Dieux du commun Peuple, mais „ qu'ils le sont lorsqu'ils croient que les „ Dieux sont semblables à ceux que croit le „ vulgaire.”

Il fait aussi assez connoître qu'il doutoit fort de la vérité de ces faits sur lesquels la plupart des superstitions du monde sont fondées; lorsqu'il remarque (102) que tout ce qui a le moindre rapport à la Religion, est sujet à caution; comme par exemple les Histoires surprenantes & les prodiges dont Tite-Livè fait mention. En un mot, par la préférence qu'il donne à l'Athéisme sur la Superstition, dans son essai sur ce sujet, il fait bien voir qu'il avoit pénétré dans tout le désordre qu'elle cause.

(18.) Thomas Hobbes de Malmesbury, qu'on peut appeler à juste titre un homme de savoir & de probité, quoiqu'il ait eu plusieurs opinions erronées, & qu'il se soit tenu attaché apparemment par politique au parti des rigides, autorise aussi par son exemple la liberté de penser. Voici le témoignage que lui rend Mylord Clarendon: il y a dans son

(200) *Ibid.*(201) *Nev. Org.* l. 2. Aph. 29.

son Léviathan un mélange prodigieux de connoissances, dont il se sert avec beaucoup de délicatesse & qu'il réduit avec autant d'esprit que d'adresse en une méthode très-belle, & dont le style a de la force & de l'agrément. Entre ce grand nombre d'excellentes qualités & de rares talens dont Mr. Hobbes est richement revêtu, son ordre, ses expressions nettes, ses conceptions soutenues de termes propres, significatifs & énergiques, sont sur-tout dignes d'attention. C'est, dit-il, une de mes anciennes habitudes & j'ai toujours eu pour lui une estime telle que la mérite un homme qui, outre son sçavoir & ses belles connoissances, a toujours passé pour un homme de probité & d'une vie exemte de scandale.

(19.) Je finirai cette longue liste de grands hommes qui ont fait profession de penser librement, par l'Archevêque Tillotson, que tous les Anglois qui prennent le parti de la liberté de penser, reconnoissent pour leur Chef. Les ennemis de cette liberté avoueront que son exemple répond très bien à mon dessein. Personne ne dispute son sçavoir & son bon sens. Et pour sa vertu & sa liberté de penser j'en appelle au Dr. Hickes qui dit, (202) qu'il a été la cause que plusieurs sont devenus Athées, & qu'il tourne la Prêtrise & la Religion en ridicule ; il l'appelle encore le plus grave Athée qui fût jamais. Mais si on considère qui tient ce langage & à qui il est appliqué, on connoîtra bientôt que sous le caractère

qu'il lui donne d'avoir contribué à l'Athéisme & de s'être moqué de la Prêtrise, il entend un homme qui ne régloit point ses opinions sur l'autorité d'un autre, ou qui ne conseilloit pas aux autres de le faire, c'est-à-dire qu'il faisoit profession de penser librement; & que lorsqu'il le traite de grave, il veut dire un homme de vertu & de bonnes mœurs. Mais ses ouvrages en donnent de plus illustres témoignages. Quoiqu'ils consistent principalement en Sermons, ils tendent à établir la liberté de penser accompagnée de la Religion & de la vertu, dont la pratique contribue le plus à la paix & au bonheur de la Société. On peut même dire qu'il a laissé, dans ces admirables pieces, des modeles parfaits d'un bon Sermon, qui nous en donnent une idée encore plus nette que celle qu'il vouloit lui-même en donner en répétant souvent ces paroles d'une personne spirituelle, (203) qu'un Sermon

(203) Ce qu'on dit ici des Sermons pourroit peut-être offenser les Prédicateurs & quelqu'un de ceux qui les écoutent: c'est pourquoi je les prie de faire attention à l'autorité suivante d'une des plus sages Princesses, la Reine Elisabeth, grande Amatrice de la liberté de penser, & que je tire de son excellente Proclamation, pour défendre de prêcher, imprimée dans le supplément des Annales de Strype. „ Puisqu'entre le commun peuple il naît de la Prédication, non seulement des disputes en matière de la Religion, mais encore des querelles & de motifs de rompre le Repos public; Sa Majesté voulant procurer à ses sujets toute sorte de tranquillité, a jugé nécessaire d'enjoindre à tous ses Sujets tant Laïques qu'Ecclésiastiques, & leur commander qu'ils s'abstiennent de prêcher ou d'enseigner & d'écouter aucune sorte de Doctrine & de Sermons: Sa Majesté desirant de procurer par toute sorte de moyens possibles & de rétablir la vertu & la piété dans son Royaume avec une charité & une concorde qui soit universelle. ”

étoit bon, lorsqu'il ne contenoit rien d'offensant.

Quelle admirable idée ne nous donne-t-il pas de la Divinité? elle suffit seule, sans aucun autre raisonnement, pour inspirer à un Athée le desir qu'il y eût une Divinité, & comme ce que ce Prélat dit de cet Etre suprême, est très-propre pour le guérir de tous ses préjugés, elle le dispose par-là même à être convaincu de son existence. (204) Si un homme, dit-il, avoit une véritable idée de Dieu, il lui paroîtroit un Etre si aimable, & si plein de bonté & de toutes les perfections qu'on peut souhaiter en lui, que ces personnes mêmes qui ont un jugement si irrégulier que de ne point croire de Divinité, ne pourroient s'empêcher de souhaiter de tout leur cœur qu'il y en eût une. Car n'est-ce pas une chose désirable à tout homme, qu'il y ait un Etre qui prenne un soin particulier de nous tous, qui nous aime & qui se plaise à nous faire du bien; qui connoisse tout nos besoins, & qui puisse & veuille nous assister dans nos plus grandes détresses, lorsque rien autre chose ne le peut faire? N'est ce pas l'intérêt de tous les hommes qu'il y ait un tel Etre qui gouverne le monde, qui se propose véritablement de nous rendre heureux & qui n'omette rien de tout ce qui y peut contribuer; qui nous gouverne pour notre propre avantage, & qui ne nous demande rien que pour notre propre bien, qui

(204) *Dans ses Sermons.*

enfin nous récompensera infiniment pour avoir fait ce qui nous est le plus avantageux ? N'avons-nous pas lieu de croire que s'il y a un tel Etre, c'est Dieu ?

Que l'idée que cet illustre Prélat avoit du Christianisme étoit différente de celle qu'on tâche de nous en donner dans les Symboles, les Cérémonies, & les Formulaires particuliers du Gouvernement Ecclesiastique ! & cependant que cette idée est grande, qu'elle est majestueuse, qu'elle est Chrétienne ! voici comme il s'exprime : (205) Tous les devoirs de la Religion Chrétienne par rapport à Dieu ne sont que ce que la lumière naturelle nous enseigne, à la réserve des deux Sacremens, & de la prière faite au nom & par la médiation de Jésus-Christ. Il observe même, avec raison, que ces choses, qui ne nous engagent qu'autant qu'elles sont positivement commandées de Dieu, sont de moindre importance, qu'aucun de ces devoirs de Religion qui naturellement tendent au bonheur de la Société Civile. Car, dit-il, je me crois obligé d'agir en conscience, & de remonter aux meres, que c'est un devoir naturel d'avoir soin de leurs enfans ; or puisque cela est ainsi, nourrir leurs enfans, est une obligation plus indispensable qu'aucun précepte positif qu'il y ait dans la Religion, toute révélée qu'elle soit. De plus, comme il reconnoît que toutes les Sectes sont communément emportées de fureur pour les choses où il y a le moins de sujet, aussi toutes les fois que la croyan-

ce fondée sur la Révélation , est accompagnée d'empyement , il ne se fait point un scrupule de dire (206) qu'il vaudroit mieux qu'il n'y eût point de Religion révélée , mais que la Nature humaine fût abandonnée à la conduite de ses propres lumieres & de ses inclinations beaucoup plus modérées , plus compatibles , plus tendantes à la paix & au bonheur de la Société , que d'être conduite par une Religion qui inspire aux hommes une fureur si barbare.

Sauf le respect dû aux Assemblées , Conciles , Convocations , Synodes de Prêtres ou de Presbitériens , ses ennemis lui attribuent ce bon mot : Qu'il n'a jamais sçu que les Assemblées des Prêtres eussent produit aucun bien. Mais ses propres paroles touchant le second Concile général de Nicée montrent clairement le jugement qu'il faisoit de l'autorité de semblables Corps. (207) Si les Athées , dit-il , s'étoient assemblés dans un Concile général , à dessein de se moquer de la Religion , ils n'auroient pu y mieux réussir par leurs discours ridicules , que ceux qui composoient celui-là n'ont fait. Que peut-on dire qui égale la franchise , le courage & la probité qui lui ont fait déclarer autre part , (208) que si tous les grands Mathématiciens de tous les âges , tel qu'Archimedes , Euclide , Appollonius , Diophante &c. pouvoient se trouver ensemble dans un Concile Général , & qu'ils y dé-

(206) *Ibid.*

(207) *Regle de la Foi* pag. 251. en Anglois.

(208) Dans son vol. de 6. Sermons &c. p. 15.

clarassent de la maniere la plus solennelle que deux fois deux ne font pas quatre, mais cinq, & qu'ils le donnassent écrit & signé de leur main; cela ne pourroit le persuader en aucune maniere d'être de leur sentiment?

Enfin, il ne soutient pas seulement le droit que nous avons de penser librement, mais il avoue encore l'étonnement où il est de ce que nous souffrons qu'on doute de la validité de ce droit. Voici comme il s'en explique : (209) Notre meilleure raison est courte & imparfaite, mais puisqu'elle n'est pas meilleure, nous devons nous en servir telle qu'elle est, & nous tirer d'affaire avec son secours le mieux qu'il est possible. Et je me suis souvent étonné, dit-il, comment les gens ont la patience d'écouter leurs Prédicateurs, & leurs Directeurs parler contre la Raison; mais sur-tout de ce qu'ils leur font tant de soumissions & leur marquent tant de respect, parce qu'ils en agissent ainsi avec eux. On s'imagineroit aisément que c'est-là un pauvre moyen pour acquérir de l'autorité sur l'esprit des hommes, mais il y a des gens adroits & qui ont leurs vues, qui trouvent par expérience que l'expédient est bon pour se rendre recommandable auprès des ignorans, de même que les nourrices ont coutume de plaire aux enfans par leur grand bruit & leur galimatias.

Je ne saurois mieux terminer le détail des Sectateurs de la liberté de penser, que par cet excellent homme; parce que quiconque à son exemple est amateur de cette li-

berté, ne se fera point de peine de partager avec lui les reproches d'Athéisme & de libertinage, & tant d'autres calomnies qui n'ont d'autre fondement que le bon plaisir de ceux qui les ont, pour ainsi dire, sanctifiées à cet usage. On se mettra même peu en peine d'être en réputation à moins que ce ne soit auprès de certaines personnes qui ont assez de jugement & de probité, pour estimer ce vénérable Prélat, dont les ouvrages tendent si fort à rétablir l'usage de la raison & à inspirer un sincère attachement à la vertu, deux choses en quoi consiste uniquement la perfection de l'homme.

Je pourrois encore citer pour exemples Erasme, le Pere Paul, Montagne, Joseph Scaliger, Descartes, Gassendi, Grotius, Hooker, Chillingworth, Mylord Falkland, Mylord Herbert de Cherbury, Selden, Hales, Milton, Wilkins, Marsham, Spencer, Whitchcot, Cudworth, More, le Chevalier Temple, Samuel Johnson & Locke. Mais je crains déjà d'avoir été trop long; & ils sont assez connus de ceux qui s'appliquent à la lecture des modernes, tant pour leur pénétration & leur vertu que pour leur liberté de penser; enfin leur renommée est assez grande pour les avoir fait connoître aux autres.

J'ajouterai seulement qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, de nommer un homme qui se soit distingué par son bon sens & sa vertu, & qui nous ait laissé quelque chose après lui propre à nous en faire porter quelque jugement qui ne nous ait donné des

témoignages de sa liberté de penser, en rejetant les opinions communément reçues; en effet, tout homme de bon sens qui pense un peu, doit le faire, à moins qu'on ne puisse supposer que, quand les opinions ont le dessus par un pur hazard sans aucun égard à la raison, la raison & le hazard produisent le même effet. D'un autre côté, j'ose avancer qu'il est impossible de nommer un ennemi de la liberté de penser, de quelque rang & de quelque distinction que ce soit, qui n'eût le cerveau un peu blessé & ne fût fanatique, ou qui ne se soit montré ambitieux, inhumain & plein de vices abominables, en un mot, qui n'ait toujours été prêt à tout faire, quelque mal que ce fût, sous le spécieux motif de la gloire de Dieu, & du bien de l'Eglise, qui n'ait laissé des marques de sa brutalité, enfin qui ne se soit rendu l'esclave des Prêtres, des femmes ou de la fortune.

C'est ainsi, Monsieur, que j'ai tâché d'exécuter vos ordres. Je vous laisse à présent en pleine liberté de disposer comme il vous plaira de ce que j'ai écrit, avec cette réserve, que si vous l'estimez digne de la Presse, vous y supprimiez votre nom & le laissiez devenir public sans l'honorer de votre approbation. Car je crois que d'employer ses efforts pour faire le bien, sans s'exposer à en recevoir du mal, est avoir assez de vertu, dans un Pays tel que le nôtre, dont le Peuple est, tant en général qu'en particulier, ignorant, stupide, superstitieux & dépourvu de vertu.



F. I. N.

